



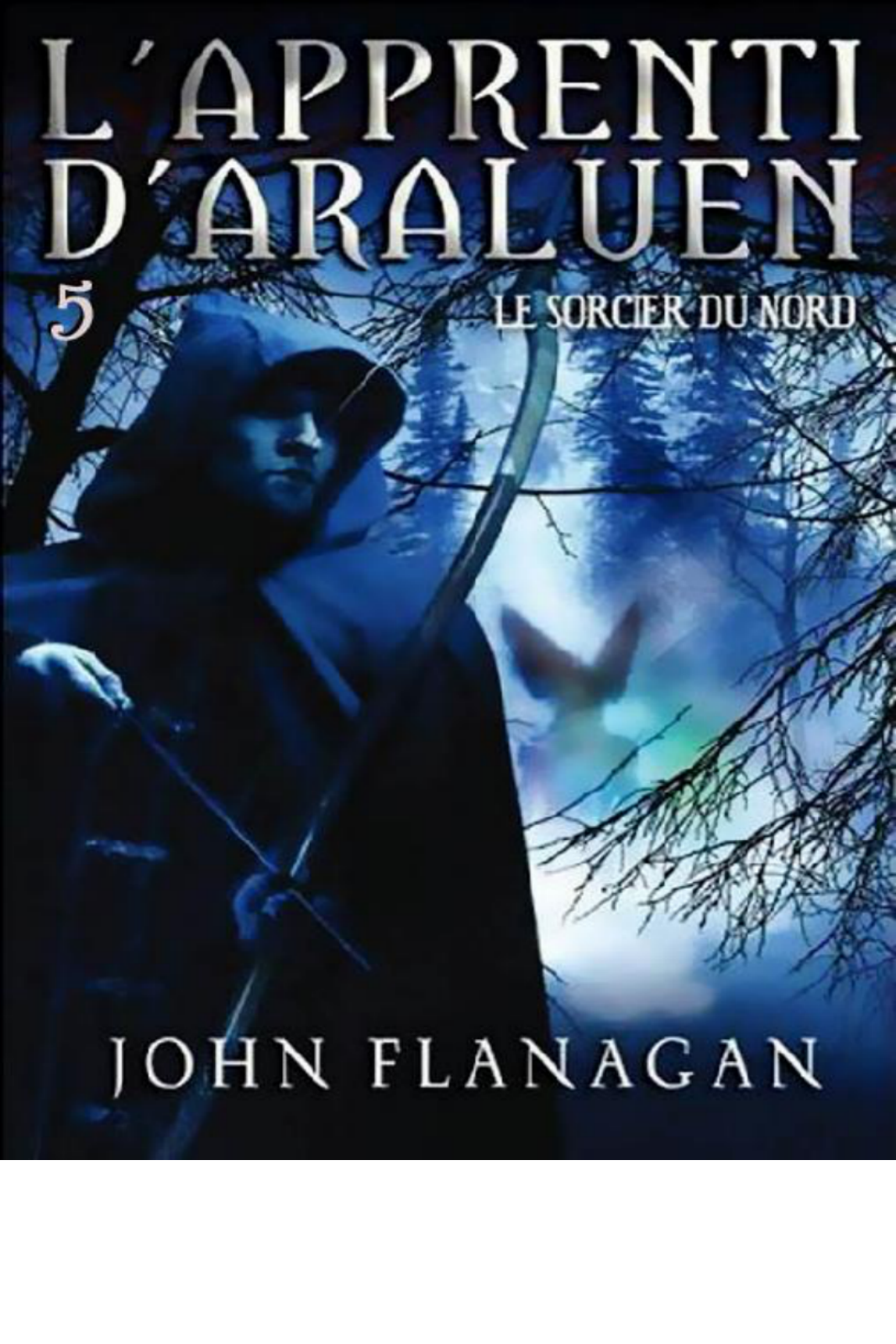
Le sorcier du Nord

Flanagan, John

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

L'APPRENTI D'ARALUEN

The background of the cover is a photograph of a person in a dark, hooded robe holding a bow. The person is looking off to the side. The setting is a forest with bare trees and a misty atmosphere. In the background, a faint rainbow is visible through the trees. The overall color palette is dark and moody, with a hint of light from the rainbow.

5

LE SORCIER DU NORD

JOHN FLANAGAN

Cover illustration copyright © John Blackford, 2008. Reproduced by arrangement with Philomel Books, a division of Penguin Readers Group, a member of Penguin Group (USA) Inc. All rights reserved.

L'édition originale de cet ouvrage a paru chez Random House Australia, sous le titre :

RANGER'S APPRENTICE, THE SORCERER IN THE NORTH

© John Flanagan, 2006.

© Random House Australia, 2006.

© Hachette Livre, 2009 pour la traduction française,
2011 pour la présente édition.

Hachette Livre, 43 quai de Grenelle, 75015 Paris.

ISBN : 9782012026797

JOHN FLANAGAN

L'APPRENTI D'ARALUEN

05

LE SORCIER DU NORD

Traduit de l'anglais (Australie)
par Blandine Longre





HACHETTE

*À Lyn Smith, en remerciement des quatre années durant lesquelles elle m'a
soutenu et encouragé.*

ARALUEN, PICTA ET CELTICA

AN 643 DE NOTRE ÈRE





1

Dans le Nord, la pluie annonçait les gros vents d'hiver qui envoyaient les vagues s'écraser sur le rivage, avec des gerbes d'écume blanche qui montaient haut vers le ciel. Mais là, dans le sud-est du royaume, seuls les petits nuages de buée qui s'échappaient des naseaux de ses deux chevaux signalaient l'approche de l'hiver. Le ciel était d'un bleu lumineux, presque aveuglant, et le soleil réchauffait ses épaules. Il aurait pu s'assoupir en selle et laisser Folâtre trouver son chemin, mais les années d'entraînement et de conditionnement, durant lesquelles on lui avait imposé une discipline implacable, lui interdisaient de tels moments de faiblesse.

Les yeux de Will ne cessaient de parcourir les alentours, scrutant à droite et à gauche du chemin ou bien balayant le paysage lointain. Un observateur aurait pu ne pas déceler la mobilité de son regard, car le visage du jeune homme ne bougeait pas. Là encore, c'était grâce à des années d'apprentissage qu'il avait acquis la faculté de voir sans être vu, de remarquer sans l'être. Il savait que cette région du royaume était particulièrement paisible, raison pour laquelle on lui avait confié le fief de Seacliff. Après tout, il n'aurait pas été logique de charger un jeune Rôdeur sans expérience d'un territoire agité. À cette idée, il sourit d'un air désinvolte. La perspective de prendre ses fonctions était en soi suffisamment intimidante ; nul besoin de devoir aussi se soucier d'une invasion ou d'une insurrection. Ce poste dans un petit coin tranquille le satisfaisait.

Son sourire s'évanouit. Ses yeux perçants avaient repéré un mouvement, à peine dissimulé par les hautes herbes du bord de la

route.

Rien dans son attitude ne signalait que Will avait perçu quelque chose sortant de l'ordinaire. Il ne se raidit ni ne se redressa sur ses étriers pour mieux voir, comme l'auraient fait nombre de gens. Au contraire, il parut se voûter un peu sur sa selle, en affichant un air indifférent. Mais ses yeux, dans l'ombre du capuchon de sa cape, inspectaient l'endroit où il avait vu quelque chose bouger. Car il n'avait pas rêvé, il en était persuadé. Et soudain, il crut repérer une trace de noir et de blanc, dont la présence était parfaitement incongrue au milieu des verts sans éclat, des bruns et des roux de l'automne.

Il n'était pas le seul à avoir senti que quelque chose n'allait pas. Folâtre agita les oreilles, une seule fois, secoua la tête et agita sa crinière, tout en poussant un hennissement étouffé que Will devina plus qu'il n'entendit, comme un léger grondement venant de la poitrine du petit cheval.

— J'ai compris, dit-il doucement afin de faire savoir au cheval qu'il avait pris son avertissement en compte.

Rassuré par la voix basse de son maître, Folâtre s'apaisa, mais ses oreilles restèrent dressées. La bête de somme les suivait tranquillement, sans avoir rien remarqué : elle n'avait pas été dressée à être une monture de Rôdeur.

Les hautes herbes frémirent de nouveau. Juste un léger mouvement, mais qu'aucun vent ne pouvait justifier, comme le montraient les petits nuages de buée qui sortaient des naseaux des chevaux. Will haussa discrètement les épaules afin de vérifier si son carquois était bien en place. Son grand arc reposait en travers de ses genoux, à la manière des Rôdeurs, qui ne voyageaient jamais avec leur arme en bandoulière afin de pouvoir s'en servir au plus vite, si besoin était.

Son cœur battait un peu plus vite. L'endroit qu'il observait se trouvait à moins de trente mètres, à présent. Puis il se rappela ce que Halt lui avait enseigné : *« Ne te concentre jamais sur ce qui semble le plus évident. L'ennemi cherche peut-être à détourner ton attention. »* S'apercevant qu'il gardait les yeux braqués sur le même endroit, il inspecta les deux côtés du chemin et porta son regard sur la cime des arbres, à quelque quarante mètres de la route. Peut-être des hommes se cachaient-ils dans l'ombre, prêts à l'attaquer en profitant de son inattention. Des brigands, des hors-la-loi ou des mercenaires. Comment le savoir ?

Il ne vit rien dans les arbres et se tourna nonchalamment vers l'autre cheval, faisant mine de rajuster sa bride, pour vérifier que

personne ne se trouvait derrière lui. Folâtre ne donnait plus aucun signe d'alerte, ce qui le rassura. Si des gens s'étaient cachés non loin, le petit cheval l'aurait averti.

Son genou pressa légèrement le flanc de sa monture, qui s'immobilisa aussitôt. La bête de somme fit encore quelques pas avant d'imiter Folâtre. Sans faillir, Will porta la main à son carquois, prit une flèche et la posa sur son arc. Tout cela en moins d'une seconde. Il agita la tête afin de rabattre son capuchon vers l'arrière. Il savait que l'arc, le petit cheval au long poil et la cape mouchetée de gris et de vert indiqueraient à quiconque qu'il était bel et bien un Rôdeur.

— Qui est là ? lança-t-il tout en relevant légèrement son arc, sur lequel il avait déjà encoché sa flèche.

Il ne tira pas. Celui qui se cachait peut-être dans les hautes herbes devait savoir qu'un Rôdeur était capable de bander son arc, de tirer et d'atteindre sa cible en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Personne ne répondit. Folâtre ne bougeait pas, ayant l'habitude de se figer au cas où son maître aurait à tirer.

— Montre-toi ! Toi, là-bas, en noir et blanc !

Moins de quelques minutes plus tôt, pensa-t-il soudain, il rêvassait à l'idée d'avoir été nommé dans un petit coin tranquille, et à présent, il se trouvait peut-être face à une embuscade tendue par un ennemi invisible.

— Je te laisse une dernière chance ! Sors de ta cachette ou je tire !

Au même instant, il perçut ce qui pouvait passer pour une réponse : un gémissement à peine audible. Folâtre, qui l'avait lui aussi entendu, agita les oreilles et s'ébroua d'un air hésitant.

Un chien ? se demanda le jeune homme. Un chien sauvage, probablement, aux aguets, se préparant à attaquer. Il écarta aussitôt cette idée. L'animal avait gémi de douleur, il n'avait ni grogné, ni grondé.

D'un mouvement fluide, Will ôta son pied gauche de l'étrier, passa sa jambe droite par-dessus le pommeau de la selle et descendit prestement de cheval. Mettre pied à terre de cette façon lui permettait d'ouvrir l'œil sur un danger potentiel et de garder les mains libres ; s'il avait dû se servir de son arc, il aurait décoché sa flèche avant même d'avoir posé un pied sur le sol.

Folâtre s'ébroua de nouveau, comme pour protester – quand son maître courait un éventuel danger, le petit cheval préférait le savoir en selle, afin de pouvoir partir au galop en cas de besoin.

— Tout va bien, lui dit aussitôt le jeune homme, qui s'avança tranquillement vers les herbes, son arc à la main.

Dix mètres. Huit. Cinq... il distinguait bien les taches blanches et noires, à présent. Puis, alors qu'il s'approchait encore, il aperçut le poil emmêlé et teinté de rouge d'un animal et huma l'odeur entêtante du sang frais. Un autre gémissement parvint à ses oreilles.

Will se retourna et, d'un signe de la main, indiqua à Folâtre qu'il n'y avait aucun danger ; le cheval s'avança alors vers lui. Le jeune homme posa son arc par terre et s'agenouilla près du chien blessé, étendu dans l'herbe.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon grand ? dit-il gentiment.

Au son de sa voix, l'animal tourna la tête vers lui et recommença à gémir. Will le caressa avec douceur et examina la plaie sanglante qu'il avait au flanc ; elle partait de son épaule droite et s'étirait jusqu'à l'arrière-train. Le chien bougea et du sang s'écoula de sa blessure. Le jeune homme voyait l'un des yeux de l'animal, brillant de douleur.

Il s'agissait d'un chien de berger, un de ceux que l'on dressait à garder les moutons dans les territoires du Nord ; ils étaient connus pour leur intelligence et leur loyauté. Sa fourrure était noire, hormis un collier de poils d'un blanc immaculé, une bande blanche du museau au front, ses pattes et le bout de sa queue touffue, blancs eux aussi.

La plaie ne semblait pas profonde et il y avait des chances pour que la cage thoracique de l'animal ait protégé ses organes vitaux. Mais elle était atrocement longue et les bords de la blessure étaient réguliers, donnant l'impression qu'on s'était servi d'une lame pour l'infliger. Par ailleurs, Will s'inquiétait : le chien avait perdu beaucoup de sang, ce qui l'avait affaibli.

Le jeune homme se redressa, ouvrit un de ses sacs de selle et en sortit la bourse médicinale que tout Rôdeur gardait par-devers lui. Folâtre le dévisagea d'un air curieux.

— Si ça marche pour les gens, dit Will en haussant les épaules, on doit aussi pouvoir s'en servir pour soigner un animal.

Il effleura le crâne du chien ; celui-ci essaya de relever la tête, mais Will l'en empêcha, tout en lui murmurant des mots d'encouragement. De sa main libre, il ouvrit la bourse.

— Voyons ce que tu as subi, mon grand.

Autour de la plaie, la fourrure était souillée de sang et le jeune homme la nettoya du mieux qu'il put avec l'eau de sa gourde. Puis il ouvrit un petit récipient contenant un baume calmant, qu'il passa délicatement sur les contours de la blessure afin d'endormir la douleur ; ainsi, il allait pouvoir soigner l'animal sans lui causer davantage de souffrance.

Il attendit quelques minutes que le baume fasse effet, puis lava la

plaie avec une décoction d'herbes qui l'empêcherait de s'infecter et aiderait à la guérison. Là, il s'aperçut qu'il avait fait erreur : l'animal était une femelle. Celle-ci, comprenant que Will lui venait en aide, se laissait faire. Parfois, elle poussait un gémissement, de gratitude plus que de douleur.

Will, accroupi près de la chienne, inclina la tête pour examiner la blessure, qui saignait de nouveau. Un bandage ne suffirait pas. Il allait devoir la recoudre.

— Mieux vaut le faire dès maintenant, pendant que le baume fait encore effet, observa-t-il.

Il fit une douzaine de points à l'aide d'un fil de soie très fin ; l'animal dut sentir l'aiguille, mais ne parut pas avoir mal : après un premier mouvement de recul, il s'immobilisa et le laissa continuer.

Une fois que le Rôdeur eut terminé, il posa la main sur la tête de la chienne et caressa la fourrure douce et épaisse. La blessure semblait bien refermée, mais, à l'évidence, l'animal n'allait pas pouvoir marcher.

— Attends-moi ici, lui dit-il doucement.

Will se dirigea vers sa bête de somme et changea la répartition de ses paquetages. De chaque côté de la selle, il y avait deux sacoches contenant des livres et des effets personnels. Entre elles, il aménagea un petit espace avec une cape de rechange et plusieurs couvertures : cela ferait une couche confortable, où la chienne s'étendrait tout en pouvant bouger un peu.

Avec précaution, il souleva le corps bien chaud de l'animal, sans cesser de lui parler d'une voix douce. Les effets du baume allaient s'estomper et il savait que la douleur se raviverait bientôt. La chienne gémit, puis se tut, tandis que le jeune homme la déposait sur sa couche improvisée. Il la caressa et lui gratta les oreilles, et elle bougea légèrement la tête afin de lui lécher la main, un mouvement qui parut l'épuiser. Il remarqua alors que ses yeux n'étaient pas de la même couleur : l'œil gauche marron, le droit, bleu. Cela lui donnait un air taquin et espiègle.

— Brave fille, murmura-t-il.

Puis, s'apercevant que son poney le regardait d'un œil curieux, il lui annonça :

— Nous avons un chien.

Folâtre se contenta de s'ébrouer, comme pour lui demander :
« Pourquoi ? »



2

Ils arrivèrent sur le rivage en début d'après-midi, et Will sut qu'il serait bientôt au bout de son voyage.

Le château de Seacliff se trouvait sur une grande île en forme de feuille, à une centaine de mètres de la côte. À marée basse, un étroit passage à sec permettait de rejoindre le fief ; et quand la mer était haute, un bac assurait la traversée. L'accès en était difficile, particularité qui avait protégé ce territoire pendant des années tout en l'isolant du reste du royaume. En des temps plus anciens, les pillages skandiens avaient rendu les choses mouvementées, mais cela faisait longtemps que les Loups de mer – le surnom des Skandiens – avaient cessé de s'attaquer aux côtes d'Araluen.

L'île faisait environ douze kilomètres de long et huit de large. D'où il était, Will ne pouvait pas encore voir le château. Selon lui, il devait se trouver sur les hauteurs, au centre de l'île – le point stratégique le plus logique.

Il avait hésité à faire une pause pour déjeuner, mais, si près du but, il préféra s'en abstenir. Il y aurait certainement une auberge dans le village qui devait se nicher au pied des murs de la forteresse. Ou bien on lui trouverait de quoi manger dans les cuisines du château. Il tira sur la bride de sa bête de somme pour l'amener à ses côtés et examina la chienne. Ses yeux étaient fermés et elle avait posé son museau entre ses pattes. Un peu de sang suintait encore le long de la cicatrice, mais sa respiration était régulière. Rassuré sur son état, le jeune homme fit signe à Folâtre de repartir et ils s'engagèrent sur le bac, une embarcation plate qui avait été traînée sur la plage.

Le batelier, un homme costaud et musclé d'une quarantaine d'années, était étendu sur le pont, où il dormait, réchauffé par le soleil d'automne. Cependant, il s'éveilla en entendant le léger cliquetis des harnais, comme s'il avait été doté d'un sixième sens. Il s'assit, se frotta les yeux et se leva vivement.

— Je dois me rendre sur l'île.

— Oui, messire, bien sûr, répondit l'homme en le saluant gauchement. À votre service, Rôdeur.

Sa voix était un brin nerveuse et Will soupira en silence. Il n'était pas encore habitué à la méfiance des habitants d'Araluen vis-à-vis des Rôdeurs – même s'il s'agissait d'un tout jeune homme comme lui. Il était d'un naturel aimable et regrettait de ne pouvoir être facilement en bons termes avec les gens. Mais les Rôdeurs ne pouvaient pas se le permettre : ils gardaient leurs distances afin de préserver le mystère qui planait sur leur corporation. Leur habileté légendaire au combat, leur capacité à se mouvoir sans être vus et les secrets qu'ils partageaient ajoutaient à leur légende.

Le batelier tira sur le câble épais qui partait de la côte et la reliait à l'île, et qui passait à travers de larges poulies installées à chaque extrémité de l'embarcation. Les tarifs étaient inscrits sur une planche accrochée au bastingage ; l'homme vit que Will les lisait.

— Le passage est gratuit pour vous, Rôdeur.

Le jeune homme fit non de la tête. Halt lui avait toujours fait comprendre qu'il fallait payer un service. *Ne sois jamais redevable de quoi que ce soit.* Il fit un calcul rapide. Un demi-royal par personne et par cheval, et quatre pennigs par animal. Près de deux royaux en tout. Il mit pied à terre et tendit une pièce de trois royaux à l'homme.

— Je paie. Deux royaux devraient suffire.

Le batelier l'observa d'un air intrigué.

— Il y a une autre bête sur mon cheval, précisa Will.

L'homme acquiesça, puis lui rendit la monnaie tout en regardant curieusement le cheval de bât et la chienne blessée sur sa couche douillette.

— Beau chien, qu'vous avez là. Il est à vous ?

— Je l'ai trouvée au bord de la route. Blessée au flanc, comme si on l'avait coupée exprès, elle se vidait de son sang.

Pensif, le batelier frotta son menton mal rasé.

— Jack Buttle a une chienne de berger. Et y s'rait bien du genre à faire du mal à un animal et à le laisser mourir. Il a pas un caractère facile, ce Jack, surtout quand il a bu.

— Et quel est le métier de cet homme ?

— Il est berger, mais y fait des tas d'autres choses. Certains disent

que son vrai métier, c'est de parcourir les routes, de nuit, et de s'occuper des voyageurs qui s'égarerent dans l'noir. Personne a pu l'prouver. Il est beaucoup trop habile avec sa lance pour mon goût. Un homme à éviter.

— Si c'est ce Buttle qui a blessé sa chienne, il ferait mieux de m'éviter, répondit Will d'un ton froid.

Le batelier l'observa un instant. Le visage du garçon était jeune et aimable, mais on décelait dans ses yeux une lueur sévère. Avec les Rôleurs, on ne savait jamais à quoi s'attendre et mieux valait ne pas se fier aux apparences. Ce jeune homme à l'air affable n'aurait pas porté la cape mouchetée s'il n'avait eu un tempérament d'acier. Certains disaient même que les Rôleurs étaient versés dans la magie noire et le batelier se demandait s'il ne fallait pas croire ces rumeurs. Discrètement, il fit un petit signe destiné à éloigner le mauvais sort, puis se dirigea vers l'avant du bac, content d'avoir une excuse lui permettant d'interrompre la conversation.

Will perçut le changement d'atmosphère. De nouveau, le batelier tira fort sur le cordage et l'embarcation de bois se mit à glisser sur l'eau, tandis que des vaguelettes bouillonnaient sous la proue et venaient s'écraser en claquant sur les flancs du bac. Le jeune Rôleur, apercevant une cabane de planches, au toit de chaume, à l'avant de l'embarcation, comprit que l'homme devait vivre là ; il l'avait bâtie du côté de l'île, certainement par mesure de sécurité.

Bientôt, la proue grinça sur le sable grossier de la plage et le courant fit légèrement dévier le bac à l'arrêt. Le batelier dénoua la corde qui servait de bastingage à l'avant et fit signe à Will de débarquer. Celui-ci enfourcha Folâtre, et les sabots des chevaux résonnèrent sur le plancher.

— Merci, lança Will en gagnant la terre ferme.

— À votre service, Rôleur, répéta le batelier tout en regardant la silhouette mince et raide du jeune homme qui s'éloignait entre les arbres.

Rejoindre le château lui demanda une demi-heure. Une route sinueuse grimpait vers le centre de l'île, entre des rangées d'arbres régulières et bien entretenues. Contrairement aux bois touffus qui entouraient le château de Montrouge ou aux sombres forêts de pins skandiennes, l'endroit était lumineux. Les feuilles avaient viré au brun, mais la plupart étaient encore accrochées aux branches. La région semblait agréable. En chemin, Will remarqua aussi la présence de gibier – des lapins, mais aussi des dindes sauvages. À un moment, il

aperçut l'arrière-train d'un daim qui filait comme l'éclair. Les braconniers devaient s'en donner à cœur joie. Le jeune homme n'avait rien contre les villageois qui, de temps à autre, cherchaient à améliorer leur régime monotone avec des oiseaux ou de la venaison. Heureusement, ce genre de délit n'était jugé que localement et les gardes-chasse du Baron s'en chargeaient. Cependant, Will allait devoir découvrir qui braconnait dans la région – ces gens pouvaient se révéler de précieux informateurs. Et récolter des informations était l'une des missions de base d'un Rôdeur.

Les arbres se clairsemèrent. Il était arrivé sur un plateau naturel, une plaine d'un kilomètre de large environ. Au centre, le château de Seaclyff et son village, un petit groupe de chaumières blotties près des murs du château. Celui-ci était décevant pour qui était habitué à la silhouette massive du château de Montrouge et à la beauté élancée de celui du roi d'Araluen. Il n'était pas plus grand qu'un fort, et ses murs d'enceinte ne mesuraient pas plus de cinq mètres de haut. En observant l'édifice de plus près, Will s'aperçut qu'une partie de la muraille était en bois – d'épais troncs d'arbres dressés, reliés par des cerceaux de fer. Un obstacle efficace, pensa le jeune homme, mais qui n'avait rien à voir avec les impressionnants murs en pierre de fer de Montrouge. Cependant, deux tours servaient de solides contreforts à chaque extrémité des murailles et, au centre du bâtiment, s'élevait un donjon, dernier refuge en cas d'attaque. Au-dessus de cette dernière tour, Will aperçut la bannière du Baron Ergell : une tête de cerf, agitée par la légère brise.

— Nous sommes arrivés, dit-il à son cheval qui, au son de sa voix, secoua sa crinière.

Ils poursuivirent leur chemin, longeant des champs, en direction du château. Une odeur de fumée imprégnait l'air. On avait empilé puis brûlé les moyettes de blé après la moisson, et les tiges sèches fumaient encore. D'ici une semaine ou deux, les fermiers répandraient les cendres dans les champs. Cette odeur, ces champs nus et la lumière automnale évoquaient de nombreux souvenirs au jeune Rôdeur. Des souvenirs d'enfance, de moissons et de fêtes. Et l'affection mutuelle qui le liait à Halt, son maître durant six ans, le Rôdeur au visage sombre – en apparence seulement.

Quelques paysans interrompirent leur travail pour regarder passer la silhouette enveloppée dans sa cape. Will fit un signe de tête à ceux qui se trouvaient au bord de la route. Ils lui rendirent son salut d'un air prudent. Les gens du peuple connaissaient mal les Rôdeurs et s'en méfiaient, préférant garder leurs distances – excepté en temps de guerre ou de danger, quand ils avaient besoin d'être aidés et protégés.

Il en irait autrement au château. Le Baron et son Maître des guerriers, Norris, connaissaient le rôle essentiel que jouait l'Ordre des Rôdeurs dans chacun des cinquante fiefs du royaume. Ils ne craignaient pas les Rôdeurs, mais cela ne voulait pas dire que Will entretiendrait des relations étroites avec eux. Il s'agirait seulement d'un partenariat, pas nécessairement amical.

Souviens-toi, lui avait dit Halt, notre tâche consiste à seconder les barons, mais nous sommes avant tout fidèles au Roi. Nous sommes les représentants directs de ses décisions et parfois, celles-ci ne coïncident pas forcément avec les intérêts des barons. Nous coopérons avec ces derniers et nous les conseillons. Mais nous conservons notre indépendance. Fais en sorte de ne rien leur devoir et garde tes distances avec les habitants du château.

Évidemment, dans le fief de Montrouge où le jeune homme avait été apprenti, les choses se passaient un peu différemment. Le Baron Arald, le seigneur des lieux, faisait partie du conseil royal, ce qui avait resserré ses liens avec Halt.

D'ordinaire, un Rôdeur menait une vie solitaire. Pourtant, il y avait des compensations, dont l'esprit de camaraderie qui régnait entre les membres de l'Ordre : chaque Rôdeur connaissait le nom des quarante-neuf autres. Justement, Will avait déjà rencontré son prédécesseur, Bartell, l'un de ses examinateurs lors des examens annuels que passaient les apprentis ; et quand celui-ci avait décidé de prendre sa retraite, Will avait reçu sa feuille de chêne en argent, l'insigne réservé aux vrais Rôdeurs. Bartell se faisait vieux et ne s'était plus senti capable d'assumer les rigueurs d'une vie de Rôdeur – les déplacements constants à cheval, les nuits à la belle étoile, la vigilance de chaque instant ; il avait donc échangé sa feuille de chêne en argent pour l'insigne en or que recevaient les retraités de l'Ordre. Désormais, il travaillait au département des archives, au château royal d'Araluen, où il rédigeait l'histoire de l'Ordre.

Will s'était peu à peu attaché à Bartell, un homme instruit dont la somme de connaissances était étonnante, et ce en dépit de leurs premières rencontres qui, à l'époque, avaient profondément embarrassé le jeune homme. Car le vieux Rôdeur savait concocter des épreuves qui paraissaient destinées à faire de la vie de Will un enfer. Par la suite, l'apprenti avait appris à apprécier les questions et les problèmes ardues de Bartell, qui l'avaient aidé à se préparer à mener une vie de Rôdeur.

Cette existence était elle-même une autre compensation. Il était très satisfaisant de faire partie d'une élite qui connaissait les rouages et les secrets politiques du royaume. Les apprentis étaient recrutés

pour leurs capacités physiques – la coordination des gestes, l'agilité, le sens de l'observation et la rapidité d'exécution – mais surtout pour leur curiosité. Un Rôdeur cherchait toujours à en savoir plus, à poser des questions et à en apprendre davantage sur ce qui se passait autour de lui. Avant que Halt le recrute, l'insatiable curiosité de Will et la précocité qui en avait résulté l'avaient souvent mis dans des situations délicates.

Le jeune homme avait atteint les premières habitations et de nombreux villageois, à présent, l'observaient. La plupart, qu'ils soient fermiers, menuisiers, forgerons ou cordonniers, refusaient de le regarder directement et les rares habitants qui croisaient ses yeux baissaient les leurs dès que Will leur faisait un signe de tête – une réaction qui lui plut assez. Ils le saluaient avec gaucherie, puis s'écartaient pour le laisser passer, en dépit de la largeur de la rue principale. Au bout de celle-ci, il aperçut un bâtiment plus grand, de deux étages, agrémenté d'un balcon et d'une enseigne sur laquelle était représenté un gobelet. Il s'agissait de l'auberge, qui semblait propre et bien entretenue ; les volets des fenêtres avaient été repeints et les murs de terre étaient blanchis à la chaux. L'une des fenêtres du premier étage s'ouvrit et le visage d'une jeune fille apparut dans l'entrebâillement. Elle paraissait avoir dix-huit ou dix-neuf ans, avait des cheveux bruns coupés court et de grands yeux verts. Le teint pâle, elle était vraiment très jolie. Alors qu'il l'observait, elle ne baissa pas les yeux et continua de le suivre du regard. Soudain, elle lui sourit, et le jeune homme eut le souffle coupé par sa beauté. Will, déstabilisé, l'imagina en train de lui dire : « Ainsi, vous êtes le nouveau Rôdeur ? Vous semblez vraiment très jeune... »

Tandis qu'il passait sous sa fenêtre, il se rendit compte qu'il était resté bouche bée. Il la referma aussitôt et, la mine sévère, hocha la tête en direction de la jeune fille. Le sourire de celle-ci s'élargit et Will fut le premier à détourner le regard.

Il avait prévu de faire une brève pause à l'auberge afin de déjeuner, mais la présence de la jeune fille l'avait déconcerté, et il changea d'avis. Il se rappela les instructions écrites qu'on lui avait données : sa maison devait être située à environ trois cents mètres du village, sur la route menant au château, abritée par un petit bosquet d'arbres. Justement, il l'apercevait déjà et il laissa Folâtre quitter le village au trot. Tout en s'éloignant, il sentait une vingtaine ou une trentaine de paires d'yeux curieux braqués sur son dos. Il se demanda si les yeux verts qu'il avait vus à la fenêtre de l'auberge se trouvaient parmi eux, mais écarta bien vite cette pensée.

Nichée dans les arbres, la maison, une typique habitation de

Rôdeur, était construite en rondins et couverte de pierres larges et plates. Il y avait un petit balcon à l'avant et, à l'arrière, une écurie et une cour. Il fut étonné de voir des volutes de fumée sortir de la cheminée.

Will mit pied à terre, un peu raide après une journée en selle. Il était inutile d'attacher Folâtre, mais il noua les rênes de son cheval de bât autour de l'un des piliers du balcon. Il jeta un coup d'œil à la chienne et vit qu'elle dormait encore.

Aucun doute : c'était bien là sa nouvelle maison. La porte était surmontée d'une feuille de chêne gravée dans le montant. Le jeune homme s'immobilisa un instant et gratta les oreilles de son cheval, qui lui donna quelques coups de museau.

— Je crois, mon grand, que nous sommes enfin chez nous.



3

En entrant dans la maison, Will vit aussitôt que l'agencement était presque identique à celui de l'habitation qu'il avait partagée avec Halt ces dernières années. La grande pièce faisait office de salle à manger et comprenait un buffet, une table rustique en pin et ses quatre chaises, ainsi qu'un large siège à deux places et deux fauteuils confortables devant l'âtre, où un feu crépitait joyeusement. Il se demanda qui l'avait allumé, mais il n'y avait personne d'autre que lui dans la salle.

La cuisine était attenante à la grande salle. Des casseroles de cuivre, à l'évidence astiquées récemment, étaient accrochées au mur près d'une petite cuisinière qui fonctionnait au bois. Sous la fenêtre, il remarqua un vase rempli de fleurs sauvages – les dernières de la saison, songea-t-il. Cette touche accueillante lui rappela Halt et le jeune homme, soudain submergé par la solitude, sentit sa gorge se nouer.

Il alla visiter les autres pièces – deux petites chambres meublées avec simplicité, qui donnaient sur la grande salle. Là non plus, il ne vit personne. Celui ou celle qui avait allumé le feu et apporté les fleurs se cachait peut-être dans l'écurie, mais il en doutait. Il avait vu que la maison avait été nettoyée peu de temps avant son arrivée. Aucune trace de poussière ; on avait balayé les cendres devant la cheminée.

Un bon esprit veillant sur moi doit vivre non loin, se dit-il. Puis, il se souvint que les animaux l'attendaient dehors. Il sortit, vérifia la position du soleil et calcula qu'il ne se coucherait pas avant une heure, ce qui lui laissait le temps de défaire ses bagages avant d'aller se

présenter au château.

La chienne, réveillée, observait avec curiosité ce qui l'entourait. Cela rassura Will, car c'était signe qu'elle avait la volonté de vivre. Il la prit délicatement dans ses bras et la porta dans la maison. Là, il la posa sur les dalles, devant la cheminée. Puis il alla chercher une couverture afin de rendre sa couche plus confortable. Elle se redressa avec difficulté et boita jusqu'à la couverture où elle s'étendit en poussant un soupir de gratitude. Will alla remplir un bol d'eau qu'il prit à la pompe installée dans la cuisine – nul besoin d'aller puiser l'eau à l'extérieur.

Le jeune homme s'occupa ensuite des chevaux. Il desserra la sangle qui maintenait la selle de Folâtre en place, alla porter ses quelques affaires personnelles dans la maison, puis dessella la bête de somme et la conduisit à l'écurie, où il l'étrilla avant de l'installer dans l'un des boxes. La mangeoire était déjà pleine de foin et le seau rempli d'une eau qui semblait fraîche et propre. Il souleva le second seau, qui se trouvait dans l'autre box, et l'apporta à Folâtre qui but avec plaisir.

Dans la maison, Will plaça son sac de couchage sur le lit de la plus grande des deux chambres et pendit ses vêtements de rechange dans le placard dissimulé derrière un rideau. Sur le buffet de la grande salle, il posa la toile cirée qui contenait ses livres. Près de la porte, il trouva une patère où pendre son arc et son carquois, mais il n'ôta pas les deux fourreaux qui contenaient respectivement son couteau de lancer et le second, plus grand. Un Rôdeur les gardait en permanence sur lui, excepté la nuit, et, même à ce moment-là, il les avait toujours sous la main.

Will parcourut la salle du regard. À vrai dire, il avait apporté peu de choses avec lui, mais à présent, l'endroit lui ressemblait un peu plus – du moins, il avait l'air habité. Un hennissement de Folâtre l'arracha à ses pensées. Au même instant, la chienne releva la tête et fit un effort pour la tourner vers la fenêtre. Le jeune homme lui lança quelques mots pour l'apaiser. Le cheval ne l'avait pas averti d'un danger, il lui signalait seulement qu'il avait senti quelqu'un approcher. Une seconde plus tard, Will entendit un pas léger sur le balcon et une silhouette féminine apparut sur le seuil. Elle hésita, puis donna quelques coups légers sur le montant de la porte.

— Entrez, lui dit Will.

Elle pénétra dans la pièce en souriant timidement, comme si elle se demandait quel accueil elle allait recevoir. Tandis qu'elle s'écartait du contre-jour, le jeune homme put la distinguer plus clairement. Elle devait avoir dans les quarante ans ; sa robe – un simple vêtement de laine dépourvu des ornements qu'appréciaient sans nul doute les

habitants du château – et son tablier blanc indiquaient qu'elle devait vivre au village. Grande et bien bâtie, un peu ronde, elle avait un air maternel. Ses cheveux bruns, parsemés de mèches grises, n'étaient pas très longs ; elle avait bonne mine et affichait à présent un sourire chaleureux et franc. Will se dit que cette femme lui rappelait quelqu'un, mais il ne savait plus qui.

— Je peux vous aider ?

— Je m'appelle Edwina, répondit-elle avec une petite révérence.

Et voici ce que je vous apporte.

Elle souleva le couvercle de la casserole qu'elle avait apportée et un arôme délicieux envahit la pièce – un ragoût de viande et de légumes qui mit l'eau à la bouche de Will. Pourtant, soucieux de suivre les conseils de Halt, il parvint à conserver son air sévère et indifférent.

Edwina posa la casserole sur la table, plongea la main dans la poche de son tablier et en sortit une enveloppe.

— Ce ragoût fera un très bon dîner, messire, une fois réchauffé. J'imagine cependant que vous souhaitez d'abord rencontrer le Baron Ergell ?

— Probablement, répondit Will, sans savoir s'il devait faire part de ses projets à cette femme.

Voyant l'enveloppe qu'elle lui tendait, il la prit. Le sceau représentait une feuille de chêne, ce qui surprit le jeune homme ; il était accompagné de symboles codés qui équivalaient au chiffre 26, le numéro que l'Ordre avait assigné à Bartell.

— Le Rôdeur Bartell l'a laissée pour celui qui le remplacerait, précisa Edwina en lui faisant signe de l'ouvrir. C'est moi qui tenais la maison et faisais la cuisine quand il vivait ici.

Will comprit que Bartell ignorait qui le remplacerait quand il avait écrit cette lettre, qui portait seulement le terme « Rôdeur » en intitulé. Il parcourut rapidement le message.

« Edwina Temple est une femme fiable et digne de confiance ; elle a travaillé pour moi ces huit dernières années et je la recommande vivement à qui prendra ma place. Elle est discrète, sobre et se montre excellente cuisinière. Son mari, Clive, et elle tiennent l'auberge de Seacliff. Et vous me ferez plaisir si vous la gardez à votre service. »

Bartell, Rôdeur 26. »

Will leva les yeux et sourit à Edwina. L'idée d'avoir quelqu'un pour s'occuper du ménage et de la cuisine le réjouissait. Puis il hésita. Combien devrait-il la payer ?

— Edwina, je vois que Bartell vous tenait en haute estime.

Elle fit une nouvelle révérence.

— Nous nous entendions bien, messire. Et le Rôdeur Bartell était un vrai gentilhomme.

— Eh bien, je...

Edwina, qui avait remarqué qu'il était encore très jeune et deviné que c'était là son premier poste, ajouta :

— Quant à mon salaire, vous n'aurez pas à vous en soucier. C'est le château qui s'en charge.

Will fronça les sourcils. Devait-il permettre que le châtelain lui paie une domestique ? L'Ordre lui versait déjà des appointements. Sentant son embarras, la femme poursuivit :

— Cela ne pose aucun problème, messire. Bartell m'avait expliqué que le château devait fournir un logement et des provisions au Rôdeur, et mes services sont compris dans cet arrangement.

Elle avait raison. Ces frais, à la charge du château, étaient déduits des impôts que le Baron versait chaque année à la couronne. Rasséréné, il lui sourit de nouveau.

— Dans ce cas, je serai heureux de vous prendre à mon service, Edwina. Je suppose que c'est vous qui avez nettoyé la maison et allumé le feu ?

— Oui, messire. Nous savions que vous deviez arriver cette semaine. Je suis venue m'occuper de la maison tous les jours et à cette période de l'année, un bon feu de cheminée empêche l'humidité de s'installer.

— Eh bien, je vous en remercie. Au fait, je m'appelle Will.

— Bienvenu à Seacliff, Rôdeur Will. Ma fille Delia vous a vu traverser le village. Elle a dit que vous arboriez un air très sévère. Et que vous aviez tout d'un Rôdeur !

— Je crois l'avoir aperçue, répondit-il en comprenant à présent pourquoi le visage d'Edwina lui était familier.

Maintenant que la question de son emploi était réglée, Edwina regardait les affaires de Will d'un air intrigué. Ses yeux s'arrêtèrent sur la mandole appuyée contre le buffet.

— Vous jouez du luth ?

— Non, répondit le jeune homme. Un luth possède dix cordes. Cet instrument est une mandole, une sorte de grande mandoline à huit cordes, accordées par deux.

Remarquant le regard perplexe d'Edwina – tous ceux à qui il essayait d'expliquer la différence entre ces instruments réagissaient de même –, il ne donna pas davantage de détails.

— J'en joue un peu, se contenta-t-il d'ajouter.

La chienne, qui s'était rendormie, laissa échapper un soupir. La femme s'approcha d'elle.

— Et vous avez aussi un chien, je vois.

— Une chienne. Et elle est blessée. Je l'ai trouvée sur le bord de la route.

Edwina se pencha pour caresser l'animal. Celui-ci ouvrit les yeux et remua légèrement la queue.

— Ce sont de bons chiens, ces bergers.

Will acquiesça.

— Certains assurent qu'il n'y a pas plus intelligent. Le batelier m'a dit qu'elle appartenait peut-être à un certain Buttle. Vous le connaissez ?

Aussitôt, le visage d'Edwina s'assombrit.

— Tout le monde le connaît plus ou moins dans le coin, même si on s'en passerait bien. Un bien méchant homme. Si cette chienne était à lui, je ne serais pas pressée de la lui rendre.

— Je n'en ai pas l'intention, répliqua le jeune Rôdeur, souriant. Mais je commence à me dire que je devrais faire la connaissance de ce Buttle.

— Mieux vaut l'éviter, rétorqua Edwina avant de plaquer une main contre sa bouche, consternée.

La jeunesse du garçon l'avait incitée à laisser parler son instinct maternel, mais elle s'était soudain rappelé qu'elle s'adressait à un Rôdeur, qui n'avait pas de conseils à recevoir d'une simple femme du peuple.

Pourtant, Will lui sourit.

— Je resterai sur mes gardes. Mais il serait peut-être temps que quelqu'un parle à cet individu. Malgré tout, je dois d'abord aller voir le baron.

Il accompagna Edwina jusqu'à la porte, jeta un dernier regard à la chienne, prit son arc et son carquois et sortit en refermant doucement la porte derrière lui. Edwina le regarda resserrer la sangle de son cheval avant de monter en selle. Elle était plus habituée à voir des Rôdeurs que la plupart des villageois, et jusqu'à présent, elle les appréciait. Puis, quand il passa sa cape mouchetée par-dessus ses épaules et recouvrit sa tête de son capuchon, elle le vit changer sous ses yeux : ce n'était plus le jeune homme joyeux et avenant qu'elle avait rencontré, mais une silhouette sévère et anonyme. Elle remarqua aussi son arc imposant et les plumes qui servaient d'empennes à ses flèches. À Araluen, on disait souvent que le carquois d'un Rôdeur contenait la vie de vingt-quatre hommes, correspondant au nombre de flèches rangées dans son carquois. Edwina pensa alors que John Buttle

ferait mieux de se montrer prudent s'il croisait la route de celui-ci.



4

Le chambellan fit entrer Will dans le bureau du châtelain, avec un grand geste de la main qui tenait aussi de la révérence.

— Le nouveau Rôdeur, messire, annonça-t-il pompeusement, comme s'il avait lui-même fait venir Will pour le bon plaisir du Baron Ergell. Will Treaty.

Derrière son bureau, le meuble le plus massif de la pièce, Ergell se leva. Très grand et très mince, il avait de longs cheveux clairs et était tout vêtu de noir. L'espace d'un instant, le jeune homme crut voir se dresser devant ses yeux la réincarnation de Morgarath, le seigneur qui avait mis en péril la paix du royaume quand Will était enfant. Puis il s'aperçut que les cheveux du baron grisonnaient et qu'il n'était pas aussi grand, finalement, que Morgarath. C'était Ergell qui se tenait devant lui, la main tendue, et Will revint à la réalité. Il s'empressa de s'avancer.

— Bonsoir, messire, dit-il.

Le châtelain lui serra la main avec enthousiasme. Il devait avoir soixante ans, mais ses mouvements étaient encore agiles. Will lui donna le parchemin qui annonçait sa nomination officielle. Normalement, le garde qu'il avait croisé devant le pont-levis aurait dû le prendre et aller le porter au baron avant que le jeune homme puisse pénétrer dans le donjon. Mais le sergent s'était contenté d'observer la cape et l'arc du jeune Rôdeur et de lui faire signe d'entrer. *Quel laisser-aller*, avait songé Will.

— Bienvenu à Seaclyff, Rôdeur Treaty. C'est un privilège d'avoir quelqu'un d'aussi distingué à notre service.

Will fronça légèrement les sourcils. Les Rôdeurs n'étaient pas au service des barons, Ergell aurait dû le savoir. Ce dernier, ayant vu que Will était fort jeune, essayait peut-être d'en profiter pour affirmer une autorité qu'il n'était pas censé détenir.

— Nous sommes tous au service du roi, messire, répliqua l'intéressé d'un ton posé.

Une ombre traversa le visage du châtelain et Will comprit qu'il ne s'était pas trompé.

— Bien entendu, s'empressa de répondre le baron. Voici le Maître des guerriers, poursuivit-il en indiquant un homme bien charpenté qui se tenait à côté de son bureau, Messire Norris de Rook.

Celui-ci devait avoir quarante ans, un âge normal pour un homme de sa fonction. Plus jeune, il n'aurait pas possédé l'expérience nécessaire pour mener une troupe de chevaliers et de soldats à la bataille. Plus vieux, il aurait manqué de la force physique requise.

La poignée de main du chevalier était ferme, mais cela ne surprit nullement Will. Des hommes qui avaient passé la plus grande partie de leur vie à se battre à l'épée ou à la hache finissaient forcément par être plus musclés que d'autres. Le jeune homme s'aperçut que le Maître des guerriers l'observait avec attention, et qu'il n'avait pas manqué de noter que Will était jeune et fluet. D'ailleurs, celui-ci décela autre chose encore dans le regard du chevalier, comme une pointe de satisfaction ; après avoir eu affaire à Bartell, érudit et expérimenté, pendant des années, Norris se disait peut-être que les choses seraient plus simples avec ce nouveau Rôdeur. Halt et Crowley, le commandant de l'Ordre, lui avaient expliqué que, dans certains fiefs, les relations avec les Rôdeurs étaient source d'antagonismes.

Nombre d'entre eux ne nous considèrent pas comme des alliés, avait précisé Crowley avant le départ de Will. Après tout, notre mission consiste aussi à rester renseignés sur leur réactivité au combat et à évaluer leur niveau d'entraînement. Certains barons et Maîtres des guerriers n'apprécient pas. Ils préfèrent croire qu'ils peuvent tout décider par eux-mêmes et n'aiment pas que les Rôdeurs se mêlent de leurs affaires.

Cela n'avait jamais été le cas à Montrouge, où Halt et le Baron Arald étaient en excellents termes et se respectaient profondément. Will écarta ces pensées et tâcha de se concentrer sur la situation présente pour répondre aux questions de Norris et d'Ergell, qui voulaient savoir s'il avait fait bon voyage. Puis le Baron l'invita à rester au château pour le dîner, mais Will sourit poliment et lui présenta ses excuses.

— Plus tard dans la semaine, peut-être, messire. Je ne souhaite pas perturber votre maisonnée, car vous ne pouviez savoir que

j'arriverais ce soir et vous avez déjà dû vous organiser.

— Bien sûr, bien sûr, une autre fois, quand vous serez installé, répondit Ergell, qui semblait malgré tout sympathique à Will. Nous pouvons peut-être vous faire envoyer de quoi manger par nos cuisines.

— Inutile, messire. Edwina m'a déjà apporté un excellent ragoût. Rien qu'à l'arôme, je sais que je vais me régaler.

— Une excellente cuisinière, c'est bien vrai. J'ai essayé de la convaincre de venir travailler au château, en pure perte.

Puis Norris prit place sur l'un des longs bancs qui entouraient le bureau.

— Vous avez emménagé dans la maison de Bartell, si je comprends bien ? demanda-t-il.

— Oui, messire. Elle m'a l'air assez confortable.

Le baron laissa échapper un petit rire qui ressemblait à un aboiement.

— Avec les petits plats d'Edwina, pas étonnant.

Mais Norris ne semblait pas d'accord.

— Il serait plus pratique pour vous de vivre au château, suggéra-t-il alors. Le baron peut vous fournir une suite, plus agréable que cette cabane branlante dans les bois. Et nous vous aurions sous la main, en cas de besoin.

Le jeune homme sourit. Il avait saisi quel stratagème Norris cherchait à employer. Car si Will s'installait au château, il perdrait en partie son indépendance. De plus, le Maître des guerriers sous-entendait que le jeune homme serait à leur disposition.

Ergell le dévisageait attentivement.

— La maison de Bartell me convient très bien, merci, messire. Et par tradition, un Rôdeur ne loge pas au château.

— Oui, bien sûr, la tradition, répliqua Norris d'un ton dédaigneux. Parfois, je me dis qu'on lui accorde trop d'importance.

Le baron se mit à rire, ce qui rompit le silence embarrassé qui avait suivi les dernières paroles du Maître des guerriers.

— Norris, nous savons que la tradition compte pour les Rôdeurs. Seulement, ajouta-t-il à l'intention de Will, sachez que notre proposition reste valable. Si cette maison est trop froide en hiver, nous tenons une suite à votre disposition.

Puis il jeta un coup d'œil rapide au Maître des guerriers pour lui faire comprendre que le sujet était clos. Ils avaient essayé d'influencer le jeune Rôdeur, mais celui-ci ne pouvait vraiment leur en vouloir, car il se mettait à leur place : sentir constamment quelqu'un derrière soi, surveillant vos agissements et vos compétences afin de les rapporter au roi, ne devait pas être agréable. Surtout s'il s'agissait d'un Rôdeur

aussi peu expérimenté. Au moins, Will avait réussi à refuser leurs propositions sans les offenser.

— Eh bien, Rôdeur Treaty..., commença le baron.

Will leva une main pour l'interrompre.

— Je vous en prie, messire, appelez-moi Will, tout simplement ; cela me ferait plaisir.

Ergell eut un sourire encore plus chaleureux.

— Will, c'est d'accord. J'étais sur le point de vous dire que je pensais organiser un dîner de bienvenue dans deux jours. Cela laissera le temps à mon Maître des cuisines de se préparer.

— Et nous savons tous que les Maîtres des cuisines peuvent nous rendre la vie infernale si nous ne leur laissons pas suffisamment de temps, ajouta Norris en souriant tristement.

L'atmosphère semblait se détendre et Will lui rendit son sourire. Apparemment, les Maîtres des cuisines étaient partout les mêmes, songea-t-il, en se rappelant Maître Chubb, qui travaillait à Montrouge.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, messire, je vais prendre congé.

Le baron acquiesça et Norris se leva de son banc.

— Bien entendu, Will. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, adressez-vous à Gordon, mon chambellan.

Le jeune homme parut hésiter, puis indiqua le rouleau de parchemin qu'il avait posé sur le bureau d'Ergell.

— Je vous ai laissé le document qui prouve ma nomination officielle.

— Oui, soyez assuré que je le consulterai sous peu, répondit le Baron. Même si je suis convaincu que vous n'êtes pas un imposteur.

Normalement, le châtelain aurait dû briser le sceau et lire le document au moment où Will le lui avait donné. Celui-ci se dit que le protocole s'était un peu trop relâché à Seacliff. Mais peut-être se montrait-il lui-même un peu trop à cheval sur les règles.

— Très bien, messire, je vous salue. Maître des guerriers, ajouta-t-il.

Norris lui serra de nouveau la main.

— Content de vous savoir ici, Rôdeur.

— Will, lui rappela le jeune homme, appelez-moi Will.

Sur ces entrefaites, il fit un petit signe de tête au baron et quitta la pièce.

À son retour, il trouva la chienne là où il l'avait laissée. Elle était réveillée et sa queue battit le sol quand elle le vit entrer. Il découvrit

aussi qu'on avait apporté un bol de bouillon durant son absence. Edwina, certainement. Sous le bol, elle avait glissé un petit bout de parchemin, sur lequel elle avait dessiné un chien. Le bouillon était encore chaud ; il le déposa sur le sol. La chienne se redressa lentement, fit quelques pas pour l'atteindre et se mit à laper. Will lui gratta les oreilles tout en examinant sa cicatrice. Les points de suture tenaient.

— T'as de la chance qu'elle ait laissé un dessin, lui dit-il, sinon, j'aurais mangé ton dîner.

L'estomac du jeune homme gargouillait. Edwina ayant aussi laissé une petite miche de pain, il en coupa une tranche et la mangea en attendant que le ragoût soit chaud.



5

Les jours suivants passèrent à toute allure : Will se familiarisait avec son nouvel environnement. Le dîner de bienvenue organisé par le baron dans la grande salle du château fut l'occasion pour le jeune homme de faire la connaissance de l'Armurier, du Maître des écuries et du Maître des scribes, mais aussi des chevaliers et de leurs dames. Les noms et les visages se mêlèrent dans son esprit, mais il savait qu'il les retiendrait au fil des jours. De leur côté, tous étaient curieux de rencontrer le nouveau Rôdeur et Will comprit que sa réputation l'avait précédé.

Non seulement il avait été l'apprenti de Halt, l'un des plus célèbres membres de l'Ordre, mais c'était aussi lui qui avait découvert et déjoué les projets secrets du malfaisant Morgarath, quand celui-ci avait attaqué le royaume d'Araluen cinq ans plus tôt. Puis il avait protégé la princesse Cassandra lors de sa captivité chez les Skandiens, et le roi Duncan l'avait remercié en personne. Cette aventure s'était achevée sur une importante bataille qui avait opposé les Skandiens aux Temujai, les féroces cavaliers des Steppes. Finalement, un pacte de non-agression avait été signé entre Araluen et la Skandie – un traité qui continuait d'être respecté par les deux parties. Le rôle que Will avait joué dans la signature du Traité d'Hallasholm lui avait permis d'avoir un nom de famille, Treaty – élevé à l'orphelinat de Montrouge, il n'avait jamais connu ses parents.

Ainsi, il était peut-être normal que les gens soient surpris en voyant Will pour la première fois, car ils avaient dû imaginer quelqu'un de plus âgé et de plus costaud. Durant les années qu'il avait

passées près de Halt, le jeune homme avait souvent capté le regard incrédule de ceux qui croisaient Halt, un petit homme à la barbe grisonnante, dont la chevelure donnait l'impression d'avoir été taillée avec son couteau. En réalité, la plupart des Rôleurs étaient de petite taille, secs et musclés, et se montraient agiles et rapides, contrairement à la croyance populaire.

Les gens du château, plus particulièrement les dames, affichèrent donc un air intrigué et quelque peu déçu. Pourtant, l'arrivée d'un nouveau venu était toujours source d'excitation à Seaclyff. Mais dans ce cas, la réalité ne parut pas être à la hauteur de l'attente, ce que Will déplorait.

De son côté, ce qu'il découvrait du fief le décevait de plus en plus. L'endroit était certes plaisant, mais des années de paix avaient engendré un laisser-aller général et un relâchement de la discipline militaire. Le Baron et son Maître des guerriers étaient responsables de cette négligence. Aussi la situation était-elle embarrassante pour le jeune Rôleur, qui appréciait et respectait ces deux hommes.

Plusieurs jours durant, il avait réfléchi à la manière d'aborder le sujet avec le Baron sans pour autant l'offenser. Il avait fait plusieurs allusions à peine déguisées, mais Ergell et Norris avaient écarté ses remarques en riant, donnant l'impression que Will les complimentait sur l'existence détendue et agréable que l'on menait à Seaclyff.

À Araluen, chaque baron se devait de posséder une troupe de chevaliers et de soldats qui puisse assurer la paix royale dans le fief. En cas de guerre, il leur fallait aussi envoyer des hommes rejoindre les garnisons du roi, en renfort. Un grand fief comme Montrouge comptait plusieurs centaines de guerriers et de fantassins. À Seaclyff, plus petit, il y avait une demi-douzaine de chevaliers, dix apprentis guerriers et vingt-cinq soldats. Une troupe de quinze archers pouvait être rassemblée si besoin était, dont les membres étaient des villageois ou des fermiers vivant non loin.

Will avait déjà passé plusieurs semaines à Seaclyff mais n'avait pas encore vu les chevaliers et les soldats s'entraîner régulièrement. De plus, les apprentis guerriers, sous la supervision de Norris et de deux chevaliers, semblaient bâcler leurs exercices et ils étaient loin d'avoir le niveau des autres écoles de guerriers.

Le seul domaine dans lequel le fief semblait exceller était la cuisine. Les aptitudes du Maître des cuisines, Rollo, rivalisaient avec celles de Maître Chubb. C'était peut-être là un problème, se disait le jeune Rôleur. La vie à Seaclyff était trop routinière, trop paisible.

Will avait déjà visité plusieurs villages et hameaux, à une journée de cheval du château. La plupart du temps, il avait mis de côté son

uniforme habituel et s'était déguisé en paysan. En effet, les gens s'exprimaient plus librement face à un voyageur anonyme, et le jeune homme s'aperçut que tout n'était pas aussi paisible qu'il paraissait. On parlait de bandits de grands chemins et d'étrangers qui s'étaient égarés ou qui, parfois, avaient disparu. Will savait que les gens du peuple, qui menaient une existence assez morne, avaient tendance à exagérer le moindre incident. Mais à force d'entendre ces rumeurs, il comprit qu'elles devaient avoir un fond de vérité. Et souvent, les gens prononcèrent le nom de Buttle, d'un ton hésitant, presque craintif.

Quant à la chienne, presque remise de sa blessure, elle avait repris des forces de jour en jour. Elle pouvait se déplacer plus aisément et Will avait compris qu'elle était encore très jeune. Mais la réputation des chiens de berger, fidèles et intelligents, n'avait pas été exagérée ; la chienne était devenue une compagne de chaque instant, capable de courir tout le jour, presque sans effort, aux côtés de Folâtre.

D'abord, le petit cheval avait paru amusé par la présence de la chienne noire et blanche, puis, au fil des semaines, il sembla ne plus pouvoir se passer de sa compagnie et apprécier son aide quand Will campait la nuit lors de ses déplacements et qu'il fallait se montrer vigilant. Folâtre était habitué à son rôle de sentinelle, comme toutes les montures de Rôdeur. Mais la chienne jouait un rôle complémentaire : son odorat était encore plus affiné que celui du cheval. Les deux animaux, que liait leur loyauté envers leur maître, furent bientôt très bons amis et travaillaient de concert.

Trois semaines après l'arrivée de Will, la situation militaire atteignit un point critique. Un après-midi, appuyé sur son arc, le jeune Rôdeur observait les apprentis guerriers qui s'entraînaient à l'épée. Enveloppé dans sa cape, il se tenait dans l'ombre d'un petit bosquet, non loin du terrain d'entraînement, presque invisible tant qu'il restait immobile. La chienne, qui avait compris la nécessité de rester tranquillement cachée, était étendue près de lui dans les hautes herbes, le museau entre les pattes. Parfois, elle dressait l'oreille ou battait des paupières pour vérifier si Will lui lançait un signal.

Les sourcils froncés, celui-ci regardait les apprentis et leur maître d'armes. Leurs mouvements étaient corrects d'un point de vue technique. Mais leur peu d'empressement et leur manque d'intérêt le préoccupait. Pour eux, il s'agissait d'un exercice, rien de plus. Ils ne voyaient pas son utilité au-delà du terrain d'entraînement. Son vieil ami Horace, à présent chevalier à la cour du roi, avait effectué tous ces gestes lors d'innombrables séances. Mais toujours avec passion, conscient que ces mouvements, dont il fallait maîtriser la fluidité et la

rapidité, devaient devenir des réflexes car ils feraient toute la différence sur un champ de bataille. La précision instinctive d'Horace avait sauvé la vie de Will durant la bataille d'Hallasholm.

Mais les apprentis qu'il avait sous les yeux ne possédaient ni instinct ni ardeur. Pire, aucun des maîtres d'armes ne semblait s'en soucier. Dans un peu plus d'une semaine, il lui faudrait envoyer à l'Ordre des Rôdeurs son premier rapport mensuel sur la situation à Seacliff et, vu ce qu'il avait observé jusqu'ici, il n'aurait rien de positif.

Soudain, il entendit une voix. Puis, quelques secondes plus tard, il vit la silhouette d'un homme de forte carrure émerger des arbres, non loin du château. Il courait, criant et agitant la main pour qu'on le remarque. Will n'arrivait pas à comprendre ce qu'il disait, mais saisit le ton alarmant de sa voix.

La chienne l'avait perçu elle aussi. Elle poussa un long grognement et se releva, aux aguets.

— Tranquille, d'accord ?

À ces mots, l'animal se figea. Sur le terrain, l'entrechoquement des épées s'éteignit à mesure que l'homme approchait.

— Des loups des mers ! Des loups des mers !

Durant des siècles, ces mots avaient glacé le sang des habitants d'Araluen. Les Skandiens étaient avant tout des pillards, qui quittaient régulièrement leur territoire aux montagnes enneigées pour s'attaquer aux côtes paisibles d'Araluen, de Gallica et d'une demi-douzaine d'autres pays. Coiffés de leurs énormes casques à cornes, armés de leurs terrifiantes haches, ils arrivaient sur leurs drakkars et faisaient des ravages. Les Skandiens étaient pareils à un cauchemar devenu réalité.

Pourtant, depuis quatre ans, quand Erak Starfollower, le nouvel Oberjarl, avait apposé son nom sur le Traité d'Hallasholm, les loups des mers n'avaient plus le droit d'organiser d'attaques massives contre le royaume d'Araluen. Dans les faits, cela avait aussi mis un terme aux pillages. Erak ne pouvait pas réellement interdire à ses capitaines de partir en expédition, mais tous savaient qu'il s'y opposait car il avait une dette envers Araluen depuis que Halt et Will avaient aidé son pays à vaincre les envahisseurs temujai.

L'homme, un simple fermier, se rapprochait du terrain d'entraînement en trébuchant, à bout de souffle.

— Des Skandiens... dans la baie de... Bitterroot... des Skandiens... !

Épuisé, il s'effondra contre la barrière tandis que Messire Norris traversait le terrain pour le rejoindre.

— Que se passe-t-il ? Des Skandiens ? Ici ? demanda-t-il d'une

voix préoccupée mais incrédule.

Malgré le laisser-aller de ses hommes, Norris savait se montrer professionnel, Will en avait conscience. Face à une réelle menace de cet ordre, il était suffisamment expérimenté pour se rendre compte qu'il ne pourrait compter sur ses hommes.

Le fermier indiqua la côte du doigt.

— Oui, je les ai vus dans la baie. Ils sont des centaines !

Un murmure d'inquiétude parcourut le groupe d'apprentis et de chevaliers, qui s'était rapproché.

— Silence ! leur lança sèchement le Maître des guerriers.

Will s'avança et s'adressa au fermier.

— Combien de drakkars as-tu vu ?

L'homme se tourna vers lui et, à la vue du jeune Rôdeur, fronça les yeux d'un air méfiant.

— Un seul, répondit-il. Mais gigantesque ! Avec une énorme tête de loup à la proue. Je l'ai vu comme je vous vois !

— Un seul navire, répéta Will à l'attention de Norris. Ils ne devraient pas être plus de quarante.

Le Maître des guerriers acquiesça.

— Oui, et certainement trente hommes qui pourraient mettre pied à terre s'ils laissent des gardes à bord.

Cela n'arrangeait guère les choses. Trente Skandiens lâchés sur l'île de Seacliff représenteraient une troupe presque impossible à arrêter. Les soldats et les chevaliers mal entraînés dont disposait Norris offriraient peu de résistance aux sauvages pillards. Le Maître des guerriers, conscient qu'il était responsable de cette situation, lança un juron. C'était à lui qu'incombait la responsabilité de se défendre. Mais il était responsable aussi de la vie de ses hommes. Norris se doutait qu'il les mènerait à la mort s'ils livraient bataille contre une troupe de Skandiens endurcis et prêts à tout.

Will perçut le dilemme qui agitait l'esprit du Maître des guerriers.

— Vous êtes en sous-effectif, lui dit le jeune homme.

Officiellement, il y avait vingt-cinq soldats dans le fief. Mais en cas d'urgence, Norris ne pouvait espérer en rassembler plus de vingt, accompagnés de trois ou quatre de ses meilleurs chevaliers. Quant aux apprentis, la simple idée qu'ils puissent affronter les Skandiens faisait frissonner Will.

Norris hésitait. Il menait une vie privilégiée, comme tous les nobles. Mais en des temps troublés, comme à présent, il lui fallait payer ces privilèges. Et maintenant qu'on avait besoin de lui, il n'était pas prêt, ni capable de protéger les gens qui dépendaient de lui.

— Il serait inutile de mener vos hommes à une mort certaine, dit

alors Will en baissant la voix pour que le Maître des guerriers soit le seul à l'entendre.

La main de Norris se referma nerveusement sur le pommeau de son épée.

— Mais nous devons faire quelque chose..., répondit-il d'un ton mal assuré.

Will l'interrompt.

— Bien sûr. Rassemblez les villageois dans la cour du château, avec tout ce qu'ils pourront emporter avec eux. Envoyez les animaux dans les champs et éparpillez-les, ce qui rendra la tâche plus difficile aux Skandiens s'ils veulent les attraper. Que vos soldats s'arment et se préparent. Et demandez à Maître Rollo s'il peut concocter quelques plats rapides, comme pour un banquet.

— Un banquet ? s'étonna Norris, qui ne comprenait plus rien.

— Oui. Mais rien de trop compliqué. Je suis certain qu'il s'en sortira. En attendant, je vais aller bavarder avec ces Skandiens.

Stupéfait, le Maître des guerriers dévisageait le jeune Rôdeur.

— Quoi ? Bavarder ? s'exclama-t-il d'une voix un peu trop forte. Croyez-vous qu'il suffira de leur parler pour les empêcher de nous attaquer ?

— Je vais simplement leur demander de s'abstenir de le faire. Et ensuite, je les inviterai à dîner.



6

La baie de Bitterroot, sur la côte est de l'île, était un endroit abrité ; de nombreux arbres poussaient sur la berge et formaient une voûte au-dessus de l'eau. Un lieu idéal pour débarquer ; où l'on pouvait dissimuler un navire, même aussi large qu'un drakkar.

Folâtre descendait au trot le sentier sinueux qui menait à la baie quand Will entendit un bruit de galop derrière lui. Il se retourna et reconnut Norris, monté sur son destrier, armé de la tête aux pieds et revêtu de son armure. Un nuage de poussière s'élevait derrière lui. La chienne, voyant que son jeune maître s'arrêtait, se coucha sur le ventre, inclina la tête sur le côté et observa le cavalier avec curiosité.

Norris fit halte près de Will. Le destrier était presque deux fois plus grand que le cheval de Rôdeur, et son cavalier dominait le jeune homme de plusieurs têtes.

— Messire Norris, qu'est-ce qui vous amène ?

Le chevalier parut hésiter. Mais Will se doutait de ce qu'il s'apprêtait à lui dire.

— Je ne peux vous laisser y aller seul, Rôdeur, lâcha Norris avec amertume, laissant deviner ainsi qu'il s'en voulait. C'est ma faute si mes hommes ne sont pas prêts. Et je n'ai pas à vous laisser réparer mes erreurs. Aussi, je vous accompagne.

Pensif, Will hocha la tête. Norris avait été courageux de lui avouer son incompetence, et plus courageux encore en lui proposant son aide. Son respect pour le Maître des guerriers grandissait. Si les choses s'arrangeaient, cet incident aurait peut-être des effets bénéfiques, songea-t-il. L'arrivée de ce drakkar avait certainement

montré à Norris à quel point ils étaient vulnérables. Et cette leçon serait plus efficace que toutes les remarques que Will aurait pu lui faire.

— J'apprécie votre proposition, répondit-il au chevalier. Mais il vaudrait mieux que j'y aille seul.

— Vous n'avez pourtant pas l'intention de les combattre seul ?
Will fit non de la tête et esquissa un sourire.

— Je n'ai aucunement l'intention de me battre contre eux si je peux l'éviter. Mais votre présence, alors que vous êtes armé et monté sur cet énorme destrier, risquerait d'envenimer les choses. Réfléchissez, ajouta-t-il sans laisser le temps à Norris de lui répondre. Dès qu'ils vous verront, prêt à vous battre, il est probable qu'ils attaqueront.

Norris savait que le jeune homme faisait preuve de bon sens.

— En revanche, s'ils me voient seul, ils accepteront peut-être de discuter. Nous autres, Rôdeurs, avons parfois un effet déstabilisant sur les gens. Personne ne sait vraiment ce que nous avons derrière la tête.

Norris dut admettre que Will avait raison. Pourtant, il était réticent à l'idée de laisser le jeune homme affronter trente ou quarante loups des mers, alors qu'il n'était armé que de son arc. Will, le voyant hésiter, s'empressa de continuer, car le temps leur était compté.

— De plus, si la situation dégénère, je peux toujours m'enfuir sur Folâtre, les distancer et en abattre quelques-uns au passage. Je vous en prie, Messire Norris... cela se passera mieux ainsi.

Il jeta un coup d'œil derrière lui, sachant qu'ils arriveraient de ce côté – il n'y avait pas d'autre chemin qui partait de la baie. Norris prit soudain une décision. Il avait compris que sur son petit cheval agile, le jeune homme pourrait aisément trouver refuge dans la forêt en cas de besoin.

— Très bien, se contenta-t-il de dire avant de faire demi-tour.

Tandis que le bruit des sabots de son destrier s'évanouissait, Will examina les alentours. À cet endroit, le sentier était dégagé et partait tout droit sur environ cinquante mètres. Le lieu conviendrait s'il devait affronter les Skandiens : il pourrait les tenir à distance et aurait de la place pour manœuvrer.

Il fit reculer Folâtre d'une dizaine de pas, puis s'arrêta au milieu du chemin. Il leva les yeux vers le soleil, qui était dans son dos. Ainsi, ses attaquants potentiels seraient gênés par son rayonnement. Il rabattit le capuchon de sa cape vers l'avant, posa son grand arc en travers de ses genoux et s'installa confortablement sur sa selle. Il était en position, sans pourtant paraître ouvertement menaçant.

Soudain, les oreilles de Folâtre se dressèrent et, une fraction de

seconde plus tard, la chienne laissa échapper un grognement sourd. Will vit des ombres se déplacer sous les arbres au bout du sentier.

— Parfait, on reste tranquille, dit-il aux animaux.

Gundar Hardstriker, capitaine du Loup Nuageux, apparut, suivi de vingt-sept guerriers qui marchaient deux par deux. Un peu ébloui par la lumière du soleil, il s'arrêta, surpris d'apercevoir une silhouette solitaire devant lui.

Il se rendit compte qu'il ne s'agissait ni d'un chevalier ni d'un guerrier. Seulement d'un homme mince, monté sur un petit cheval hirsute. Un grand arc était posé sur ses genoux, mais il ne paraissait pas posséder d'autre arme. Ni hache, ni gourdin, ni masse d'armes.

Les autres Skandiens s'immobilisèrent derrière leur capitaine et se déployèrent légèrement afin de comprendre ce qui provoquait cet arrêt inopiné.

— Un Rôdeur, déclara Ulf Oakbender, qui était en charge de la rame avant sur le drakkar.

Gundar sut qu'il avait raison. À cause du soleil, il n'avait pas tout de suite distingué la cape mouchetée de gris et de vert de l'individu. À présent, ses yeux s'étant habitués à la lumière, il voyait le vêtement qui semblait scintiller et onduler.

— Bon midi ! lança la silhouette d'une voix limpide. Que pouvons-nous pour vous ?

La voix semblait jeune et les avait salués en employant une expression typiquement skandienne, ce qui étonna Gundar et le fit hésiter. Derrière lui, il entendait ses hommes marmonner, tout aussi intrigués. Ils s'étaient attendus à voir les gens résister ou fuir à leur approche. Comprenant qu'il allait perdre le contrôle de la situation, le capitaine s'écria rageusement :

— Écarte-toi ! Fuis ou bats-toi ! Nous, on s'en moque bien, c'est à toi de voir !

Il s'apprêtait à avancer de nouveau quand la silhouette se redressa sur sa selle.

— Ne va pas plus loin, ordonna le Rôdeur d'un ton autoritaire et déterminé.

Gundar hésita de nouveau.

— Fais attention, Gundar, lui murmura alors Ulf. Ces Rôdeurs tirent plus vite que le diable.

Comme s'il avait entendu les paroles d'Ulf, le jeune homme poursuivit :

— Tu seras mort avant même d'avoir fait deux pas. Discutons plutôt... d'accord ?

Gundar, conscient du regard de ses hommes, laissa échapper un

grognement dédaigneux et, la hache sur l'épaule, se précipita vers le Rôdeur. Il aperçut un mouvement si rapide qu'il ne sut ce que c'était. Les motifs chatoyants de la cape lui brouillaient en partie la vue et les gestes du Rôdeur étaient aussi vifs que l'éclair. En revanche, le Skandien entendit distinctement le sifflement d'une flèche qui se ficha dans le sol, entre ses pieds, et il recula aussitôt.

— J'aurais pu viser entre les deux yeux, déclara calmement la silhouette.

Gundar savait qu'il l'avait échappé belle. Il posa le fer de sa hache à terre et s'appuya sur le manche.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il.

— Bavarder tranquillement, répondit le Rôdeur. Je ne savais pas que le Traité d'Hallasholm avait été annulé.

— Le Traité n'interdit pas les pillages, rétorqua Gundar.

— En effet, pas exactement. Mais Erak Starfollower s'y oppose formellement, surtout lorsqu'il s'agit d'amis à lui et de leurs biens.

Gundar eut un rire méprisant.

— Des amis ? L'Oberjarl a pas d'amis à Araluen !

Cependant, un léger doute s'était insinué dans son esprit. Le Rôdeur ne répondit pas directement. Il leva les yeux vers le ciel et observa le soleil.

— La saison des pillages étant déjà bien avancée, je suppose que vous revenez des côtes de Gallica et d'Iberica ? Vous allez avoir du mal à traverser la Grande Écumeuse à cette époque de l'année, ajouta-t-il d'un ton tout aussi amical. Les grands vents d'automne se lèveront bientôt. Allez-vous faire halte sur l'île de Skorghijl ?

Un murmure de stupéfaction parcourut la troupe de Skandiens mais le capitaine les fit taire d'un coup d'œil.

— Skorghijl ? Qu'est-ce que tu sais de Skorghijl ?

— Je sais que c'est un rocher noir, sans un seul brin d'herbe, à des centaines de kilomètres de toute terre habitée. Qu'il y fait humide et glacial, mais qu'il vaut mieux s'y installer quelques semaines plutôt que de tenter de traverser la Grande Écumeuse au début de l'hiver. Du moins, ajouta-t-il après une brève pause, c'était le cas quand je m'y suis trouvé, avec l'équipage du *Loup des Vents*.

Ces derniers mots eurent l'effet escompté. Le *Loup des Vents* avait été le drakkar d'Erak avant qu'il soit élu Oberjarl, et peu de gens d'Araluen auraient pu le savoir. Le jeune Rôdeur observait les Skandiens, qui marmonnaient entre eux, et perçut l'embarras de leur capitaine : celui-ci avait saisi que Will devait connaître Erak.

Pourtant, c'est Ulf qui comprit ce que cela impliquait. Il serra le bras de Gundar.

— C'est lui ! s'exclama-t-il d'une voix pressante. Celui qui nous a aidés à nous débarrasser des cavaliers des Steppes !

Gundar scruta la silhouette du Rôdeur. Il avait entendu parler de cet apprenti qui s'était battu aux côtés des Skandiens cinq ans plus tôt, mais il ne l'avait jamais rencontré, car il se trouvait à l'autre bout de la Skandie durant la brève guerre qui les avait opposés aux Temujai. En revanche, Ulf avait été présent lors de la confrontation finale et, voyant Will rabattre son capuchon vers l'arrière, il le reconnut d'emblée.

— C'est vraiment lui, Gundar ! T'as mieux fait de t'arrêter à temps, ajouta-t-il en riant sombrement. J'l'ai vu abattre cinq cavaliers Temujai en cinq secondes durant la bataille !

Mais Ulf savait bien d'autres choses sur Will. S'il s'agissait bien du légendaire apprenti, il était un proche de l'Oberjarl, et piller son territoire desservirait n'importe quel capitaine de drakkar. Erak était connu pour sa loyauté à l'égard de ses amis, et pour son tempérament colérique face à ceux qui l'offensaient.

Gundar avait l'esprit plutôt lent, mais avait réussi à atteindre les mêmes conclusions qu'Ulf. Pourtant, il hésitait encore. Ses hommes et lui avaient un besoin urgent de se réapprovisionner s'il leur fallait passer quelque temps sur Skorghijl, ce qui l'avait décidé à piller Seacliff. S'ils partaient ainsi, ils risquaient de mourir de faim. Ils avaient besoin de viande, de farine et de céréales pour tenir quelques mois. Et aussi de vin, s'ils pouvaient mettre la main sur quelques barriques, songea-t-il en passant sa langue sur ses lèvres sèches. Que ce Rôdeur soit ou non son ami, l'Oberjarl ne pourrait lui reprocher d'avoir songé au bien-être de son équipage.

— Va-t'en, Rôdeur, lança-t-il alors. J'ai pas envie de devoir lever mon arme contre un ami de la Skandie. Alors j'te laisse cette dernière chance.

Tout en parlant, il leva sa hache, mais le léger sourire du jeune homme le déconcerta.

— Comme tu es bon, rétorqua Will d'un ton plaisant. Et si je m'en vais, que proposes-tu ?

Gundar pointa un doigt en direction du château et du village attendant.

— On prendra l'nécessaire et on partira.

— Tu n'iras pas loin avec seulement dix hommes, répliqua Will d'un ton raisonnable.

— Dix ? grogna le capitaine avec hargne. J'en ai vingt-sept derrière moi !

Ses hommes, hormis Ulf, acquiescèrent en grondant.

Cette fois, le Rôdeur répondit d'une voix dure, froide.

— Vous n'avez pas encore atteint le château. J'ai encore vingt-trois flèches dans mon carquois, et une douzaine d'autres dans mon sac de selle. Et il vous reste plusieurs kilomètres à parcourir, à portée de mes traits si je décoche mes flèches depuis les arbres. Je vous l'accorde, je suis mauvais tireur, mais je devrais pouvoir abattre plus de la moitié de vos hommes avant que vous arriviez à destination.

Les yeux de Gundar se dirigèrent involontairement vers les arbres alentour. Il comprit alors que le Rôdeur avait raison. Celui-ci pouvait se dissimuler dans la forêt et décocher ses traits à volonté sur son équipage.

— Essayez donc de me poursuivre, cela me facilitera la tâche, ajouta Will.

Le capitaine laissa échapper un juron. Monté comme il l'était, le jeune homme pouvait leur échapper aisément tout en mettant ses hommes en pièces. Gundar sentait la rage monter en lui. Il était coincé ici, sans autre alternative. S'ils ne pillaient pas le village, son équipage et lui mourraient de faim. S'ils tentaient de le faire, ils seraient nombreux à y laisser la vie.

Will, qui le dévisageait avec attention, attendit le bon moment pour proposer ce qu'il avait en tête, avant que la frustration du capitaine ne l'oblige à agir.

— Sinon, nous pourrions peut-être trouver un arrangement...



7

— Ils arrivent !

Le cri du guetteur, lancé depuis la plus haute tour du château, résonna jusqu'aux oreilles du Baron Ergell, qui se tenait sur les remparts. Celui-ci leva des yeux éblouis par le soleil, puis suivit du regard la direction qu'indiquait le bras tendu du guetteur.

Un groupe de guerriers skandiens émergeait des arbres et arrivait dans l'espace découvert, devant le château. La silhouette d'un cavalier les accompagnait, et le baron distingua aussi un chien noir et blanc qui trottait à l'avant de la troupe.

— Vous m'avez dit qu'il leur a parlé ?

Norris acquiesça. Après avoir laissé Will, il s'était arrêté au premier virage et avait assisté à la rencontre entre les Skandiens et le Rôdeur, prêt à lui venir en aide si besoin.

— En effet. Il s'est mis en travers de leur route et il leur a simplement parlé. Je l'ai vu tirer une flèche en guise d'avertissement... en fait, je ne l'ai pas vu faire. C'est arrivé tellement vite... Ils sont étranges, ces Rôdeurs.

— Et il a mentionné un banquet ?

— Oui, messire. Mais je ne sais pas ce qu'il a derrière la tête.

Tandis qu'ils discutaient, le baron comptait le nombre de guerriers à l'approche. Près de trente, constata-t-il. Plus qu'ils ne pourraient affronter. Il fallait se faire à l'idée que le village serait peut-être pillé et incendié. Les villageois étaient certes à l'abri derrière les murailles du château, mais ses gens, qui comptaient sur lui, perdraient leurs maisons et leurs biens, et Ergell savait que ce serait sa faute.

Les Skandiens s'étaient immobilisés à environ deux cents mètres du château. Le Baron vit le Rôdeur se pencher et parler à leur chef, un homme énorme qui portait un casque à cornes et une hache à double tranchant. Ils parurent s'entendre sur quelque chose, puis Will partit seul en direction du château, au grand trot de son cheval. Son chien le suivit, puis accéléra pour le doubler.

— Nous devrions peut-être descendre et lui demander ce qu'il compte faire, suggéra le Baron à son Maître des guerriers.

Ils empruntèrent l'escalier qui donnait sur la cour. Là, ils virent les gardes ouvrir la petite porte en osier encastrée dans le grand portail. Le jeune Rôdeur les salua d'un signe de tête.

— Nous avons conclu un accord avec les Skandiens, messire, déclara-t-il d'une voix forte.

Le baron comprit que Will souhaitait faire croire qu'il avait agi sur son ordre. Un geste plein de tact, se dit Ergell. Le Rôdeur aurait facilement pu le gêner devant ses hommes, mais il avait choisi de ne pas remettre en cause son autorité.

— Je vois, marmonna le baron.

— Ils ont besoin de se ravitailler pour l'hiver, expliqua le jeune Rôdeur en s'approchant. Je leur ai dit que nous les laisserions emporter cinq bœufs, dix moutons et une quantité raisonnable de blé.

— Cinq bœufs ! s'exclama le baron, indigné. Vous...

Le regard glacial de Will interrompit ses protestations.

— Ils les prendront de toute façon, messire, et détruiront le village, précisa le jeune Rôdeur en soutenant le regard du baron. C'est un prix bien peu élevé à payer.

Il n'ajouta pas, « pour votre négligence », mais Ergell l'avait compris. Il vit Norris acquiescer.

— Les bœufs peuvent être pris dans mon troupeau, dit alors ce dernier.

— Bien sûr. Et les moutons dans le mien, renchérit le baron en soupirant.

Will en fut soulagé. Il avait espéré que les deux hommes y verraient la meilleure solution à leurs problèmes. Évidemment, le Rôdeur aurait pu mettre ses menaces à exécution, mais l'idée de devoir abattre des hommes sans défense lui déplaisait. Et puis, même dix Skandiens pouvaient provoquer un désordre général.

— Entre-temps, je me suis arrangé pour que Gundar et ses hommes viennent festoyer en notre compagnie. Je suppose que messire Norris vous en a informé ?

— Festoyer ? s'exclama Ergell, stupéfait. Avec des Skandiens ? Vous voulez que je les laisse entrer au château ?

— Oui, Gundar a juré sur la barre de son navire qu'il n'arrivera rien. Un Skandien ne rompt jamais ce genre d'accord.

— Mais...

Ergell hésitait. L'idée de recevoir ces gens dans l'enceinte du château lui paraissait si étrange...

— Apparemment, il nous faut accepter la présence de ces guerriers, dit-il alors à Norris d'un ton résigné. Et leur organiser un banquet ! Un événement social qui peut se révéler intéressant...

Will leur fit un grand sourire.

— Cela devrait être bruyant, mais n'essayez pas de boire plus qu'eux.



8

Halt à la barbe grise

Est un combattant

Les gens disent

Que Halt à la barbe grise

Coupe ses cheveux

Au couteau et à la fourchette

Adieu et porte-toi bien

Halt à la barbe grise

Adieu

Demain est un autre jour.

Sur ces mots, Will pinça une corde de sa mandole et laissa la note vibrer et s'éteindre. Delia l'applaudit des deux mains avec un rire de plaisir.

— C'est excellent ! s'écria-t-elle, surprise. Tu devrais venir chanter à la taverne de temps en temps.

— Sûrement pas, répondit le jeune homme. Ta mère m'en voudrait de faire fuir ses clients avec mes chansons.

En réalité, il se doutait que jouer des airs amusants dans une taverne ne convenait pas à la dignité d'un Rôdeur, ni à la discrétion dont il devait faire montre. À bien y penser, il n'était même pas certain que jouer pour Delia fût une bonne idée. Mais elle était jolie, amicale, jeune et se sentait un peu seule, et il s'était dit qu'il avait une petite marge de manœuvre.

Ils étaient assis sur le balcon de sa maison. L'après-midi touchait

à sa fin et les rayons du soleil automnal, qui descendait vers l'ouest, étaient filtrés par les branches à demi nues des arbres. Le banquet avec les Skandiens avait eu lieu une semaine plus tôt et, depuis, Delia s'était mise à lui apporter son dîner à la place de sa mère. Ce jour-là, elle était arrivée alors qu'il s'entraînait sur *Halt à la barbe grise*, un morceau qui comportait une suite complexe de seize notes qu'il fallait jouer sur un rythme entraînant. Elle lui avait demandé de le rejouer et de le chanter. La chanson était basée sur un air traditionnel intitulé *Le Vieux Joe Smoke* – l'histoire d'un berger sale et hirsute qui dormait avec ses chèvres pour se réchauffer. Quand Will avait appris à jouer de la mandole, il lui avait donné un autre titre.

— Le Rôdeur Halt ne t'en veut pas de te moquer ainsi de lui ? voulut savoir la jeune fille.

— Halt a beau être célèbre, il n'est pas aussi sérieux qu'on pourrait le croire. En réalité, il a le sens de l'humour.

— En effet, il riait aux éclats la fois où il t'a obligé à passer la nuit dans un arbre, pour te punir d'avoir chanté cette chanson ! lui lança une voix qui ne lui était pas inconnue.

Une voix grave, féminine, et si fluide que Will pensait toujours à un ruisseau coulant sur des cailloux lisses en l'entendant. Il bondit sur ses pieds et se tourna vers celle qui avait parlé.

— Alyss ! s'écria-t-il, un grand sourire aux lèvres, en s'avançant à sa rencontre.

Elle était grande, très élégante, vêtue d'une robe blanche à la coupe impeccable – l'uniforme officiel du Service Diplomatique – dont la simplicité apparente dissimulait la sophistication tout en épousant à la perfection la silhouette mince et élancée de la jeune fille. Son nez était droit, son menton déterminé, ses yeux gris pétillaient joyeusement et sa bouche pulpeuse reflétait l'amusement qui se lisait dans son regard.

Ils restèrent un instant silencieux, contents de se revoir. Alyss était l'une des plus vieilles amies de Will ; comme lui, elle avait grandi à l'orphelinat du château de Montrouge. En réalité, quand Will était rentré du château d'Araluen, peiné de devoir se séparer de la princesse Cassandra, Alyss et lui étaient devenus un peu plus que des amis. La jolie diplomate avait senti qu'il avait besoin de compagnie et d'affection et elle avait été heureuse de les lui fournir. Ils n'avaient échangé que des baisers et quelques étreintes timides au clair de lune, et un sentiment d'inachèvement subsistait entre eux.

Delia avait perçu le plaisir que les deux autres éprouvaient à se retrouver et sentait qu'ils se connaissaient bien. Elle préféra rester en retrait, un peu à contrecœur. Réaliste, elle se savait vive et jolie,

certainement la plus attirante des jeunes filles de Seaclyff. Pourtant, cette blonde élégante était plus que jolie. Posée, gracieuse et belle. Delia n'était pas de taille, pensa-t-elle avec résignation – alors que les choses commençaient à se dégeler entre elle et ce beau jeune homme.

— Que fais-tu ici ? finit par demander Will, tout en prenant la main d'Alyss pour la conduire sur le balcon.

— Oh, simplement une mission de routine pour la cour royale. Sachant que tu étais à Seaclyff, j'ai pris la place d'une autre Messagère afin de venir te voir.

Elle jeta un regard lourd de sens en direction de Delia, comme pour rappeler au jeune homme son manquement aux règles élémentaires de politesse. Will s'aperçut alors qu'il avait oublié que Delia était là ; il se retourna précipitamment et se cogna à la mandole appuyée contre une chaise. Il la rattrapa mais dut lâcher la main d'Alyss – ce que Delia ne manqua pas de remarquer.

— Je suis vraiment désolé ! s'écria-t-il. Alyss, voici Delia, une amie. Delia, voici la Messagère Alyss, l'une de mes plus anciennes compagnes, une amie très chère.

À ces mots, Delia sourit vaillamment à l'autre jeune fille et serra la main qu'elle lui tendait. Une main douce et chaude, pourtant très ferme.

— Ravie de vous rencontrer, dit-elle.

Alyss sourit – Delia était loin d'être ravie, elle le savait.

— Enchantée, répondit-elle.

Will les dévisagea tour à tour, sans savoir que faire.

— Combien de temps restes-tu ? Est-ce que j'aurai le temps de te faire visiter l'île ?

— Non, je regrette. Je repars dans deux jours. Il y a un banquet demain, mais je suis libre ce soir et j'avais pensé que... ?

— Parfait ! Dans ce cas, dînons ensemble ! répliqua le jeune Rôdeur, enthousiaste. Je vais demander à Edwina si elle peut préparer un repas pour deux.

— Edwina ? répéta Alyss, qui se demandait, un peu amusée, si Will vivait avec une tribu de femmes.

— Ma mère tient l'auberge du village, expliqua alors Delia avec un sourire un peu forcé à l'attention du jeune homme. Je peux aller lui demander, si tu veux. Cela ne va pas la déranger et puis il est temps que je rentre, de toute façon.

Will hésita, ne sachant comment s'y prendre.

— Oh... Eh bien... parfait. Pourquoi ne pas te joindre à nous ? ajouta-t-il après une brève pause. Nous pourrions dîner tous les trois ?

Un frisson de triomphe traversa Delia tandis que le sourire d'Alyss

se figeait. Un instant, la jeune fille fut tentée d'accepter l'invitation, mais elle prit conscience que cette petite victoire serait probablement la seule dont elle pourrait se réjouir de toute la soirée.

— Non, merci. Je suis certaine que vous avez beaucoup de choses à vous dire, et je serais de trop.

Alyss ne fit rien pour la contredire, et Will approuva maladroitement :

— Bon, d'accord, si tu le crois.

Il percevait la tension entre les deux jeunes filles, mais ne savait pas quoi faire. Delia reprit la petite marmite qui contenait le dîner du jeune homme.

— Je vais la rapporter. C'est un simple ragoût et je suis certaine que ma mère voudra préparer tout autre chose pour une vieille amie du Rôdeur.

— Excellente idée, répliqua aussitôt Will, les yeux braqués sur Alyss, sans percevoir le ton ironique de Delia.

Celle-ci attendit quelques secondes avant de demander :

— À quelle heure souhaitez-vous manger ?

— J'ai rendez-vous avec le baron, répondit Alyss. Et puis j'aimerais m'installer dans mes appartements et peut-être prendre un bain. Disons dans deux heures ?

— Dans deux heures, très bien, dit Delia. Veux-tu que je demande à Denis d'apporter deux bouteilles de vin ? demanda-t-elle à Will.

— Oui, volontiers, répondit celui-ci en lui souriant. Merci, Delia.

Sur ce, elle les salua d'un signe de tête et s'éloigna d'un bon pas en direction du village. « Quelle idée de lui suggérer cela ! se dit-elle en chemin, furieuse contre elle-même. Pourquoi ne pas revenir avec des bougies pour leur petit dîner romantique, tant que j'y suis ! »

Elle jeta un dernier coup d'œil derrière elle, mais Will et Alyss ne lui prêtaient plus aucune attention. Avec amertume, elle remarqua qu'ils se tenaient de nouveau par la main.

— Tu te fais une belle réputation, par ici, constata Alyss en souriant.

Il lui versa un autre verre de l'excellent vin blanc fourni par la taverne. Delia avait choisi l'un des meilleurs crus de la cave maternelle.

— J'essaie juste de me débrouiller sans faire de gaffes. Et tout cela me pèse, en réalité.

Le regard de la jeune fille lui fit comprendre qu'elle l'avait percé à jour – pourquoi faisait-il semblant de manquer de confiance en lui ?

— Quoi ? Inviter un équipage de Skandiens à festoyer au château ? Empêcher une bataille rangée en leur offrant quelques animaux et des outres de vin ? Selon moi, tu t'en sors parfaitement.

— Oh, les Skandiens sont faciles à manipuler une fois qu'on les connaît, répliqua-t-il en lui décochant un large sourire.

En fait, il tirait une certaine fierté de cet incident.

— De plus, ajouta-t-il, ça valait le détour de voir tous ces chevaliers coincés et leurs dames dîner en compagnie d'une troupe de pillards assoiffés de sang !

Alyss fronça légèrement les sourcils.

— N'était-ce pas un peu risqué ? Après tout, n'importe quoi aurait pu arriver.

— Non, répondit fermement le jeune homme. Gundar avait juré sur la barre de son navire. Et aucun Skandien ne rompt un tel serment. Je savais aussi que Norris saurait contrôler ses hommes – c'était le moins qu'il puisse faire.

La jeune fille lui lança un regard interrogateur. Will hésita un instant, puis décida de lui parler de la situation à Seacliff ; après tout, Alyss faisait partie du Service Diplomatique du royaume et devait être habituée à entendre des secrets plus importants que celui-ci.

— Norris et le baron ont été très négligents. Ils n'auraient pas eu la moindre chance de l'emporter en cas de bataille. Leurs hommes sont mal entraînés. Mais Norris a eu l'intelligence de l'admettre et de soutenir mon idée de banquet.

— Une excellente idée, dit doucement Alyss.

— Le fait que je connaisse la Grande Écumeuse m'a aidé, je suppose, dit-il pensivement. J'ai saisi qu'ils voulaient se ravitailler. En fait, ils n'ont pas eu à se battre pour avoir de quoi se nourrir, et ils ont même pu festoyer.

— Ils sont donc loin, maintenant ? demanda la jeune fille d'un ton désinvolte.

— Non, ils tuent le bétail et font fumer la viande afin qu'elle dure tout l'hiver. Ils vont rester dans la baie de Bitterroot encore deux ou trois jours.

— Dans ce cas, représentent-ils toujours un danger pour le fief ?

— Le serment de Gundar est toujours valable, s'empressa-t-il de répondre. Je lui fais entièrement confiance. Et puis il sait que je suis très ami avec son Oberjarl, ajouta le jeune homme en riant.

— Tu vas néanmoins faire un rapport sur la négligence de Norris, pas vrai ?

— Oui, j'y suis obligé. Mais je dirai aussi qu'il semble avoir tiré une leçon de cet incident. Ses hommes s'entraînent sans relâche depuis

le lendemain du banquet, en dépit de la mauvaise volonté générale ce jour-là. Dans un mois ou deux, il aura remis sa troupe d'aplomb.

— Les choses se passent donc bien ? Tu pourrais t'absenter quelque temps ?

La main de Will, tendue en direction de la bouteille, s'arrêta soudain en l'air. Il croisa le regard de son amie. Ils étaient sérieux, à présent, et toute trace d'amusement affectueux s'était évanouie.

— M'absenter ?

— Oui. Je ne suis pas venue par hasard, Will. J'avais quelques documents à transmettre au baron, mais ce sont Halt et Crowley qui m'ont demandé d'accepter ce déplacement afin de te faire passer un message. Ils souhaitent te confier une mission.

À ces mots, le doute s'empara du jeune homme. La manière dont il avait géré la situation avec les Skandiens n'avait peut-être pas plu à l'Ordre ? Mais Alyss, voyant son visage se décomposer, se hâta de le rassurer.

— Ce n'est pas une punition, tu sais. Ils sont très contents de toi, surtout Halt. Ils ont juste une mission temporaire pour toi.

— De quel genre ?

— Moi-même, je n'ai pas tous les détails. C'est ultra confidentiel. Ils voulaient que ce soit moi qui vienne te l'annoncer, car je te connais bien. De la sorte, les gens ne se demanderont pas pourquoi tu auras disparu après la visite d'une Messagère. Ils penseront simplement que tu as des secrets, comme tous les Rôdeurs. Surtout ta petite amie Delia, qui va s'empresse d'alimenter les ragots.

— C'est juste une amie ! rétorqua Will avec maladresse, en rougissant légèrement.

Alyss ne répondit pas, mais lui montra la chienne qui s'était allongée sur les dalles devant l'âtre. À présent, elle était réveillée, les oreilles aplaties, les babines retroussées. Un grondement sourd sortait de sa gorge. Ses yeux étaient rivés sur la porte d'entrée.

— Il y a quelqu'un dehors, dit doucement Will.

Il fit signe à Alyss de rester où elle était, se leva, puis se dirigea lentement vers la porte.



9

Le loquet de la porte bougeait lentement, comme si la personne qui se trouvait à l'extérieur cherchait à savoir si la porte était fermée à clé ou non. Will s'aplatit contre le mur, tout près de l'ouverture. Il fit un signe de tête à Alyss et la jeune fille, toujours vive d'esprit, se remit à parler, abordant des sujets anodins – disant que Halt et Crowley le saluaient, racontant en détail un repas qu'elle avait partagé avec eux et quels plats Maître Chubb avait préparés.

La porte bougea de nouveau et se mit à pivoter très lentement sur ses gonds bien huilés. Qui cela pouvait-il être ? se demanda Will. Un instant, il se dit que c'était peut-être Delia, venue espionner leur conversation. Puis il écarta cette possibilité, car la chienne n'aurait jamais réagi ainsi si tel avait été le cas. La porte était entrebâillée à présent et Will voyait la main de l'intrus posée sur le loquet. Une main gauche, celle d'un homme. La droite devait tenir une arme. Alyss laissa échapper une cascade de rires, une ruse qui fonctionna car la porte s'ouvrit un peu plus grand et le bras de l'homme apparut.

Will agit très vite. Il s'empara du poignet de l'intrus, plaça une jambe en travers de l'ouverture et tira l'homme vers l'intérieur de la pièce. Celui-ci trébucha sur la jambe tendue du jeune Rôdeur et, projeté dans la maison, s'écrasa sur le sol et envoyant une chaise voler à l'autre bout de la salle.

Pourtant, il se ressaisit bien vite. Il fit une roulade et bondit sur ses pieds afin d'affronter le Rôdeur. Comme celui-ci s'y était attendu, il avait une arme – une lance de guerre pourvue d'une pointe de métal acérée. L'intrus, qui la tenait des deux mains, la tendit brusquement

en direction de Will. Celui-ci ne bougea pas, même s'il était prêt à réagir, tout en remarquant qu'Alyss s'était levée et avait une longue dague à la main – et Will se doutait qu'elle savait s'en servir.

La chienne, excitée par ce remue-ménage, aboyait furieusement. Sans quitter l'intrus des yeux, Will lui lança un ordre ; l'animal se calma, se contentant de grogner d'un air menaçant.

L'homme était grand, large d'épaules, et avait une barbe et des cheveux bruns en bataille. Ses yeux noirs, sous des sourcils épais, fusillaient le jeune homme et son gros nez était tordu, comme s'il avait été cassé par le passé. Il portait des vêtements noirs, un gilet et un pantalon de laine, ainsi qu'une cape marron foncé. C'était la première fois que Will le voyait, mais il savait qui il était.

— John Buttle, que viens-tu faire ici ?

Un sourire déplaisant étira les lèvres de l'homme qui répondit d'une voix grave et rauque, avec un accent qui trahissait ses origines modestes.

— Tu m'connais ? Si j'm'y attendais !

— Je te connais parce que j'ai entendu parler de toi. Tu as une certaine réputation dans ce fief.

— Une réputation ! Personne a jamais pu prouver quoi qu'il soit contre moi ! Et c'est pas d'main la veille !

— Parce qu'il ne reste aucun témoin vivant de tes sales délits, rétorqua vivement le Rôdeur. Maintenant, dis-moi pourquoi tu traînes autour de ma maison à une heure pareille !

Un instant, Buttle parut perplexe, étonné par le ton péremptoire du jeune homme. Après tout, c'était lui qui était armé, pas ce petit Rôdeur qui semblait à peine sorti de l'enfance.

— J'suis venu chercher ma chienne, finit-il par répondre. On m'a dit qu'tu l'avais volée, alors j'viens la récupérer.

Il jeta un coup d'œil à l'animal, qui s'aplatit sur le sol sans cesser de gronder.

— La ferme, toi ! cria Buttle.

Mais la chienne gronda plus fort et retroussa les babines.

— Apparemment, tu sais t'y prendre avec elle, constata Will en faisant taire l'animal d'un geste de la main.

— T'es un p'tit malin, se moqua Buttle, pourtant furieux. J'vais lui apprendre la politesse, comme la dernière fois ! Elle avait essayé de m'mordre, alors j'l'ai punie.

— Avec cette longue lance ? lui demanda Alyss en le dévisageant froidement. Quel courage de votre part !

— Me prends pas de haut, gamine ! s'exclama Buttle, comme enragé. Avec ton p'tit couteau et tes secrets de Messagère ! T'as une

mission secrète pour notre Rôdeur, c'est bien ça ? poursuivit-il en baissant la voix. J'parie que certains s'raient prêts à payer ce genre d'information.

Will et Alyss échangèrent un rapide coup d'œil. Buttle s'en aperçut et gagna en confiance.

— Eh oui, j'veus ai entendus comploter. Les Rôdeurs et les Messagères, toujours à fouiner partout ! Ça vous apprendra à tenir vot'langue quand John Buttle est dans l'coin.

Il contrôlait à présent la situation et semblait ravi de voir qu'il était parvenu à les troubler. Il avait compris qu'il avait entendu quelque chose d'important et se demandait comment s'en servir.

— Mon Dieu, il a surpris notre conversation, dit Alyss à Will.

— Ouais, c'est ça. Et vous pouvez rien y faire.

— En effet. À part te tuer, rétorqua Alyss d'un ton détaché.

Sur ce, elle saisit sa dague par la pointe et ramena son bras vers l'arrière, d'un mouvement fluide. Buttle se baissa afin de se protéger, sa lance prête à partir...

...quand il entendit un sifflement suivi d'une sensation qui lui ébranla les deux mains : le grand couteau de Will avait jailli de son fourreau avant de venir percuter la lance, juste derrière sa pointe d'acier. Aussi lourde que celle d'une hache, aussi affilée qu'un rasoir, la lame du couteau trancha net la lance de hêtre. La lourde tête de métal atterrit sur le plancher et Buttle, stupéfait, considéra son arme désormais inutilisable. Avant qu'il puisse réagir, Will s'avança vers lui et abattit le pommeau de cuivre de son couteau sur sa tempe. L'homme s'écroula sur le sol comme un sac de pommes de terre.

— Joli travail, déclara Alyss, impressionnée malgré elle par la rapidité d'exécution de son ami.

Elle replaça son arme dans le fourreau dissimulé dans un pli de sa robe. Tous deux se sourirent. La chienne, intriguée, poussa un léger gémissement ; la jeune fille se pencha et lui caressa la tête pour la rassurer.

— Je ne savais pas qu'ils t'avaient entraînée au lancer de dague, lui dit Will.

— Je ne le suis pas. Ces lames sont beaucoup trop raffinées pour être malmenées comme vos couteaux de Rôdeur ! Je voulais simplement détourner l'attention de notre « ami » afin que tu puisses t'en occuper.

Will se dirigea vers le buffet, fouilla dans un des tiroirs et en sortit plusieurs fines lanières de cuir. Puis il fit rouler Buttle sur le ventre et lui plaça les mains dans le dos. Il passa un petit morceau de cuir autour de chacun des pouces de l'homme et les serra à l'aide d'un

bloc de bois, puis répéta l'opération pour attacher ses chevilles. Alyss le regarda faire avec intérêt.

— Joli travail, répéta-t-elle.

— C'est un Rôdeur qui a inventé ce système. Cela nous évite d'avoir à faire des nœuds.

La jeune fille reprit son verre de vin et se rassit, l'air préoccupé.

— Il nous reste quand même un petit souci à régler : que faire de lui maintenant ?

— Ma mission, c'est vrai..., se rappela Will. Il est au courant.

— Oui. On avait tout fait pour que personne ne se doute de rien, et voilà cet imbécile prêt à aller tout raconter à n'importe qui.

— Je peux demander au baron de le faire jeter en prison, bien sûr. Il t'a menacée, toi, une Messagère, ce qui est une sérieuse offense.

— Cela ne suffira pas, répondit Alyss. Il sera en contact avec d'autres prisonniers, avec des geôliers... et nous ne pouvons nous permettre de voir le bruit de cette mission se répandre. Bon sang, quel idiot ! Il va peut-être falloir le tuer, Will.

Elle semblait envisager cette exécution à contrecœur, mais son calme surprit son ami. Il la vit soudain sous un autre jour, comprenant que sa compagne avait, elle aussi, suivi un entraînement tout aussi ardu que le sien.

Tout à coup, une idée lui traversa l'esprit.

— Nous n'aurons pas à aller jusque-là, je crois. Viens m'aider à seller les chevaux et je vais t'expliquer.

Gundar Hardstriker coupa une tranche de bœuf dans le rôti suspendu au-dessus des charbons qui fumaient. Il souffla précautionneusement sur la viande chaude, puis mordit dedans et hocha la tête avec satisfaction. C'était du bœuf âgé d'un an, tendre et strié de gras, sans parler de son goût fumé. Il parcourut du regard la clairière, tout près du rivage où son drakkar était amarré. Ses hommes s'affairaient à faire fumer ce qui restait des bœufs. La viande de mouton avait déjà été salée. Dans quelques heures, ils seraient prêts ; ensuite, ils dormiraient un peu en attendant la marée haute, puis reprendraient la mer.

Les flammes et la fumée d'une demi-douzaine d'autres feux illuminaient la clairière et projetaient des ombres étranges sur les arbres alentour. La figure de proue de son drakkar semblait flotter au-dessus de l'eau et la lueur des flammes jouait avec les dents sculptées de la tête de loup en bois.

— Gundar ! l'appela soudain Hon Tarkson depuis l'autre bout du

campement.

Le capitaine distingua une forme qui émergeait de l'obscurité. Voyant qu'il s'agissait du Rôdeur, il fronça les sourcils. Il était à cheval et tirait derrière lui une autre monture, chargée d'un lourd fardeau posé en travers de la selle.

Gundar leva la main et alla rejoindre le jeune homme. Le capitaine l'appréciait, à présent, il respectait son intelligence et admirait sa bravoure.

— Bienvenue ! lança-t-il.

Will lui rendit son salut et mit pied à terre. Gundar s'aperçut que le fardeau qu'il transportait était un homme inconscient, pieds et poings liés.

— Quelqu'un qui t'a fait des misères, Rôdeur ?

— Oui, c'est à peu près cela, répondit Will en souriant. Plus personne ne le supporte dans le coin. Et je me suis dit qu'il pourrait t'être utile.

Gundar, l'air préoccupé, essuya du revers de la main la graisse qui avait coulé sur son menton.

— Utile ? Mon équipage est au complet, merci. J'ai pas besoin d'un homme d'Araluen qui s'y connaît pas en bateaux à bord du mien. J'dis pas ça pour t'offenser...

— Tu ne m'offenses pas du tout. En fait, je pensais plutôt que tu pourrais le garder comme esclave. Vous avez encore des esclaves en Skandie, pas vrai ?

Gundar dévisagea le jeune homme avec un intérêt renouvelé. Quel jeune homme imprévisible, songea-t-il. Un esclave lui rapporterait un peu d'argent quand il rentrerait à Hallasholm.

— Oui, on en a encore, répondit-il en s'approchant de l'homme pour l'examiner.

Il le saisit par les cheveux et lui souleva la tête. Il devait avoir dans les trente ans et avait l'air grand et costaud.

— Il est en bonne santé ?

— Hormis un bleu à la tempe, il se porte comme un charme. Bon pour être de corvée au puits, ajouta-t-il, en se rappelant la blessure de la chienne et les rumeurs qui accusaient Buttle de plusieurs meurtres.

La corvée du puits était un châtiment que les Skandiens réservaient à leurs esclaves. De larges pagaies de bois placées dans le puits permettaient de remuer l'eau et de briser la glace avant qu'elle se solidifie. Will connaissait bien cette tâche, à laquelle on l'avait assigné quand il était esclave des Skandiens – avant qu'Erak le prenne en pitié et l'aide à s'enfuir.

— L'Oberjarl a interdit ce châtiment, répondit Gundar. Et puis, un

esclave aussi précieux... ce s'rait du gâchis. Très bien, combien t'en d'mandes ?

Will défit une corde qui tenait Buttle en place sur la selle.

— Disons que c'est un cadeau, répondit-il en tirant sur le col de son prisonnier, qui glissa du cheval et tomba à terre.

L'homme gémit doucement, puis se tut de nouveau.

— Un cadeau ? s'étonna Gundar.

— Je n'ai pas le temps de m'occuper de lui. Prends-le, il est à toi. En échange, tu me rendras peut-être service un de ces jours.

Le capitaine dévisagea le jeune homme d'un air pensif.

— T'es vraiment quelqu'un de surprenant, Rôdeur. Eh, vous ! lança-t-il à l'attention de deux de ses hommes, qui s'étaient approchés pour écouter leur échange. Embarquez-moi ce paquet et enfermez-le dans la cale.

Ils soulevèrent le corps inanimé de Buttle et l'emportèrent vers le drakkar. Gundar tendit la main à Will et celui-ci la serra fermement.

— Oui, Rôdeur, tu as raison, je te dois un service. Non seulement tu nous as procuré des victuailles pour l'hiver, mais tu m'as fait gagner quelque chose.

— Tu me rends déjà service en l'emmenant avec toi, Gundar. Je serai rassuré de savoir qu'il n'est plus à Araluen. Je te souhaite bon vent.

— Bonne route à toi, Rôdeur.

Will remonta en selle. Tout en chevauchant, il imagina l'avenir de Buttle, esclave des Skandiens. Même sans la corvée du puits, il allait mener une vie pénible.

Le jeune homme en était fort réjoui.



10

Will arrêta son cheval et parcourut du regard le terrain presque désert où se tenait habituellement le Grand Rassemblement. Il éprouvait une certaine mélancolie à le retrouver si vide. Une fois l'an, le pré à peine boisé était parsemé des petites tentes vertes et des feux de camp des cinquante Rôdeurs qui se réunissaient là. On y entendait les armes s'entrechoquer quand les Rôdeurs s'entraînaient, et l'incessant bourdonnement des conversations ponctuées d'éclats de rire.

Ce jour-là, seules deux tentes avaient été plantées à l'autre bout du pré, là où le grand pavillon du commandant se trouvait d'ordinaire. Le jeune homme sut alors que Halt et Crowley étaient arrivés avant lui.

Une semaine avait passé depuis la visite d'Alyss. La Messagère lui avait donné des instructions, lui demandant d'attendre deux jours après son départ avant de partir discrètement de son côté, sans dire à personne où il se rendait, et d'aller retrouver Halt et Crowley. Au moment de le quitter, elle avait placé ses mains sur les épaules de son ami et l'avait regardé droit dans les yeux. Elle le dépassait d'une demi-tête, mais avait toujours apprécié le fait que sa grande taille ne gêne pas le jeune homme. En réalité, la plupart des gens étaient plus grands que Will, ce qui ne lui posait aucun problème. Alyss ne cherchait jamais à dissimuler sa haute stature : Will l'admirait pour cela. Elle avait un port altier qui conférait de la grâce à chacun de ses mouvements.

Quand leurs yeux se rencontrèrent, Will surprit une lueur de

tristesse dans le regard de son amie. Elle se pencha vers lui et posa ses lèvres sur les siennes – un baiser aussi léger que les ailes d'un papillon, et si doux que le jeune homme en fut une nouvelle fois surpris. Cela dura quelques secondes, puis Alyss recula et lui adressa un petit sourire peiné. Elle regrettait de devoir le quitter si vite.

— Fais attention à toi.

Il eut du mal à lui répondre, car il avait la gorge un peu serrée.

— Toi aussi.

Il l'avait regardée s'éloigner en compagnie des deux soldats qui l'escortaient.

À présent, il allait en savoir un peu plus sur la mission à venir. Sa mélancolie s'envola quand il vit une silhouette se déplacer près d'une des tentes.

— Halt ! s'écria-t-il joyeusement, tout en laissant Folâtre repartir au galop à travers le pré, la chienne sur leurs talons.

En entendant la voix de son ancien apprenti, le Rôdeur au visage sombre, qui fixait le feu, leva les yeux. Il se redressa et, les mains sur les hanches, les sourcils froncés, regarda le jeune cavalier approcher à folle allure. Mais son cœur était léger, comme à chaque fois qu'il retrouvait Will – bien qu'il préfère ne pas l'avouer au garçon, songea-t-il, avant de se rappeler que Will n'était plus un garçon, en dépit de sa jeunesse.

Et il portait la feuille de chêne argentée, car il avait prouvé qu'il était un homme.

Folâtre s'arrêta net devant Halt, un épais nuage de poussière flottant derrière lui. Will dégringola à terre, saisit Halt dans ses bras et le serra avec joie.

— Halt ! Comment vas-tu ? Qu'as-tu fait depuis mon départ ? Et où est Abélard ? Et comment va Crowley ? Pourquoi m'avoir fait venir ici ?

— Content de voir qu'à tes yeux, mon cheval est plus important que le Commandant de notre Ordre, répliqua le vieux Rôdeur en levant un sourcil – ce qui, dans le cas de Halt, équivalait à un sourire.

Will finit par le lâcher et recula d'un pas pour l'examiner. Ils s'étaient quitté quelques mois plus tôt seulement, mais le jeune homme s'aperçut, étonné, que les cheveux et la barbe de son mentor grisonnaient davantage que dans son souvenir.

— Heureusement que cette rencontre est censée rester secrète, vu les hurlements que tu as poussés en me voyant, fit remarquer Halt.

Sans se décontenancer, Will lui sourit.

— Il n'y a personne à plus de cinq kilomètres à la ronde. J'ai exploré les environs avant de venir vous rejoindre. Et si je me trompe,

je suis prêt à manger mon carquois !

— Personne ? Vraiment ?

— À part Crowley, bien sûr, reprit Will. Je l'ai vu qui me surveillait depuis cette cachette qu'il utilise tout le temps, à environ deux kilomètres d'ici. Je suppose qu'il est de retour maintenant.

Halt se racla bruyamment la gorge.

— Oh, tu l'as vu... Je crois qu'il sera vraiment ravi de l'apprendre.

Au fond de lui, il était content de son ancien apprenti. Malgré sa curiosité et son enthousiasme évident, il n'avait pas oublié de prendre les précautions qu'on lui avait enseignées. C'était de bon augure pour la tâche à venir, songea Halt, soudain plus sombre.

Will, qui desserrait la selle de Folâtre, ne remarqua pas ce changement d'humeur.

— Il devrait changer de cachette, il prend de mauvaises habitudes, fit-il observer. Tout le monde la connaît maintenant, vu qu'il l'a utilisée lors des trois derniers Rassemblements.

Chaque Rôdeur aimait rivaliser avec les autres membres – voir avant d'être vu était essentiel. Et lors du Grand Rassemblement annuel, la compétition s'intensifiait. Halt acquiesça d'un air pensif. Crowley avait bâti ce poste d'observation quatre ans plus tôt. L'emplacement en était presque invisible, et Will avait été le seul parmi les jeunes Rôdeurs à le découvrir. Halt ne l'avait jamais dit à son ancien apprenti. Et cette cachette faisait la fierté de Crowley.

— Enfin, peut-être pas tout le monde, répliqua Halt.

— En tout cas, il est un peu trop vieux pour s'amuser à se cacher dans les buissons, tu ne crois pas ? s'enquit Will avec un grand sourire.

— Trop vieux ? C'est un point de vue. Mais tu sais, il se déplace toujours aussi silencieusement qu'avant, l'assura Halt d'un ton lourd de sens.

À ces mots, le sourire de Will s'évanouit. Mais il résista à la tentation de regarder par-dessus son épaule.

— Il est derrière moi, c'est ça ?

Halt hocha la tête.

— Et il est assez près pour avoir entendu ce que je disais ? finit par demander le jeune homme, qui craignait le pire.

— Oh, ne t'inquiète pas, rétorqua alors Crowley. Il est maintenant si décrépit qu'il est sourd comme un pot.

Will, dépité, se tourna et découvrit que le commandant se trouvait à quelques mètres de lui. Il baissa aussitôt les yeux.

— Ah, bonjour, Crowley, marmonna-t-il. Je suis... excusez-moi.

L'intéressé le fusilla du regard quelques secondes de plus, puis se

décida à sourire.

— Il n'y a pas de mal. Ce n'est pas tous les jours que je réussis à berner un jeune Rôdeur, ajouta-t-il avec une petite note triomphale dans la voix.

En réalité, il était impressionné d'apprendre que Will avait repéré son poste d'observation. Seuls des yeux perçants en étaient capables. Cela faisait plus de trente ans que Crowley était Rôdeur et il maîtrisait encore parfaitement les techniques de dissimulation, en dépit de ce que Will pouvait penser. Justement, il venait de remarquer un mouvement près de lui et il mit un genou à terre pour examiner la chienne du jeune Rôdeur.

— Salut, toi, murmura-t-il.

Il tendit la main, légèrement repliée vers le bas, vers l'animal, qui s'approcha avec lenteur, renifla ses doigts et remua la queue. Crowley adorait les chiens et ceux-ci le sentaient dès le premier contact.

— Je l'ai trouvée avant d'arriver à Seacliff, expliqua Will. Blessée et mourante. Son ancien propriétaire avait essayé de la tuer.

Le visage du commandant s'assombrit.

— J'espère que tu t'es occupé de cet homme.

Will, soudain embarrassé, ne savait si ses supérieurs approuveraient sa façon de faire avec John Buttle.

— Oui, d'une certaine façon.

Il s'aperçut que Halt avait levé les sourcils. Perspicace, il avait saisi que Will ne leur avait pas tout dit. Crowley, tout en caressant l'animal, leva les yeux vers lui avec curiosité.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai dû m'occuper de lui, répondit le jeune homme avant de s'éclaircir la voix. Mais pas à cause de la chienne. C'est-à-dire, indirectement... à cause d'elle... Il est venu chez moi un soir et il a tout entendu... et ensuite, il a bien fallu que je m'en débarrasse, il en savait trop... en fait, la proposition d'Alyss était un peu extrême. Alors j'ai fait comme j'ai pu.

Les deux hommes le fixaient, stupéfaits.

— Vous voyez ce que je veux dire ?

— Non, en fait... nous n'avons rien compris, finit par dire Halt.

Crowley dévisagea l'ancien maître de Will.

— Ce garçon a été ton apprenti pendant... six ans, c'est bien ça ?

— Oui, à peu près.

— Comprenais-tu ce qu'il te disait, par le passé ?

— Rarement.

— Heureusement qu'il n'appartient pas au Service Diplomatique, constata Crowley. On serait en guerre contre une demi-douzaine de

pays si on l'avait laissé faire. Dis-nous simplement, ajouta-t-il à l'attention de Will, en quoi Alyss, ce chien et cet homme ont à voir les uns avec les autres, et tâche de terminer tes phrases.

Le jeune Rôdeur prit une profonde inspiration avant de livrer son récit, et s'interrompit régulièrement afin de vérifier si Halt et Crowley le suivaient. Quand il expliqua qu'Alyss avait suggéré de supprimer Buttle, le commandant le coupa :

— Elle avait raison. Rien ne doit être ébruité. Qu'as-tu donc fait de ce Buttle ?

— Le drakkar des Skandiens n'était pas encore reparti, reprit Will d'un ton hésitant. Alors je leur ai livré cet homme, comme esclave.

Comment allaient-ils réagir ? Après tout, l'esclavage était interdit à Araluen.

— Tu l'as vendu ? demanda Halt.

— En fait, non... disons que je l'ai... offert au capitaine...

— Tu l'as *offert* ? répéta Crowley.

— Gundar, le capitaine, était plutôt content. Je n'avais pas vraiment d'autre choix, précisa-t-il. Sinon, il m'aurait fallu le tuer.

— Tu penses qu'il mérite ce sort ? Être « offert » comme esclave ?

— Oui, Crowley, répliqua le jeune homme d'un ton déterminé. Il a commis de nombreux crimes, c'est un individu violent, un meurtrier... même s'il semble impossible de le prouver devant un tribunal.

— Oui, il est vrai que gérer les affaires où les preuves sont insuffisantes, dit Halt en se grattant la barbe, fait partie de nos prérogatives.

— Cela n'a rien d'officiel, et tu le sais, répliqua Crowley.

— Tu veux dire que ce qui s'est passé avec Arndor de Crewse n'a pas causé un précédent ?

Crowley parut soudain mal à l'aise. Will regarda les deux hommes, intrigué par le tour que prenait la conversation.

— Qui est cet Arndor ? s'enquit-il.

— Un géant de plus de deux mètres, répondit Halt. Un bandit. Il a terrorisé la ville de Crewse pendant des mois, jusqu'à ce qu'un jeune Rôdeur se charge de lui... de manière plutôt originale, ajouta-t-il en souriant. Il l'a enchaîné à la roue d'un moulin et a permis aux habitants de la ville de s'en servir ainsi pendant cinq ans. Apparemment, l'effet escompté sur son âme ne s'est pas fait attendre, et Crewse est réputée pour sa farine, si bien moulue.

— Écoute, intervint Crowley, la situation était bien différente et je... et le Rôdeur en question n'avait pas d'autre choix. Au moins, il n'a pas été vendu comme esclave à des étrangers.

— Ce Buttle n'a pas été vendu. Et qu'aurait pu faire un juge, sans preuves ?

— Très bien, jeune Will, admit le commandant. J'imagine que tu as agi pour le mieux. Tu ferais mieux de planter ta tente. Nous discuterons après le dîner.

Le jeune homme acquiesça de la tête, lança un grand sourire à Halt et s'éloigna.

— Tu sais, ce n'est pas une mauvaise idée, murmura alors Crowley dans l'oreille de son vieil ami. Tu devrais peut-être contacter ton ami Erak afin de voir si nous pouvons régulièrement procéder ainsi.

— Bien sûr... car nous risquerions bien vite de manquer de moulins, pas vrai ?



11

Les trois Rôdeurs, confortablement installés autour d'un feu de camp, avaient terminé leur repas – des steaks de venaison apportés par le commandant, qu'ils avaient fait cuire sur des pierres plates chauffées par les flammes, ainsi que des pommes de terre à l'eau, poivrées et nappées de beurre, et des légumes verts bouillis. À présent, ils buvaient une tasse de tisane préparée par Halt et savouraient le silence.

Will était impatient de connaître les détails de sa mission, mais savait qu'il était inutile de précipiter les choses. Crowley et Halt parleraient quand ils l'auraient décidé ; rien n'aurait pu les faire céder. Au fil du temps, le jeune homme avait appris à être patient, ce que Halt ne manquait pas de remarquer, lui adressant de temps à autre des coups d'œil approuvateurs. Will était content de pouvoir lui faire la démonstration de cette qualité nouvellement acquise.

— Bon sang de bois, Crowley, finit pourtant par lancer Halt avec exaspération, qu'on en finisse !

Le commandant sourit, l'air ravi.

— Je croyais que c'était la patience de ton ancien apprenti qu'on mettait à l'épreuve, pas la tienne.

L'ancien maître de Will eut un geste d'irritation.

— Eh bien, considérons qu'il a réussi cette épreuve !

Le sourire de Crowley s'évanouit. Will se pencha vers lui avec intérêt. Cela faisait plusieurs jours qu'il réprimait sa curiosité. Il n'avait plus envie d'attendre.

— Il semblerait qu'on ait un problème dans le nord du royaume.

Une affaire de sorcellerie.

— De sorcellerie ? s'exclama le jeune homme, stupéfait, d'une voix plus aiguë qu'à l'accoutumée.

— Ce n'est qu'une hypothèse, répondit le commandant.

— Vous croyez à la magie ? demanda alors Will à Halt, dont le visage restait indéchiffrable.

Celui-ci haussa les épaules.

— Dans la majorité des affaires dont j'ai eu à m'occuper, disons quatre-vingt-quinze pour cent, il ne s'agissait que de superstitions et de charlatanisme. Rien qui ne puisse être réglé avec une flèche bien placée. Et puis il y a environ trois pour cent des cas où quelqu'un manipule des esprits plus faibles et exerce une domination sur eux.

— Certaines personnes sont capables de créer des hallucinations collectives, ajouta Crowley. Cela concerne à peu près un pour cent des affaires. Là aussi, cela s'apparente à de la manipulation mentale, mais les gens disent voir ou entendre des choses qui n'ont rien de réel.

— Ce qui nous laisse un dernier pour cent, constata Will après une brève pause.

— Heureux de voir que tu t'es amélioré en calcul, ironisa Halt. Mais tu as raison, il reste des cas inexpliqués.

— Tu veux dire qu'il s'agirait vraiment de sorcellerie ? demanda le jeune homme.

— Non, seulement qu'on ne peut leur trouver d'explication rationnelle.

— Halt, dis-moi franchement, répliqua Will en le regardant droit dans les yeux, est-ce que tu crois à la sorcellerie ?

Le vieux Rôdeur hésita avant de répondre. Il avait consacré sa vie à rassembler des faits et des informations, puis à en tirer des hypothèses logiques. L'incertitude lui faisait horreur. Et pourtant...

— Je n'y crois pas, dit-il en choisissant ses mots avec soin. Mais je ne suis pas certain du contraire. Dans ce genre d'affaire, je suis prêt à me montrer ouvert d'esprit.

— En effet, c'est ainsi qu'il faut voir les choses, précisa Crowley. Nous reconnaissons tous l'existence d'une force malfaisante qui influence le monde dans lequel nous vivons. Nous avons vu trop d'exemples de comportements criminels pour en douter. Et, de temps à autre, quelques individus parviennent peut-être à canaliser cette force et à s'en servir.

— Pourtant, reprit Halt, il s'agit ici d'un cas singulier, et nous ne pouvons être certains qu'il s'agit de sorcellerie.

Will secoua lentement la tête.

— Je suis un peu perdu, là. Allez-vous me confier les détails de

cette affaire ? Et me donner mes instructions ?

Crowley fit signe à Halt de prendre la parole. Il savait que son ami et son ancien apprenti étaient encore très proches et que cela faciliterait l'échange.

— Très bien, commença le vieux Rôdeur. Sache d'abord qu'il s'agit du fief de Norgate...

— Norgate ? l'interrompit Will. Ils n'ont pas un Rôdeur, là-bas ?

— Si, bien sûr. Mais tout le monde le connaît. Les gens ont peur, et c'est bien la dernière personne qu'ils iraient trouver. La moitié de la population pense déjà que nous sommes nous-mêmes des sorciers.

— Mais si je débarque là-bas, ils vont se méfier de moi, forcément.

— Tu n'iras pas comme Rôdeur, mais clandestinement.

Cette précision suffit à mettre un terme au flot de questions que Will était sur le point de déverser. La nouvelle le prenait de court, car son état lui inspirait une vraie fierté. Les gens avaient beau le craindre, le prestige associé à cet effroi ne lui déplaisait pas. Et il n'était pas certain de vouloir mettre tout ceci de côté, même le temps d'une mission. Sa fonction lui donnait de l'assurance et, si on l'en privait, il ne savait pas s'il parviendrait à remplir une mission ardue et risquée.

— Informons-le d'abord des grandes lignes de l'affaire avant d'entrer dans le détail, intervint Crowley.

— Bonne idée, répondit Halt en lançant un regard lourd de sens à Will.

Celui-ci comprit qu'il valait mieux laisser parler son ancien maître et ne plus l'interrompre.

— Je continue, poursuivit Halt. Ce fief fait figure d'exception : le château de Norgate n'est pas la seule forteresse bâtie sur ces terres.

Le commandant avait déplié une carte sur le sol ; Will s'agenouilla pour l'examiner. En effet, un autre château y était indiqué, à l'extrême nord du fief.

— Le château MacIndaw, murmura-t-il.

— Plus une forteresse qu'un château, ajouta Halt. Un lieu sans confort, mais stratégique. Comme tu peux le voir, précisa-t-il en sortant une flèche noire de son carquois et en la pointant sur le plan, il est placé non loin de la frontière qui nous sépare du pays des Pictes et permet de surveiller le défilé de MacIndaw. Sans ce poste d'observation, nous serions sans cesse harcelés par la tribu des sauvages Scotti, qui contrôle le sud de Picta. Des pilleurs, des voleurs et des combattants. En réalité, sans MacIndaw, ils auraient déjà envahi Norgate. Le fief est éloigné de la capitale et il est difficile d'y envoyer

une armée en hiver – surtout quand le gros de nos troupes se trouve dans le Sud. En outre, nos soldats sont peu habitués au froid qui y règne.

Will acquiesça et, ayant mémorisé la carte, se rassit.

— Tu comprends donc pourquoi nous sommes un brin inquiets quand un incident vient perturber l'équilibre fragile de ce fief ? Aussi, quand nous avons appris que Messire Syron, le commandant de MacIndaw, était mystérieusement tombé malade, nous étions préoccupés. Mais nous le sommes plus encore depuis que des rumeurs de sorcellerie circulent. Apparemment, l'un des ancêtres de Syron, il y a une centaine d'années environ, s'était querellé avec un sorcier du coin.

Halt, devinant quelle question Will était sur le point de poser, anticipa :

— On n'en sait rien. Peut-être était-ce un charlatan. En tout cas, selon la légende, il s'agissait d'un véritable sorcier, qui était en conflit constant avec la famille de Syron.

— Que lui est-il arrivé ? demanda le jeune homme.

— Personne ne le sait. Mais à l'évidence, il serait à la source des maux qui ont frappé les ancêtres de Syron. Bien sûr, aucun guérisseur n'a su identifier la maladie, sans parler de soigner ceux qui en étaient atteints. Puis un jeune chevalier décida de débarrasser le territoire de ce sorcier. En accord avec les conventions de ce genre de mythes, son cœur pur et sa noblesse de caractère l'auraient aidé à vaincre le sorcier et à le faire fuir.

— Il ne l'a pas tué ?

— Non. Et malheureusement, cela a permis à la légende d'être ravivée de temps à autre. Voilà ce qui s'est passé exactement : il y a six semaines, Syron se promenait à cheval quand il a été subitement projeté à terre. Quand ses hommes l'ont rejoint, son visage avait viré au bleu ; il avait de l'écume aux lèvres et poussait des hurlements d'agonie. Ils l'ont ramené au château, mais les guérisseurs n'ont su que faire, à part l'endormir pour soulager un peu sa douleur. Il n'y a pas eu d'amélioration depuis et il est toujours entre la vie et la mort. Quand ils le réveillent pour le nourrir ou le faire boire, la douleur se réveille aussi. Il s'affaiblit de plus en plus.

— Et ces symptômes sont les mêmes que ceux dont ont souffert ses ancêtres, j'imagine ? répondit Will.

— Exactement, intervint Crowley. Ainsi, les gens laissent entendre que le sorcier Malkallam serait de retour. D'autres incidents seraient survenus... des lumières dans la forêt, une étrange silhouette aperçue sur la route, des voix qui hanteraient le château, et ainsi de

suite. Le genre de phénomènes propres à terrifier les paysans. Le Rôdeur du fief, Meralon, a essayé d'en savoir davantage, mais les habitants se méfient de lui.

— Et qui commande le château depuis que Syron est alité ?

— Son fils Orman, répondit Halt, le remplace officiellement, mais il n'a rien d'un soldat. D'après Meralon, il serait une sorte d'érudit, plus intéressé par l'étude de l'histoire que par la surveillance de la frontière. Fort heureusement, le neveu de Syron, Keren, plus terre-à-terre, a pris les rênes de la garnison. C'est un guerrier apprécié.

— Pour l'instant, il peut garder cette fonction, mais si Syron venait à mourir, le problème de sa succession se poserait, précisa Crowley. Orman ferait un piètre commandant : c'est pourtant lui son héritier. Cela pourrait déstabiliser la région et nous devons l'éviter à tout prix.

— Je vois, dit Will, l'air pensif. Que voulez-vous que je fasse, dans ce cas ?

— Tu vas te rendre là-bas, continua le commandant de l'Ordre, et entrer en contact avec les gens du coin afin d'en apprendre davantage sur ce Malkallam – nous devons savoir s'il existe ou si les paysans l'ont imaginé. Fais-les parler, qu'ils se sentent en confiance avec toi.

— Plus facile à dire qu'à faire, répliqua le jeune homme.

— Mais si, cela te sera plus aisé qu'à d'autres, lui dit Halt en esquissant un sourire. Tu es jeune, tu as un visage innocent qui va les désarmer... jamais ils ne te prendront pour un Rôdeur.

— Ils me prendront pour quoi, au juste ?

Le sourire de Halt s'élargit.

— Pour un saltimbanque.



12

— **U**n saltimbanque, moi ? s'exclama le jeune homme, stupéfait.

— Oui, toi, répliqua Halt.

— Mais...

— C'est le déguisement idéal, ajouta Crowley. Les saltimbanques passent leur temps à voyager et sont bien accueillis partout, dans les auberges ou les châteaux. Et dans un coin perdu comme Norgate, tu seras reçu à bras ouverts. Et puis, les gens parlent aux saltimbanques ; ils n'ont pas peur de s'exprimer devant eux.

— Vous n'oubliez pas un petit détail ? s'écria-t-il. Je ne suis PAS saltimbanque. Je ne sais pas raconter de blagues. Je ne connais pas de tours de magie. Je suis même incapable de faire l'acrobate ! Pas la peine de me forcer, je me briserais la nuque !

— Et toi, tu oublies qu'il existe plusieurs sortes de saltimbanques, rétorqua Halt. Certains sont des troubadours.

— Et Halt me dit que tu joues très bien de ton luth, ajouta Crowley.

— C'est une mandole, pas un luth. Un instrument à huit cordes, alors qu'un luth en a dix...

Il s'interrompit, car les deux hommes ne l'écoutaient plus. Pourvu qu'il sache jouer d'un instrument, comprit-il, c'était tout ce qui leur importait.

— Vous pensez vraiment que je joue bien, Halt ? demanda-t-il.

Le vieux Rôdeur avait toujours affiché une mine chagrine dès que Will se mettait à son instrument.

— Qu'est-ce que j'en saurais ? rétorqua Halt en haussant les

épaules. Ça ressemble tellement à des miaulements perçants que je ne suis pas capable de juger.

— Oh, fit le jeune homme, un peu dépité. Dans ce cas, on ne peut pas me trouver un autre déguisement ?

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas, moi... un rétameur ambulant ?

Dans les aventures et les légendes que récitait Murdal, le conteur du Baron Arald, les héros se déguisaient souvent ainsi.

Halt laissa échapper un grognement de dédain.

— Pourtant, poursuivit Will, ils voyagent de village en village, les gens leur parlent et...

— Ils ont mauvaise réputation, de vrais voleurs, le coupa Crowley. Les gens se méfieront et te regarderont de travers.

— Et je n'ai jamais compris pourquoi cet imbécile de Murdal s'obstinait à déguiser ses personnages en rétameurs, ajouta Halt.

— Je vois, soupira le jeune homme. Mais croyez-vous vraiment que je joue assez bien de mon instrument ?

— Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir, lui dit Crowley. Tu as ton luth avec toi. Alors joue-nous un air.

— Ce n'est pas un luth..., protesta Will avant de se raviser.

Il alla chercher sa mandole, restée sur son cheval. Il la sortit de son étui et ôta le petit bâton en écaille de tortue qui retenait les deux cordes du haut. Comme il s'y attendait, l'instrument s'était désaccordé durant le trajet. Il le régla, puis joua quelques accords.

— Allez, vas-y, l'encouragea le commandant.

Le jeune homme pinça quelques cordes, puis s'interrompit. Qu'allait-il leur jouer ?

— Intéressant, ce morceau, surtout les paroles, ironisa Halt.

— Et si tu jouais *Le Vieux Joe Smoke* ? suggéra Crowley d'un ton joyeux.

Halt se tourna vivement vers lui et le dévisagea d'un air soupçonneux.

— Ah oui, vous croyez ? fit le jeune homme, tout en se demandant si le commandant connaissait la parodie qu'il avait composée.

— Oui ! Je l'adore ! répliqua Crowley. Je dansais très bien là-dessus dans ma jeunesse.

Will, incapable de trouver un autre chant, entama le morceau.

Vieux John Smoke

Est un ami

Il vit sur la colline de Bleaker

*Il n'a jamais pris de bain et raconte
Que jamais il n'en prendra.
Adieu et porte-toi bien
Vieux John Smoke
Adieu, je te retrouverai en chemin.*

Crowley battait le rythme en tapotant sa cuisse, un large sourire aux lèvres.

— Bravo, c'est très bien !

*Vieux John Smoke
Vit avec ses chèvres
Il n'a pas changé de chaussettes
Depuis des années
Mais ses chèvres
S'en moquent bien
Adieu et porte-toi bien
Halt à la barbe grise
Adieu, je te retrouverai en chemin.*

Il s'interrompit, prenant soudain conscience de son erreur. Crowley inclina la tête, faisant mine d'être intrigué.

— Des paroles fascinantes, commenta-t-il. Je ne crois pas avoir entendu cette version avant ce jour, dit-il avant de plaquer la main sur sa bouche, secoué par un rire étouffé.

— Très amusant, Crowley, marmonna Halt d'une voix exaspérée, tandis que Will le dévisageait, horrifié.

— Halt... désolé... je ne voulais pas...

Subitement, le commandant n'y tint plus et éclata ouvertement de rire. Halt le fusilla du regard, puis se pencha vers lui et lui donna un coup de coude dans les côtes.

— Ça n'a rien de drôle ! gronda-t-il.

— Oh que si ! Si tu avais vu la tête que tu faisais ! répliqua-t-il, tout essoufflé. Continue, Will ! Il y a bien d'autres couplets ?

— Nous en avons entendu assez pour juger, déclara Halt. Qu'en dis-tu, Berrigan ? lança-t-il en se retournant.

Will entendit un mouvement derrière les tentes, puis vit une haute silhouette se redresser lentement et s'approcher du feu en boitant. La chienne se releva, un grondement sourd dans la gorge, mais son maître, d'un geste apaisant, lui fit signe de se coucher.

Avant même de remarquer la guitare à six cordes que l'homme

tenait à la main, le jeune Rôdeur reconnut sa jambe de bois. Il avait déjà rencontré Berrigan à plusieurs reprises, au Grand Rassemblement de l'Ordre, quand il jouait pour eux. Lui-même ancien rôdeur, Berrigan avait dû prendre une retraite forcée quand il avait perdu une jambe lors d'une bataille contre des pillards skandiens. Depuis, il était saltimbanque, un instrumentiste et un chanteur doué. Will le soupçonnait de travailler encore pour ses anciens amis Rôdeurs.

Berrigan s'assit près du feu et sourit au jeune homme.

— Bonsoir, Will. Pas mal, pas mal du tout, ajouta-t-il en indiquant la mandole.

Son visage était maigre, avec de hautes pommettes et un gros nez busqué. Mais c'étaient ses yeux d'un bleu étincelant et son large sourire que l'on remarquait avant tout. Ses cheveux châains étaient longs, et ses vêtements bariolés et scintillants, comme sa profession l'exigeait. Chaque saltimbanque arborait des couleurs et des motifs qui le distinguaient des autres, et Will s'aperçut que ceux de Berrigan rappelaient les capes de Rôdeurs.

— Bonjour Berrigan, content de te revoir, répondit Will. Crowley, il ne serait pas plus logique d'envoyer Berrigan en mission à ma place ? C'est un vrai saltimbanque, lui, et il travaille encore pour l'Ordre de temps en temps.

Les trois autres échangèrent des regards lourds de sens.

— Tu as raison, Will, il m'arrive d'aider l'Ordre. Mais je ne peux pas me charger de cette mission..., dit l'ancien Rôdeur en indiquant sa jambe de bois.

— Oh, je vois..., répondit le jeune homme, soudain embarrassé.

Mais Berrigan sourit.

— Aucun souci, Will, j'y suis habitué maintenant, inutile de faire comme si elle n'était pas là. Mais cette fois, Crowley a besoin de quelqu'un d'agile et de rapide, ce qui n'est pas mon cas.

Le commandant s'éclaircit la gorge.

— En revanche, notre ami Berrigan saura nous dire si tu peux faire un troubadour vraisemblable.

— Oui, il fera l'affaire. Il a une voix agréable et il joue bien, en tout cas assez bien pour des auberges de campagne. Mais je ne sais pas s'il est prêt pour pratiquer son art à la cour d'Araluen, précisa-t-il en souriant pour adoucir ses derniers mots.

Mais Will était satisfait de ce jugement.

— Cependant, poursuivit le troubadour, il n'est pas assez préparé et cela pourrait le trahir.

— Explique-toi, dit Crowley, soudain soucieux.

Plutôt que de répondre directement, Berrigan se tourna vers le

jeune Rôdeur.

— Joue un autre air, celui de ton choix. Et fais vite.

Will s'empara de sa mandole et, soudain, ne sut plus que jouer.

— Voilà, exactement ce que je vous expliquais, constata Berrigan. L'amateur ne sait jamais que choisir quand on lui demande une chanson. Tu dois pourtant connaître *Jenny des Basses-Terres*, *Le Moulin de Cobbington* ou *Près des rivières du Sud* ?

Will acquiesça.

— N'importe laquelle aurait fait l'affaire. L'astuce, c'est de les avoir en tête à tout moment. Nous y travaillerons.

— Berrigan voyagera quelques jours en ta compagnie, expliqua Halt, afin de t'entraîner.

Will sourit au grand saltimbanque. L'idée de se faire troubadour ne lui faisait plus aussi peur à présent.

— Autant commencer dès maintenant, proposa Crowley en se resservant une tasse de tisane. Et si vous nous jouiez un air, tous les deux ?

Berrigan lança un coup d'œil interrogateur au jeune Rôdeur.

— *Les Bois lointains*, répondit celui-ci sans hésitation.

— Tu apprends vite, c'est bien.

Puis, alors que tous deux entamaient la jolie chanson, Berrigan s'interrompit et, les sourcils froncés, regarda la mandole de Will.

— Ta corde en do est un peu désaccordée.

— Tu entends, Crowley ? C'est bien ce que je me disais, dit Halt en affichant un petit air hautain.



13

Le lendemain matin, la métamorphose de Will débuta. Il dut mettre de côté sa cape de Rôdeur et en adopter une autre, plus adaptée à sa nouvelle profession. Heureusement, Halt et Crowley n'avaient pas choisi de couleurs trop criardes, mais du noir et du blanc. Quand il passa la cape par-dessus ses épaules, il s'aperçut que ces motifs, comme ceux de sa cape habituelle, masquaient les contours de celui qui la portait et empêchaient un observateur de le distinguer.

— En effet, fit observer Halt, c'est une cape de camouflage. Pas aussi efficace que les nôtres, mais là où tu vas, elle te sera utile.

Will se rappela qu'en hiver le fief de Norgate serait recouvert par la neige. En examinant le vêtement de plus près, il vit que les parties foncées n'étaient pas noires, mais grises. Un homme habitué à se déplacer discrètement n'aurait donc aucun mal à se fondre dans le paysage.

— Belle idée, dit-il en souriant.

Puis Crowley lui tendit un gilet sans manches en cuir très fin.

— Il va falloir que tu te passes de ton double fourreau, les gens sauraient à coup sûr que tu es un Rôdeur. Mais tu peux garder ton couteau de lancer, le rassura le Commandant en voyant la triste mine du jeune homme. Et il y a un fourreau dissimulé à l'intérieur de ce gilet.

Will sortit l'arme en question et s'aperçut qu'elle entrerait parfaitement dans la poche de cuir. Mais ce que Halt lui annonça ensuite le déprima.

— J'ai bien peur que tu doives laisser ton grand arc ici, dit le

Rôdeur.

Sur ce, il lui tendit un petit arc de chasse peu impressionnant et un carquois assorti. Le jeune homme examina l'arme d'un œil critique. Il ne tirerait pas bien loin avec un tel arc, songea-t-il.

— Mieux vaut que je m'en passe, finit-il par dire. Et puis ces flèches sont trop lourdes pour cet arc.

La tournure que prenaient les événements le mettait mal à l'aise. Depuis qu'il avait été un apprenti, l'arc était pour lui une arme essentielle et, sans elle, il se sentirait nu et vulnérable.

Halt et Crowley échangèrent un petit sourire.

— Tu ne te serviras pas de cet arc, expliqua alors son ancien maître. C'est juste un prétexte pour que tu puisses garder les flèches avec toi. Viens voir, ajouta-t-il. Regarde, tu as un nouveau sac de selle, dit-il en indiquant l'objet, posé près des chevaux.

— Pourquoi ? s'étonna le jeune homme. Le mien est encore en très bon état.

Pourtant, il regarda le sac plus attentivement. Il semblait tout ce qu'il y avait de plus normal, hormis un pommeau un peu différent. Celui de Will comportait deux pièces de bois assemblées en V qui servaient à attacher des objets à la selle, alors que sur celui-là, ces pièces étaient en métal, et recourbées. Était-ce vraiment aussi pratique ? se demanda-t-il.

— Nous en sommes très fiers, déclara Crowley.

Il tira l'un des morceaux de métal vers lui et le sortit du pommeau. En réalité, il faisait un peu plus de cinquante centimètres de long et semblait former un S ; à l'une de ses extrémités se trouvait une encoche. Crowley, toujours souriant, tira ensuite sur la poignée du sac qui se libéra sans peine. On aurait dit qu'elle était faite en bois, recouvert de cuir, mais Will, fasciné, remarqua deux petits boulons. Le commandant assembla rapidement les trois morceaux.

— Mon Dieu, murmura Will, comprenant enfin.

Quand il avait commencé à s'entraîner au tir à l'arc, il était trop petit pour se servir d'un grand arc ; aussi, Halt lui avait fourni un petit arc à double courbure, cette particularité permettant d'intensifier la vitesse des traits. C'était le même genre d'arme que Crowley venait de monter sous ses yeux.

— Les armuriers ont travaillé pour nous, précisa Halt. Cela faisait un moment que nous avions ce projet en tête. Cet arc ne sera pas aussi puissant que le tien, mais il devrait malgré tout te satisfaire !

Le jeune homme soupesa l'arme afin de vérifier son équilibre. Les artisans qui travaillaient l'acier et fabriquaient les grands couteaux des Rôdeurs avaient une excellente réputation. Apparemment, ils avaient

aussi réussi à concevoir un arc redoutable. Crowley lui tendit une corde épaisse et Will la passa dans les encoches prévues à cet effet. Puis Halt lui donna une flèche.

— Essaie-le, lui dit-il en indiquant un morceau d'écorce plus clair sur un arbre situé à une quarantaine de mètres.

Will encocha sa flèche avec dextérité puis, les yeux rivés sur la cible, il leva l'arc, le banda et décocha en un seul mouvement.

Le trait s'enfonça dans le tronc, dix centimètres au-dessus de la cible. Un tir fort décevant pour un archer de son niveau. Mais Halt eut l'air de trouver cela normal.

— Ne t'inquiète pas, la flèche part bien droite, puis descend assez vite au bout de quelques dizaines de mètres. Voilà pourquoi il faut bien redresser ton arc.

— On peut s'en servir jusqu'à cent mètres ? demanda Will, l'air pensif.

— Oui, voire un peu plus. Au moins, tu auras de quoi te défendre. Et bien sûr, tu as tes percuteurs.

Will acquiesça. Les percuteurs faisaient aussi partie de l'équipement d'un Rôdeur. Il s'agissait de cylindres de cuivre qui épousaient la forme d'une paume ; une fois le poing fermé, seul dépassait un petit morceau de métal arrondi. Un coup porté à la mâchoire ou à la nuque pouvait sans mal immobiliser un adversaire, même des plus coriaces. De surcroît, les percuteurs se lançaient et, dans les mains d'un expert, c'est-à-dire d'un Rôdeur, ils pouvaient assommer un homme à quelques mètres.

— Parfait, dit Crowley en se frottant les mains d'un air affairé. Une dernière chose : quand tu seras arrivé au château de MacIndaw, nous t'enverrons un complice qui pourra nous transmettre tes messages.

— Qui ça ? demanda Will, surpris.

— Nous ne l'avons pas encore choisi, admit Crowley. Mais tu le reconnaîtras.

Halt posa une main sur l'épaule de son ancien apprenti.

— Si tu as besoin d'aide, n'hésite pas à aller trouver Meralon. Mais seulement en cas d'urgence. Mieux vaut que personne ne vous voie ensemble. Ta véritable identité doit absolument rester secrète. Nous lui avons demandé de te laisser le champ libre.

— Je comprends, répondit Will.

Il savait qu'il se sentirait certainement très seul lors de cette mission, mais en tant que Rôdeur, il faudrait bien qu'il s'y habitue.

Crowley jeta un coup d'œil à la position du soleil. Il était midi passé.

— Nous allons déjeuner. Ensuite, Berrigan et toi prendrez la route. En vous pressant un peu, vous rejoindrez Marrowdale à la tombée de la nuit.



14

Quand la porte s'ouvrit et qu'un courant d'air glacial suivi d'un tourbillon de neige s'engouffra dans la salle enfumée du *Flacon fendillé*, les buveurs levèrent les yeux.

— Ferme la porte ! lança d'un ton hargneux un charretier installé au bar, sans même lever les yeux vers le nouvel arrivant.

Pourtant, les autres, vaguement curieux, regardèrent l'inconnu entrer dans la salle. Peu de voyageurs s'aventuraient si loin, une fois que l'hiver s'était installé dans le fief de Norgate. La neige couvrait les champs et les chemins, et les températures, à cause du vent glacial, étaient souvent très basses.

Une fois la porte refermée, les flammes des bougies et du feu parurent se stabiliser de nouveau. L'inconnu ôta le capuchon de sa cape et une bonne couche de neige dégringola de ses épaules. Il était jeune – pas plus de vingt ans, ainsi qu'en témoignait sa barbe peu fournie – de taille moyenne, un peu fluet. Un chien blanc et noir s'était glissé à sa suite, les yeux fixés sur son maître. Celui-ci indiqua une table à l'avant de la salle et l'animal l'y précéda. Le jeune homme ôta sa cape et l'étala sur le dossier de sa chaise afin de la faire sécher.

Un murmure intrigué parcourut la salle quand les habitués le virent placer un étui de cuir sur la table. Les occasions de se divertir se faisaient tout aussi rares que les voyageurs à cette époque de l'année ; les buveurs se dirent que la soirée serait peut-être plus animée que prévu. Même le visage revêché du charretier afficha un sourire.

— T'es musicien ?

— Un honnête saltimbanque, l'ami, qui voyage à travers votre

beau pays glacial.

C'était le genre de remarque plaisante que Berrigan lui avait appris à faire durant les deux semaines où ils avaient voyagé ensemble, faisant halte dans diverses tavernes. D'autres buveurs se rapprochèrent du jeune homme.

— Dans ce cas, joue-nous quelque chose, suggéra le charretier.

Un murmure d'approbation s'éleva dans la salle. Will parut réfléchir un instant, puis souffla sur ses doigts.

— La nuit est si froide, l'ami, et j'ai les mains gelées.

— Réchauffe-les donc, lança une voix derrière lui.

Le jeune Rôdeur leva les yeux et vit l'aubergiste poser un gobelet de vin chaud sur sa table. Will le saisit bien vite des deux mains et huma la vapeur épicée qui s'en échappait.

— En effet, cela va certainement m'aider.

L'aubergiste lui fit un clin d'œil.

— C'est la maison qui régale, bien évidemment.

Will acquiesça. Sa présence permettrait à l'aubergiste de faire des affaires ce soir-là, car les clients resteraient plus longtemps et boiraient davantage. Le jeune homme but une gorgée de vin, puis entreprit d'ouvrir l'étui de son instrument. Le bois de la mandole était froid et il eut besoin de quelques minutes pour l'accorder. Il gratta quelques cordes, parcourut la salle du regard et, voyant que tous le dévisageaient avec impatience, sourit.

— Je peux jouer quelques airs avant mon dîner, annonça-t-il à la cantonade. Si du moins il y a un dîner...

— Bien sûr, s'empressa de répondre l'aubergiste. Un excellent ragoût d'agneau préparé par ma femme, accompagné de pommes de terre bouillies et de vin.

— Parfait, dit Will. Et vous aurez droit à d'autres chants ensuite. Cela vous convient ?

L'assistance approuva bruyamment. Avant que la clameur ne s'évanouisse, Will avait déjà entamé un premier air, une chanson d'amour.

Dame soleil

Lumineuse est ta chevelure

Le bonheur est ton lot

Je te suivrais jusqu'au bout du monde

Dame soleil.

Les clients entonnèrent le refrain avec lui tout en tapant dans leurs mains.

*Répands un peu de ta lumière
Dame soleil
Je t'aime, la la la
Répands un peu d'amour
Toi qui illumines le soleil...*

Will avait bien fait de suivre les conseils de Berrigan. « Ce n'est pas la meilleure chanson de ton répertoire, lui avait dit le troubadour, mais elle est enjouée et populaire et permet de rompre la glace. Souviens-toi de ne jamais commencer par les chants les plus beaux ; réserve-les pour plus tard. »

Will joua le couplet suivant avec plaisir, puis les clients chantèrent de nouveau le refrain avec lui. Dès qu'il eut fini, des applaudissements retentirent. Il joua quatre autres morceaux. *Dimanche de moisson, Jessie des Montagnes, Souviens-toi* et *La Jument égarée*, un air dont le rythme échevelé incita les gens à taper des pieds et des mains.

Quand il eut terminé, il jeta un coup d'œil à sa chienne et murmura « Dragons ». L'animal reconnut le signal que son jeune maître lui avait enseigné, se redressa et se mit à aboyer sans relâche.

— Que se passe-t-il, Harley ?

Ce n'était pas son vrai nom, car il ne l'avait pas encore baptisée : ce mot était un autre signal, lui indiquant qu'elle pouvait cesser d'aboyer. Elle se tut et Will regarda l'assistance d'un air faussement gêné, comme pour s'excuser de cette interruption.

— Désolé, mes amis. Ma patronne s'impatiente et me dit qu'il est temps que nous dînions. Nous avons passé la journée dehors et elle a droit à un dixième de ce que je gagne ou de ce qu'on m'offre à manger.

Des éclats de rire résonnèrent dans la salle. Les gens semblaient apprécier la façon dont le jeune homme rappelait à l'aubergiste qu'on lui devait un dîner. Les plats ne tardèrent pas à arriver. Une servante lui apporta une assiette fumante et, sans qu'il ait eu à le demander, posa sur le sol un bol rempli d'os et de viande. Will la remercia et décocha un grand sourire à l'aubergiste, affairé à servir ses clients derrière le bar.

— Votre monture a besoin de quelque chose, jeune homme ? lança celui-ci.

— Je me suis permis de laisser mes chevaux dans votre écurie, répliqua Will. Il fait trop froid pour qu'ils dorment dehors.

L'aubergiste approuva d'un signe de tête. Le charretier qui l'avait

si mal accueilli se fraya un chemin jusqu'à sa table et déposa un verre de vin devant Will.

— Tiens, c'est pour toi. Tu joues bien, mon gars.

Plusieurs clients s'approchèrent de lui et chacun laissa quelques pièces d'argent ou de cuivre dans l'étui de sa mandole.

— Tu es très habile avec ton luth, lui dit l'un d'eux.

— C'est une mandole, répliqua Will, par réflexe. Elle a huit cordes alors que le luth... Merci, ajouta-t-il, voyant qu'il était inutile d'insister.

Quand il eut fini son repas, il demanda discrètement à sa chienne d'aboyer.

— Que dis-tu, Harley ? Qu'il est temps de divertir de nouveau ces braves gens ? Ah, tu es sans pitié ! s'exclama-t-il en reprenant son instrument.

Il joua pendant une heure et chanta toutes sortes de chansons, dont une qui avait toujours été sa préférée, *Les Yeux verts de l'amour* – une ballade triste et lancinante qui fit couler quelques larmes dans l'auberge, et il éprouva un véritable plaisir à découvrir qu'il pouvait atteindre le cœur des gens. Tandis qu'il chantait, les pièces avaient continué de s'accumuler dans l'étui de sa mandole et il prit conscience qu'il n'aurait pas à puiser dans la bourse que Crowley lui avait remise pour payer son voyage.

L'aubergiste, qui avait quitté son bar pour s'asseoir non loin de Will, jeta un regard à l'horloge à eau qui trônait sur la cheminée.

— Une dernière ?

Le jeune homme acquiesça. Soudain, il se sentait anxieux, car le moment qu'il avait attendu toute la soirée arrivait – l'occasion de discuter avec les gens du coin des événements étranges qui agitaient le fief.

Il gratta quelques cordes et entonna une chanson populaire un peu absurde.

*Près d'un fossé boueux, une sorcière ivre
Chantait comme un corbeau
D'une voix de plus en plus éraillée
Pour que tous sachent qu'elle aimait
Un sorcier qui louchait...*

Dès les premières notes, il sentit que l'atmosphère se modifiait. Certaines personnes échangèrent des regards craintifs, d'autres baissaient les yeux et d'autres encore s'éloignèrent de lui.

Il s'interrompt et s'adressa à l'assistance.

— Que se passe-t-il ? Vous n'aimez pas ma chanson ?

À présent, les gens évitaient de croiser son regard. Le charretier, lui aussi troublé, lui dit d'un ton embarrassé :

— Ce n'est pas l'endroit ni le moment de parler de sorciers, mon gars.

— Tu ne pouvais pas être au courant, bien entendu, ajouta l'aubergiste.

— De quoi parlez-vous exactement ? demanda Will, sans se départir de son sourire.

Voyant que les autres se taisaient, le charretier reprit la parole.

— Des choses étranges se passent dans ce fief depuis quelque temps... c'est tout.

— De jour comme de nuit, dit une femme.

Tous acquiescèrent bruyamment.

— Vous voulez parler de... sorciers ? s'enquit Will d'un air innocent.

— Ce n'est pas à nous de le dire, intervint l'aubergiste. Mais certains ont vu des choses bizarres.

— Surtout dans le bois de Grimsdell, précisa un grand fermier. On y entend des bruits surnaturels. À vous glacer le sang.

Il semblait que les gens, une fois surmontée leur réticence initiale, souhaitent se confier à lui, comme si le sujet, pour terrifiant qu'il fût, les fascinait.

— Qu'avez-vous vu exactement ? demanda Will.

— Des lumières, surtout. De petites boules lumineuses qui se déplacent entre les arbres. Et des ombres, des formes qui bougent dès qu'on ne les regarde plus.

Une bûche tomba dans les flammes et Will sentit un frisson lui traverser le dos. Ces rumeurs ne le rassuraient guère et il n'avait plus envie d'en rire.

— Sans oublier le Guerrier de la Nuit, ajouta le charretier.

Cette fois, les clients restèrent silencieux. Plusieurs d'entre eux firent un geste censé contrer le mauvais œil.

— Vous ne me croyez pas ? Je l'ai bel et bien vu. Juste une seconde, c'est vrai. Mais c'était lui.

— Qui est-ce ? voulut savoir le jeune Rôdeur.

— Personne ne le sait vraiment. Mais je l'ai vu ! Il est énorme. C'est un guerrier en armure, aussi haut que deux maisons. Et on peut même voir à *travers* lui !

Il lança un regard de défi aux autres clients.

— Ça suffit, Barney, lui lança l'aubergiste. Les gens ont du chemin à faire pour rentrer chez eux et mieux vaut éviter ce genre de

sujets.

Will comprit qu'il n'en apprendrait pas davantage ce soir-là. Il gratta une corde de sa mandole.

— Je suis bien d'accord, dit-il. Le moment était mal choisi pour cet air. Pourquoi ne pas terminer sur une chanson de chevalier ivre et de dragon titubant ?

Aussitôt, la chienne aboya et l'atmosphère s'en trouva soudain plus légère.

— Tu es d'accord, Harley ? Dans ce cas, allons-y !

*Oh le roi ivre d'Angledet
Pouvait éteindre une bougie d'un seul pet
Mais il se montra plein d'allant
Quand il tua le dragon titubant...
Celui-ci tomba à genoux
Se cogna dans les arbres
Et se brûla le derrière
En éternuant !*

Les rires fusèrent de toutes parts. Sans oublier que la chienne se mettait à aboyer dès que Will prononçait le mot « dragon », ce qui ajoutait à l'hilarité générale.

Ce chant n'aurait certainement pas eu autant de succès au château royal d'Araluen, mais au *Flacon fendillé*, il faisait l'affaire.



15

Le vent retomba avant l'aube, comme s'il avait su qu'il était temps, une fois le ciel débarrassé de ses nuages, de s'éclipser ; quand le jour se leva, il faisait beau et froid. Will, qui se réveillait dans une des chambres de l'auberge, vit le soleil entrer à flots par sa fenêtre et illuminer brièvement le paysage enneigé.

Il retrouva l'aubergiste dans la grande salle, où une servante lui apporta du pain grillé et du jambon. L'homme s'assit face à lui et soupira d'un air satisfait.

— Nous avons passé une bonne soirée hier.

— Moi aussi, répondit simplement le jeune homme, qui sentait que l'aubergiste voulait lui dire autre chose.

Un silence s'installa entre eux ; voyant que le troubadour n'en dirait pas davantage, l'homme prit les devants en lui tendant la main, que Will serra.

— Mon nom, c'est Cullum Gelderris. On ne s'est pas présentés hier.

— Will Barton.

— Oui, quelle bonne soirée que celle d'hier, reprit l'aubergiste. Ça pourrait être encore mieux ce soir : en fin de semaine, on a du monde. Et si les gens apprennent qu'un saltimbanque est là, ils viendront encore plus nombreux. Vous comptez bien rester une nuit de plus ?

Will s'attendait à cette question. Il avait hâte de rejoindre MacIndaw, mais en passant une autre nuit dans ce village, il récolterait des informations supplémentaires.

— Je ne me suis pas encore vraiment décidé. Je vais peut-être

continuer ma route.

— Où ça ? voulut savoir Gelderris.

— En direction du château de MacIndaw. J'ai entendu dire que le seigneur Syron réservait bon accueil aux saltimbanques.

— Oh non, Syron ne risque pas de vous accueillir, répliqua l'aubergiste. Il n'a plus prononcé un seul mot depuis plus de deux mois.

Will fronça légèrement les sourcils, faisant mine de ne pas savoir de quoi il retournait.

— Il a fait vœu de silence ? Ou bien il s'est fait moine ? demandait-il avec un grand sourire.

— Rien à voir avec la religion, répondit Gelderris d'un air sombre. Ce serait même le contraire.

— Vous ne parlez quand même pas de magie noire ? s'étonna Will.

— Si, c'est ce qui se raconte, chuchota l'homme. Il était en parfaite santé, comme vous et moi – et, l'instant d'après, on l'a retrouvé à l'agonie. Il respirait à peine, ne semblait plus rien voir ni entendre. Comme en transe.

— Et les guérisseurs ?

— Des ignorants, rétorqua Gelderris avec mépris. Incapables d'expliquer sa maladie.

— Y a-t-il un rapport avec ce mystérieux guerrier dont il a été question hier soir ?

Gelderris parut hésiter.

— Si vous voulez tout savoir, oui. Les gens disent que Malkallam serait de retour dans le bois de Grimsdell.

— Qui ça ?

— Un sorcier de la pire espèce. Il a eu maille à partir avec un des ancêtres de Syron, il y a deux ou trois siècles...

— Si longtemps ? s'exclama Will.

Gelderris agita un doigt devant le jeune homme.

— Ne soyez pas aussi incrédule, le réprimanda-t-il. Personne ne connaît la longévité d'un sorcier. Mais vu tout ce qui se passe dans ce bois, il n'y a pas d'autre explication possible. Même chose pour le mal qui a atteint Syron. Son ancêtre était lui aussi tombé malade, alors qu'il combattait Malkallam.

— Dans ce cas, mieux vaudrait envoyer quelques soldats dans le bois afin de trouver ce sorcier. Quelqu'un a bien dû prendre la place de Syron ?

— On ne peut pas s'aventurer ainsi dans le bois de Grimsdell, Will Barton : des sentiers sinueux, une vraie forêt de broussailles et

d'arbres emmêlés, dont les branches sont si épaisses que la lumière du soleil n'est visible qu'à midi. Sans parler de l'étang. Ceux qui y sont tombés n'ont jamais réapparu.

Will réfléchit un instant. Cet aubergiste, décidément, était une mine d'informations.

— Personne n'a donc pris la relève au château ? Quel dommage ! J'espérais pouvoir y passer l'hiver, ou au moins quelques semaines.

— Oh si, le fils de Syron se charge de tout à présent. Un gars bien étrange, celui-là, ajouta-t-il sombrement.

— Comment ça, étrange ?

— Certains disent même qu'il serait responsable de la maladie de son père. Il est replié sur lui-même, très énigmatique. Il porte des vêtements noirs, comme un moine, mais prétend être un érudit... je serais curieux de savoir ce qu'il peut étudier.

— Vous pensez qu'il pourrait être... ce Malkallam ?

Gelderris, gêné, se tortilla sur sa chaise.

— Je n'ai rien dit de la sorte, finit-il par répondre. Cela ne me surprendrait pas. Orman, paraît-il, passe son temps enfermé dans sa chambre, à consulter de vieux livres et des parchemins. Il est peut-être le seigneur de MacIndaw, mais il n'a rien d'un combattant. Fort heureusement, messire Keren se charge de cet aspect des choses.

Will dévisagea Gelderris d'un air interrogateur, ce qui suffit à lancer de nouveau l'aubergiste :

— Le neveu de Syron, et donc le cousin d'Orman. Un excellent guerrier, plus jeune qu'Orman, mais il sait déjà diriger des hommes. J'ai souvent pensé que messire Syron aurait préféré l'avoir pour fils...

— En effet, si près de la frontière, mieux vaut un commandant efficace.

— Parfaitement. La plupart des gens sont bien contents que Keren soit là. Si les Scotti apprenaient qu'un homme aussi faible qu'Orman a remplacé Syron, ils tenteraient de nous envahir.

— Bon, tout ça, c'est de la politique, déclara Will en se levant puis en s'étirant, et cela dépasse le simple garçon que je suis. Tant que je peux avoir un lit au château et me faire un peu d'argent pour ensuite reprendre ma route, je serai satisfait. Mais ce soir, évidemment, je reste dans votre petit château.

L'aubergiste parut heureux.

— Cela me convient à merveille !



16

Will partit le lendemain, en fin de matinée, avec une bourse beaucoup plus lourde qu'à son arrivée. L'aubergiste ne s'était pas trompé : une fois que la nouvelle de sa présence s'était répandue, les gens étaient venus en foule pour l'écouter. À minuit, ayant épuisé son répertoire, le jeune homme avait dû reprendre des airs qu'il avait déjà joués.

Will resserrait les sangles des selles de Folâtre et de sa bête de somme quand Gelderris vint le trouver.

— Excellente soirée que celle d'hier. Repassez par chez nous quand vous repartirez vers le sud, Will Barton.

— Certainement, répondit le jeune homme avant de se mettre en selle. Merci pour tout et à bientôt.

L'aubergiste renifla l'air humide et regarda les nuages qui se rassemblaient vers le nord.

— Je serais vous, je ferais attention au temps. On dirait qu'il va neiger. En cas de tempête, abritez-vous sous les arbres et attendez que ça se calme. Sinon, vous vous perdriez.

— Merci pour ce conseil. Cependant, ajouta Will en jetant un coup d'œil aux nuages, j'atteindrai peut-être le château avant.

Son pied effleura le flanc de Folâtre et le petit cheval se mit en route, précédé de la chienne, la tête basse, qui se retournait fréquemment pour vérifier que le jeune homme la suivait bien.

— Peut-être pas, marmonna Gelderris en regardant le troubadour s'éloigner.

Celui-ci n'avait pas fait erreur. Will n'avait pas parcouru le tiers

de la distance qui le séparait de MacIndaw quand la température baissa brutalement : de gros flocons se mirent à dévaler du ciel. Le jeune Rôdeur rabattit son capuchon et s'emmitoufla dans sa cape. Étonné, il constatait que la neige qui tombait étouffait tous les autres sons. Ou bien était-ce une illusion ? Bientôt, il n'entendit plus les sabots de ses chevaux, mais seulement le léger crissement des cristaux poudreux écrasés à chaque pas.

Voyant que la couche de neige s'épaississait sur le sol, Will siffla doucement sa chienne, qui attendit que la bête de somme arrive à sa hauteur pour bondir sur son dos.

Ils poursuivirent leur chemin car, malgré les flocons, la visibilité restait parfaite et Will était certain qu'il ne se perdrait pas. De temps à autre, de la neige glissait des branches alourdies et s'écrasait sur la route. Le visage du jeune homme était glacé, mais le reste de son corps bien au chaud, car il n'y avait pas de vent et la température très basse empêchait la neige qui se posait sur ses épaules de fondre et de mouiller ses vêtements.

Deux heures plus tard, après avoir grimpé une petite crête, ils se retrouvèrent devant MacIndaw. Un bâtiment massif dont les murs de pierre sombre se détachaient sur le paysage immaculé qui l'entourait. Comme le voulait la tradition, il était construit sur une petite colline, déboisée afin de voir arriver des ennemis potentiels. Le château était peut-être laid, mais comme forteresse, il paraissait bien conçu. Les murailles étaient solides, hautes de plus de cinq mètres ; un donjon s'élevait au-dessus des quatre tours d'angle. L'entrée principale, munie d'un pont-levis jeté sur les douves, se trouvait au sud.

Halt et Crowley lui avaient expliqué qu'en temps normal la garnison se composait de trente soldats et d'une demi-douzaine de chevaliers. Amplement suffisant pour tenir tête à des pillards venus de Picta.

Il rabattit son capuchon vers l'arrière et se coiffa d'un chapeau aux minces rebords que Berrigan lui avait donné. Orné d'une plume de cygne teinte en vert, symbole des saltimbanques, le couvre-chef lui garantirait une entrée sans encombre dans le château. Puis il s'avança vers le pont-levis.



17

Les sabots de Folâtre résonnèrent sur le plancher grossier du pont tandis que Will passait sous la herse, puis claquèrent en arrivant dans la cour pavée. L'endroit grouillait de gens qui allaient et venaient, affairés à leurs travaux quotidiens. Seuls quelques-uns levèrent les yeux vers le jeune homme, pour aussitôt les détourner.

Il manquait quelque chose, pensa-t-il. Puis il comprit : nul éclat de voix, nul rire, nulle conversation n'emplissaient l'air ; tous étaient silencieux, vaquant discrètement à leurs tâches, les yeux baissés, apparemment indifférents à ce qui se passait autour d'eux. Will, en tant que Rôdeur, avait l'habitude d'attirer l'attention des gens quand il arrivait dans un nouvel endroit. Et ces derniers jours, quand il jouait dans les auberges, il avait fait la même expérience, même si c'était pour d'autres raisons. Dans un lieu aussi isolé que MacIndaw, il s'était attendu à être bien accueilli, si ce n'était chaleureusement.

Il eut l'impression que les gens avaient peur de lui. Vivant près d'une frontière dangereuse, gouvernés par un seigneur alité, persuadés qu'un sorcier les menaçait, ils craignaient les étrangers : cela n'avait rien de surprenant.

Will hésitait à mettre pied à terre. Mais il n'eut pas à réfléchir longtemps. Un homme rondet, l'air soucieux, avec autour du cou une chaîne et des clés qui indiquaient sa fonction de sénéchal, le vit et s'approcha de lui.

— Vous êtes un saltimbanque, c'est bien ça ? demanda-t-il d'un ton abrupt.

— Oui, Sénéchal. Will Barton. Je viens du Sud et j'apporte de

quoi divertir les châteaux du Nord, à ma mesure.

Le sénéchal hocha la tête d'un air distrait.

— Nous en aurions grand besoin. Cela fait un moment que nous n'avons pas eu l'occasion de rire.

Le jeune homme fit mine d'être étonné et l'homme poursuivit :

— Vous n'avez pas entendu parler de ce qui se passe ici ?

Will se rendit compte qu'il aurait été risqué de prétendre tout ignorer de la situation. En tant que voyageur, il avait forcément entendu des bruits circuler.

— Seulement des rumeurs, répliqua-t-il en haussant les épaules. Mais il y en a plein les campagnes et j'ai l'habitude de ne pas y prendre garde.

— Dans ce cas, répondit le gros homme en soupirant, vous pouvez les considérer comme vraies. Ce qui nous arrive est terrible.

— Ce qui veut dire que votre seigneur est vraiment...

L'homme le dévisagea d'un œil sévère.

— Vous savez donc de quoi il retourne. Mais c'est un sujet qu'il vaut mieux ne pas aborder trop souvent.

— Bien entendu.

Le jeune homme s'agita un peu sur sa selle : il était fatigué et selon lui, il était temps que le sénéchal fasse preuve d'un minimum de courtoisie. Celui-ci s'en aperçut et fit aussitôt signe à Will de mettre pied à terre.

— Excusez-moi. J'espère que vous comprenez que je sois un peu perturbé. Vous pouvez mener vos chevaux à l'écurie. Je suppose que ce chien vous appartient ?

La chienne, allongée sur les pavés, semblait suivre leur conversation.

Will acquiesça tandis qu'il descendait de cheval.

— Oui, elle m'assiste dans mon numéro, précisa-t-il en étirant les muscles de son dos et de ses jambes.

— Gardez-la avec vous, dans ce cas. Vous avez de la chance, nous n'avons pas trop de monde au château. Aussi, nous vous assignerons une chambre pour vous seul.

Will eut plaisir à l'apprendre. Il s'était attendu à se retrouver dans un des dortoirs où chaque lit était séparé des autres par des rideaux – des pièces qui existaient dans la plupart des châteaux.

— Peu de visiteurs ces temps-ci ?

— Vu la situation, ça n'a rien de surprenant. Nous attendons pourtant une dame, une certaine Gwendolyn d'Amarle, d'ici une semaine ou deux ; elle doit rejoindre son fiancé qui habite un fief limitrophe et nous a demandé de la loger jusqu'à ce que les défilés

soient praticables. Hormis elle, nous n'avons pas d'invités, ajouta-t-il d'un air sombre.

Will préféra ne pas poursuivre la conversation et se mit à desserrer les sangles de ses chevaux.

— Pardonnez-moi, mais je dois vous laisser. Les écuries sont par-là, vers la droite. Une fois que vos chevaux y seront installés, entrez dans le château et demandez à voir Maîtresse Barry, la gouvernante. Dites-lui de vous donner une des chambres au troisième étage de la tour. J'oubliais : je m'appelle Agramond.

Will le remercia d'un signe de tête et le regarda s'éloigner, hurlant sur deux serviteurs qui n'empilaient pas assez vite du bois de chauffe.

— Allez, Folâtre, on va te chercher un lit.

La gouvernante, une femme robuste et pragmatique, le mena à sa chambre. Le sol et les murs étaient en pierre, le plafond en bois. Il y avait une fenêtre étroite, que fermait un morceau de peau presque transparent qui laissait filtrer un peu de lumière. Un feu de cheminée réchauffait la pièce meublée très simplement, d'un lit entouré de rideaux, que complétaient quelques sièges et un petit tapis. Une bassine et un pichet destinés à la toilette étaient posés sur une petite table de bois, contre le mur arrondi.

Maîtresse Barry jeta un coup d'œil à la mandole du jeune homme.

— Vous jouez du luth, c'est ça ?

— En réalité, il s'agit d'une mandole. Un luth a dix cordes et...

— Peu importe. Je suppose que vous comptez jouer ce soir ?

— Pourquoi pas ? La soirée pourrait se prêter aux chants et aux rires.

— Vous trouverez peu de gens ayant envie de rire par ici, dit-elle d'un ton maussade. Quoiqu'un peu de musique ne nous ferait pas de mal.

Sur cette note joyeuse, elle se dirigea vers la porte.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites appel aux servantes. Mais ne laissez pas traîner vos mains partout. Je sais de quoi vous êtes capables, vous autres saltimbanques, ajouta-t-elle d'un air sombre avant de quitter la pièce.

Will fit une grimace à sa chienne.

— Un lieu fort accueillant, n'est-ce pas ? lui lança-t-il avec ironie.

Le dîner au château fut très morose. Le fils de Syron, Orman, était

là. Un homme de taille moyenne, peut-être âgé de trente ans, se dit Will, même si sa calvitie avancée le vieillissait. Vêtu d'une robe grise, son humeur semblait en harmonie avec la couleur de ses vêtements et il avait le teint cireux des gens qui sortent rarement. En tout cas, il ne devait pas inspirer la confiance à une communauté qui vivait déjà dans la peur.

Il ne sembla pas remarquer Will quand celui-ci vint prendre place à la table principale. Comme le voulait la coutume, les tables étaient agencées en T, et le seigneur Orman et ses compagnons étaient assis à la plus petite, où des places restaient vides. Les autres convives s'installaient, selon leur statut, devant l'autre. Maîtresse Barry n'avait pas placé Will parmi les invités de marque, mais avec des artisans et leurs femmes, ce qui n'aurait pas été le cas si elle avait su qu'il était un Rôdeur.

La qualité de la nourriture s'accordait à l'atmosphère générale – un ragoût de mouton plutôt fade, un rôti de viande difficile à mâcher et des légumes bouillis et filandreux, sans parler du vin aigre. Chose qui ne semblait pas déranger ses compagnons de table : ceux-ci s'empressaient de lever leur gobelet dès qu'il était vide – les seuls instants où ils paraissaient s'animer. Le repas ne dura pas longtemps et quand il s'acheva, Agramond se leva et murmura quelques mots à l'oreille d'Orman. Celui-ci fit la grimace, puis dirigea son regard vers Will.

— Je crois que nous avons la chance d'avoir un saltimbanque parmi nous ce soir, annonça-t-il alors, d'un ton résigné qui trahissait son désintérêt.

Will préféra ignorer le caractère insultant de cette remarque ; il se redressa, s'écarta de la table, puis fit une profonde révérence et sourit au seigneur.

— Si cela plaît à Sa Seigneurie, je suis un humble troubadour avec des chansons d'amour, des airs joyeux et des chants d'aventure dans ses bagages.

Orman soupira.

— Je doute que cela me plaise, répondit-il d'une voix nasillarde et aiguë. Je suppose que votre répertoire comporte les chansons populaires et les vers de mirliton habituels.

Will, une fois encore, se contenta de saluer, tout en rongéant son frein – il aurait voulu étrangler cet homme.

— Il est fort peu probable que vous connaissiez des morceaux classiques ?

— Je regrette, seigneur, je ne peux en jouer aucun, répliqua-t-il en souriant.

Orman eut un geste de dédain.

— Je le regrette aussi, rétorqua-t-il d'un ton blasé. Bon, nous allons devoir endurer l'inévitable. Mes gens auront peut-être quelque plaisir à vous écouter.

Après de telles paroles, cela ne risque pas d'arriver, songea le jeune homme tout en passant la lanière de sa mandole par-dessus sa tête. Hésitant, il parcourut la salle du regard. Tous les convives restaient impassibles. Il entama les premières mesures de *Katy, viens me chercher*, un quadrille enjoué qu'il connaissait bien et dont l'ouverture était simple mais entraînante.

Cependant, toujours bouillant de colère, il réussit à rater le morceau en le jouant si maladroitement, oubliant notes et accords, qu'il put à peine le terminer.

Un silence de mort s'ensuivit, qui lui sembla durer plusieurs minutes. Et soudain, au fond de la salle, des applaudissements enthousiastes retentirent.



18

Will se retourna et vit un petit groupe de cinq hommes en habits de chasse qui l'applaudissaient depuis l'entrée de la salle, encouragés par l'un d'eux. Celui-ci, trapu et musclé, avait un visage carré et franc, et affichait un large sourire. Il s'avança et tendit la main à Will. Le jeune homme l'accepta.

— Bravo, troubadour, surtout après l'accueil glacial qu'on t'a réservé !

La poignée de main de l'homme était ferme et sa paume semblait calleuse. Une main de guerrier, habituée à manier des armes.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda l'homme.

Plus grand que Will, il semblait avoir une trentaine d'années. Rasé de près, il avait des cheveux bruns et bouclés et des yeux marron et pleins d'entrain. Ses quatre compagnons, eux aussi des guerriers, se tenaient légèrement en retrait.

— Will Barton, seigneur.

— Nul besoin de faire de manières, répondit l'homme en riant. Appelez-moi Keren. Messire Keren si vous le souhaitez, lors d'occasions plus officielles, mais le reste du temps, Keren suffira.

Sur ce, il se tourna vers la table centrale et s'adressa à Orman.

— Désolé, cousin, nous sommes en retard. J'ose espérer qu'on nous a laissé quelques restes ?

— Nous sommes désormais habitués à vos retards et à votre impolitesse, cousin, répliqua Orman d'un ton qui ne dissimulait pas son aversion pour Keren.

Ce dernier regarda de nouveau Will et lui sourit d'un air

complice, tout en haussant les sourcils de manière théâtrale.

— Installez-vous à ma table, et les serveurs vous apporteront de quoi dîner, poursuivit Orman.

Mais Keren, d'un geste de la main, refusa cette proposition.

— Asseyons-nous plutôt ici, déclara-t-il en indiquant la table où se trouvait Will. Ainsi, nous pourrions manger tout en écoutant un peu de musique. Il est temps que nous nous amusions un peu entre ces vieux murs, ajouta-t-il, les yeux brillants. Un air un peu enjoué, Will Barton ? Connais-tu *Le Vieux Joe Smoke* ?

— Oui, bien sûr, répondit le jeune homme, heureux de s'être remis en mémoire les véritables paroles de la chanson.

Alors qu'il entamait la mélodie, il sentit que cette fois, ses doigts étaient fermes sur les cordes. Keren et ses amis tapaient déjà des pieds et des mains. Ils chantèrent le refrain avec lui ; alors, peu à peu, les autres convives les imitèrent.

À l'exception d'Orman. Tandis que les derniers accords du morceau résonnaient dans la grande salle, Will entendit une chaise racler le plancher. Il leva les yeux et aperçut le seigneur qui quittait la salle par une porte dérobée, la mine renfrognée.

— La mauvaise humeur ambiante s'est enfin dissipée ! s'exclama Keren.

Will se demanda s'il faisait référence à la musique ou au départ de son cousin.

— Une autre chanson ? proposa le jeune homme.

Une suggestion qui déclencha un enthousiasme général, à la surprise de Will. Apparemment, Keren jouissait d'une belle popularité. Le jeune homme, tout sourires, comprit que la soirée allait être plus joyeuse que prévu.

Une heure ou deux plus tard, les gens commencèrent à se retirer pour la nuit. Will rangea sa mandole dans son étui et s'apprêtait à les imiter quand Keren le retint par le bras, le visage grave. Son sourire s'était évanoui.

— Votre présence me fait plaisir, Will Barton, dit-il à voix basse. Les habitants de ce château ont besoin de se divertir un peu, et mon cousin, si maussade, est incapable de leur procurer des distractions. Si vous avez besoin de quoi que ce soit durant votre séjour ici, faites-le-moi savoir.

— Merci, messire Keren, commença le jeune homme, mais la main de l'homme lui serra un peu plus fort le bras. Keren, dans ce cas, rectifia Will. Je ferai de mon mieux pour égayer l'atmosphère.

— J'en suis certain. Et n'oubliez pas, venez me trouver si vous avez un quelconque besoin.

Sur ce, il quitta la salle en compagnie de ses amis.

Épuisé, Will remonta dans sa chambre, où sa chienne l'accueillit joyeusement, avec un air interrogateur.

— La soirée s'est bien passée, lui dit-il. Demain, tu pourras travailler avec moi.

Mais l'animal continuait de le fixer, comme s'il cherchait à lui transmettre un message.

— Tu veux me faire comprendre quelque chose, pas vrai ? Ça peut peut-être attendre demain... Bon, d'accord, allons-y, soupira-t-il.

Will glissa son couteau dans son fourreau de cuir et s'enveloppa dans sa cape, puis sortit de sa chambre et descendit dans la cour du château, la chienne sur ses talons. La nuit était claire. Les étoiles brillaient et la lune était à son quart. Ragaillardisé par l'air froid, le jeune Rôdeur respira profondément tout en regardant autour de lui. Il songea qu'il était temps d'explorer un peu les alentours.

Il se dirigea vers la poterne, tout près de l'énorme herse, la fine couche de neige poudreuse crissant sous ses bottes – le ciel était dégagé, mais il avait dû neiger durant le dîner. Une des sentinelles l'arrêta.

— Où est-ce que tu vas, saltimbanque ?

— Je n'arrive pas à dormir, et puis elle est toujours partante pour une promenade, dit-il en montrant la chienne.

— Il n'est pas très recommandé de se promener la nuit. En tout cas, mieux vaut que tu évites le bois de Grimsdell.

— Le bois de Grimsdell ? s'étonna Will d'un ton légèrement sceptique. Est-ce là que les fantômes et les goules se rassemblent ? ajouta-t-il en souriant.

— Cela t'amuse peut-être, peu importe, répliqua la sentinelle. Mais tu devrais avoir la sagesse de rester à l'écart de cet endroit.

— Peut-être, oui, répondit Will d'un ton moqueur. Mais où est-ce, exactement, que je n'y aille pas ?

Un instant, le soldat resta muet, en le dévisageant d'un air irrité. Il n'était pas dupe et avait bien compris que le troubadour se moquait de lui. *Il se croit malin, songea-t-il, et s'imagine qu'il peut rire de tout.*

— C'est par là, sur la gauche, finit-il par répondre en réprimant sa colère. À environ un kilomètre. Et quand tu y seras, tu reconnaîtras l'endroit, forcément. Je ferai savoir aux sentinelles qui sont sur les murailles que tu es sorti du château... au cas où tu parviendrais à revenir sain et sauf.

Sur ce, il ouvrit le petit portail de la poterne. Will et sa chienne se

glissèrent dehors : la grille se referma brutalement derrière eux. Il entendit ensuite le soldat tirer les verrous.

Le pont-levis avait été relevé pour la nuit, mais une étroite passerelle en bois permettait de franchir les douves. Will la traversa, la chienne toujours derrière lui, même si elle semblait un peu réticente. Il se retourna vers le château, une énorme masse sombre au-dessus de lui. Une ou deux silhouettes se déplaçaient sur les murailles. Il résista à la tentation de leur faire un signe de la main et prit la direction que le soldat lui avait indiquée. Il claqua des doigts et lança un ordre à la chienne :

— Libre !

Aussitôt, elle le dépassa et se mit à avancer à une vingtaine de mètres de lui, en s'arrêtant pour flairer de nouvelles odeurs, à l'affût du moindre bruit.

La campagne était belle sous la neige, plus épaisse dans les champs que sur la route. Will avait toujours aimé les paysages enneigés et il marchait d'un bon pas. Peu à peu, les champs cédèrent la place à des arbres et des buissons qui empiétaient sur le chemin et, sans la luminosité de la neige, Will se sentit oppressé par l'obscurité. Quelque chose semblait l'épier. Il libéra son couteau de son fourreau et toucha le pommeau de l'arme. Cela n'avait rien à voir avec de la superstition, songea-t-il. Il faisait seulement montre de bon sens, dans une région peut-être dangereuse. Puis il se dit que sa chienne l'avertirait en cas d'embuscade ou si elle sentait une présence inhabituelle.

Soudain, les premiers arbres du bois de Grimsdell se dressèrent devant lui.



19

Les arbres étaient plus grands, plus sombres et plus resserrés qu'ailleurs. Sous leurs branches, les ombres paraissaient denses, impénétrables. L'endroit donnait l'impression de dissimuler des secrets que nul ne pouvait percer. La sentinelle avait eu raison : Will avait reconnu l'endroit sans l'avoir jamais vu.

Il marcha lentement à la lisière du bois, puis claqua des doigts pour rappeler la chienne. Les oreilles dressées, elle regardait tour à tour son maître et les arbres. Soudain, son poil se hérissa et elle gronda doucement, les yeux braqués sur un endroit précis. Mais Will ne voyait rien, qu'un enchevêtrement d'arbres et de broussailles. Il s'accroupit et, un bref instant, crut apercevoir une faible lueur rouge qui disparut aussitôt.

Il frissonna, puis se releva avant de rire de sa frayeur.

— C'est juste une lumière, rien d'autre.

Mais la chienne grogna de nouveau et le jeune homme aperçut un mouvement du coin de l'œil. Une lueur bleue, cette fois, qui monta brièvement entre les arbres, puis s'éteignit avant même qu'il puisse la voir distinctement. L'espace d'un instant, il se demanda même s'il avait vraiment vu quelque chose, mais le comportement de sa chienne le lui confirma.

Puis ce fut au tour de la lueur rouge de réapparaître et de disparaître aussitôt. Cette fois, cela s'était passé à plusieurs centaines de mètres de l'endroit où la lumière avait d'abord surgi. Le cœur de Will se mit à battre plus fort et il porta la main à son couteau.

— Allez, viens, ma grande, il doit bien y avoir un sentier qui

entre dans ce bois.

Il en trouva un, une trentaine de mètres plus loin. Un chemin sinueux et si étroit qu'un homme pouvait à peine l'emprunter. Peut-être une sente. Il s'y engagea malgré tout et pénétra dans le bois, sa chienne le précédant de quelques mètres, la truffe collée contre le sol.

Au bout d'une vingtaine de pas, il se retourna. Le sentier serpentait tant qu'il ne voyait déjà plus l'endroit par où il était entré. Il poursuivit son chemin, une main sur le pommeau de son couteau, se déplaçant d'instinct à la manière des Rôdeurs : discrètement, en se servant des ombres qui s'étaient devant lui. Cependant, plus aucun signe des lumières.

Puis, soudain, un murmure se fit entendre.

Un son à peine audible. Ce n'était pas le vent entre les arbres, mais une susurration presque imperceptible, qui semblait venir de nulle part. La chienne s'était immobilisée pour mieux tendre l'oreille. Peu à peu, Will saisit quelques mots, plutôt déplaisants... il crut d'abord entendre *souffrance*... et *mort*. Puis *douleur*, *obscurité* et *terreur*. Et enfin des chuchotements incompréhensibles.

Le jeune homme jeta un coup d'œil à sa chienne, toujours aux aguets. Puis il se souvint de la terreur qu'il avait éprouvée des années plus tôt, quand Halt, Gilan et lui avaient poursuivi les terribles Kalkaras à travers la Plaine de la Solitude^[1]. À l'époque, son ancien maître se trouvait près de lui et avait pu soulager son sentiment d'oppression. Ce n'était plus le cas.

Il prit une profonde inspiration et sortit son couteau de son fourreau. L'arme émit un léger sifflement en frottant contre le cuir.

— Acier, prononça-t-il clairement à l'attention des ombres qui l'entouraient.

Les murmures cessèrent aussitôt.

La chienne le dévisagea et remua la queue. Will se sentait mieux. « Affronte tes peurs », lui avait toujours répété Halt. Et la plupart du temps, elles fondaient comme neige au soleil. Les chuchotements qu'il avait perçus étaient une chose. Son couteau en était une autre. Plus réelle. Plus concrète. Plus convaincante.

Et plus menaçante aussi.

— Allez, ma grande, trouvons d'où venaient ces bruits.

Il laissa la chienne le devancer. Il faisait confiance aux instincts de l'animal face à un danger potentiel. Et bien lui en avait pris, car sans elle, il se serait enfoncé dans les eaux stagnantes de l'étang qui surgit soudain devant eux, après un virage. Il s'agissait d'une étendue d'eau de trente mètres de large environ, entourée d'arbres serrés les uns contre les autres et aux pieds desquels des plantes rampantes

plongeaient dans l'étang. Certains étaient si grands que leurs branches touchaient presque celles des arbres qui se trouvaient sur l'autre rive.

La surface de l'eau était couverte d'un léger brouillard qui montait en volutes brumeux et se dissipait au contact des frondaisons. Sur l'autre rive, il paraissait plus épais, formant presque un rideau. Will s'était arrêté pour observer ce phénomène quand, en un clin d'œil, une immense silhouette se dressa au-dessus de la brume, comme surgie de l'eau noire. Le jeune homme éprouva une terreur sans nom face à cette apparition sombre et menaçante – l'ombre d'un guerrier revêtu d'une ancienne armure hérissée de pointes et d'un énorme heaume orné d'ailes, dont les orifices destinés aux yeux paraissaient vides. Figé sur place, Will ne pouvait détacher son regard de cette silhouette. Soudain, elle ondula et le jeune homme, horrifié, crut qu'elle allait se diriger vers lui avant de saisir qu'il s'agissait seulement du rideau de brume qui flottait derrière l'apparition. Néanmoins, son cœur battait à tout rompre et, la gorge nouée, il se dit qu'il ne pouvait s'agir d'un être humain, mais d'un spectre venu d'un autre monde, d'un univers de sortilèges et de magie noire.

D'instinct, il sut que ses armes n'auraient rien pu contre cette vision. La silhouette continuait d'osciller légèrement, agitée par les mouvements de la brume, et les orbites vides semblaient le scruter. Tout à coup, il entendit une voix. Profonde, comme sortant d'une vaste caverne, elle donnait l'impression de résonner de toutes parts.

— Prends garde, mortel ! Ne réveille pas l'ombre du Guerrier de la Nuit et quitte ce lieu pendant qu'il en est encore temps !

La chienne bondit sur ses pattes et se mit à gronder.

— Du calme ! lui lança Will d'une voix loin d'être assurée.

Un frisson incessant lui courait dans le dos ; il vit la silhouette prendre une forme de plus en plus distincte, tandis que le brouillard s'épaississait. Comme si l'apparition tirait de l'énergie de la brume.

— Pars ! Maintenant ! tonna de nouveau la voix.

Sans réfléchir, le jeune homme se surprit à reculer. Il trébucha sur une racine, releva les yeux et, soudain, s'aperçut que l'apparition s'était évanouie. Aussi vite qu'une bougie s'éteint. Il jeta des regards effrayés autour de l'étang, se demandant si le Guerrier de la Nuit allait réapparaître ailleurs. Puis il entendit de nouveau la voix, moins forte que précédemment, qui laissait échapper un ricanement menaçant.

— Viens ! lança-t-il à la chienne avant de faire demi-tour en courant, à l'aveuglette.

Une fois qu'ils se furent suffisamment éloignés de l'étang et qu'ils virent de nouveau les étoiles, il s'arrêta, pantelant, le cœur cognant dans la poitrine. Des bouffées d'air sortaient de sa bouche, formant de

petits nuages de vapeur dans l'air glacial. Quelques minutes lui furent nécessaires pour reprendre son souffle. Mais il savait que les battements de son cœur ne se calmeraient pas de sitôt.

Quelques instants plus tard, il arriva en vue de MacIndaw ; la masse de l'édifice lui sembla presque accueillante et la torche qui brûlait près du portail de la poterne le rassura. Il s'empessa de traverser les douves, impatient de se réfugier derrière les murailles du château.



20

Will dormit très mal cette nuit-là, comme il fallait s'y attendre, et son sommeil agité fut peuplé de rêves dominés par la silhouette du Guerrier de la Nuit. Vers l'aube, il réussit cependant à se rendormir plus sereinement, avant d'être réveillé peu de temps après par les bruits du château.

Il resta étendu un instant, se demandant s'il avait vraiment vu et entendu l'affreux guerrier au bord de l'étang. N'était-ce pas un cauchemar, plutôt ? songea-t-il. Puis, une fois mieux réveillé, il prit conscience que tout avait été bien réel. Il se redressa, étira ses muscles raidis, s'apercevant que tout son corps s'était tendu durant la nuit. La chienne, la tête entre les pattes avant, le salua en remuant la queue.

Il ouvrit les volets. La journée s'annonçait ensoleillée et la lumière matinale scintillait sur la campagne enneigée. Il devait réfléchir aux événements de la nuit passée tant qu'ils étaient encore frais dans son esprit, et tenter de leur trouver une explication rationnelle. Mais rien de logique n'en sortit. Il se passait des choses terribles dans le bois de Grimsdell. Il soupira.

— Il va falloir que j'y retourne afin de comprendre ce qui m'est arrivé.

Cependant, cette idée le remplissait de terreur.

Quand il arriva dans la grande salle pour le petit déjeuner, il avait peu d'appétit. Malgré tout, il parvint à avaler deux petites miches de pain chaudes sur lesquelles il étala de la confiture de framboise.

Bientôt, il se sentit moins nerveux. Préférant rester seul, il s'était assis au bout d'une des longues tables, à l'écart des petits groupes présents.

— Troubadour ? dit tout à coup une voix froide.

Il s'agissait d'un page d'une quarantaine d'années – plutôt vieux pour cette fonction, ce qui signifiait que ses supérieurs ne le tenaient pas en haute estime. La plupart des jeunes gens employés comme pages étaient rapidement promus à d'autres postes, à l'exception de ceux qui étaient paresseux, insolents ou idiots – ou qui réunissaient ces trois qualités.

— Le seigneur Orman, à dix heures, se contenta de transmettre le page avant de s'éloigner.

Will aurait pu le rappeler afin de le semoncer sur son impolitesse, mais dans ce château, il n'était pas un Rôdeur, seulement un simple saltimbanque.

Il se demanda brièvement pourquoi Orman souhaitait le voir : cela concernait peut-être ce qui se passait dans le bois de Grimsdell. Puis il se rendit compte qu'il était encore secoué par les événements de la nuit précédente. Non, le seigneur voulait certainement le rencontrer à propos de la soirée de la veille ; Orman avait dû se sentir humilié par son cousin Keren. Peut-être passerait-il sa colère sur Will ? Celui-ci décida de prendre la chose avec philosophie. Il devait prendre garde à ne pas se mettre à dos le seigneur de MacIndaw.

Il passa l'heure suivante dans la petite bibliothèque du château, située dans l'une des tours, cherchant sur les étagères poussiéreuses des livres ou des parchemins pouvant faire référence au Guerrier de la Nuit ou à la magie noire. En pure perte. Il ne trouva qu'un seul ouvrage de sorcellerie, mais s'aperçut que l'étagère où celui-ci était rangé comportait de nombreux espaces vides. Un peu frustré, il se rendit dans les appartements d'Orman, au quatrième étage du donjon.

Le secrétaire du seigneur, un petit homme chauve à l'exception de touffes de cheveux blancs au-dessus de chaque oreille, leva les yeux en l'entendant arriver. Will se dit qu'il ressemblait à un écureuil.

— Le seigneur Orman souhaite me voir.

— Ah, je vois, vous êtes le saltimbanque, c'est ça ? Suivez-moi. Le seigneur Orman va vous recevoir.

Il quitta son bureau qui débordait de documents, d'épais volumes et de rouleaux de parchemins et alla frapper à la porte massive qui menait à la suite de son maître.

— Entrez, répondit la voix nasillarde d'Orman.

Celui-ci se tenait près de la fenêtre. La pièce était vaste et, même en plein jour, était éclairée par des bougies et des lanternes à huile. Les murs étaient couverts d'étagères de livres et de placards en bois

massif. L'un d'eux était ouvert et le jeune homme y aperçut plusieurs parchemins.

— Le saltimbanque, Seigneur, annonça le secrétaire.

Orman se tourna vers lui et le dévisagea quelques secondes en silence.

— Ce sera tout, Xander, finit-il par dire.

Le secrétaire salua, quitta la pièce et referma la porte derrière lui. Orman, sans quitter Will des yeux, s'assit à une table devant la fenêtre. Il y avait deux autres chaises, mais il ne proposa pas à Will d'en prendre une. Le jeune homme, irrité par le manque de courtoisie de son hôte, préféra détourner le regard et examiner la pièce de plus près.

— Mon cousin Keren est un perturbateur. Tâchez de vous en souvenir à l'avenir.

Will se contenta d'acquiescer.

— Il est facile d'être « populaire », poursuivit le seigneur, quand on n'a aucune responsabilité. Et certains aimeraient que Keren prenne les choses en main dans ce château...

Il parut hésiter ; le jeune homme eut l'impression que son interlocuteur s'attendait à ce qu'il lui réponde.

— Mais il n'a aucun pouvoir ici, reprit Orman. C'est moi qui dirige les affaires de MacIndaw. Et personne d'autre. Est-ce bien compris ? ajouta-t-il avec une intensité et un regard courroucé qui surprirent Will.

— Bien entendu, Seigneur, répliqua celui-ci.

Orman hocha la tête, puis se leva et se mit à faire les cents pas.

— Aussi, surveillez votre comportement. Je veux être traité avec le respect qui m'est dû. Peut-être ma position est-elle temporaire, mais je refuse qu'on l'affaiblisse. Compris ?

— Oui, Seigneur, répondit Will, impassible.

Il était pourtant intrigué par les paroles d'Orman ; celui-ci, en dépit de sa colère, semblait presque le supplier de le respecter et de reconnaître son autorité.

— Parfait. Cela dit, je suis conscient que ce n'est pas votre faute si votre répertoire n'est pas à la hauteur de ce que j'attends d'un troubadour. Tous ces chants populaires ou amusants ne me dérangent pas, mais rien ne peut remplacer nos morceaux classiques. Ce que vous jouez ne sert qu'à abrutir davantage les esprits des gens du peuple. Alors que le rôle d'un musicien est d'élever l'esprit des gens. De leur faire découvrir ce qui peut exister au-delà de leur horizon limité.

— Je regrette d'être un simple amuseur public, Seigneur, répondit

le jeune homme.

— Oui, simple, j'en ai bien peur, rétorqua Orman.

Will baissa les yeux et sentit ses joues s'empourprer. *Ne lui réponds pas*, se dit-il. *Je dois m'endurcir face aux critiques*. Il prit une profonde inspiration afin de réprimer sa colère. Pendant ce temps, Orman l'observait d'un air intrigué. Le jeune homme comprit alors que le seigneur avait voulu le mettre à l'épreuve et que ses remarques déplaisantes avaient été délibérées.

— Pourtant, ajouta Orman, vous jouez d'un bien bel instrument. Ce ne serait pas un Gilperon, par hasard ?

— Non, c'est une mandole..., commença Will.

— De grâce ! l'interrompit le seigneur. Je sais parfaitement ce qu'est une mandole ! Je vous demandais si votre instrument avait été fabriqué par Axel Gilperon, le meilleur luthier du royaume, probablement. Je croyais que tous les musiciens le connaissaient de nom. Même vous.

— Toutes mes excuses, Seigneur, je vous avais mal entendu, s'empressa de dire Will. C'est un artisan qui a fabriqué ma mandole. Bien sûr, un pauvre troubadour comme moi ne pourrait s'offrir un véritable Gilperon, ajouta-t-il en riant.

Mais Orman le dévisageait d'un air soupçonneux. Un silence gênant s'installa entre eux, finalement rompu par un coup frappé à la porte.

— Quoi ? demanda Orman d'une voix furieuse.

Son secrétaire apparut dans l'entrebâillement de la porte et dévisagea son maître avec nervosité.

— Pardonnez-moi, Seigneur Orman, mais Dame Gwendolyn d'Armale vient d'arriver et elle insiste pour vous rencontrer.

— Vous ne voyez pas que je suis occupé ? répliqua le seigneur, irrité.

Xander ouvrit la porte un peu plus tout en faisant des gestes discrets vers l'antichambre.

— Elle est là, seigneur, chuchota-t-il.

— Très bien, faites-la entrer, dans ce cas, ordonna Orman. Vous, vous restez là, dit-il à Will. Je n'en ai pas fini avec vous.

Xander acquiesça et se retira. Quelques secondes plus tard, il revint et fit entrer la visiteuse.

— Seigneur Orman, puis-je vous présenter Dame Gwendolyn d'Armale ? annonça-t-il.

Blonde, grande et belle, la personne en question portait une ravissante robe de soie verte et son port de tête, digne et gracieux, était celui d'une princesse.

Pourtant, Will dut retenir un cri de stupeur.
Cette Gwendolyn n'était autre qu'Alyss !



21

Ignorant Will, la jeune femme se dirigea droit vers Orman.

— Seigneur Orman, vous êtes aimable de bien vouloir m'accueillir sous votre toit durant quelques semaines !

Elle lui tendit la main et l'homme la prit à contrecœur, l'effleurant du bout des lèvres.

— Des semaines ? Je pensais qu'il s'agissait seulement de quelques jours ? Une semaine, tout au plus !

— Certainement pas ! s'exclama Alyss qui recula devant tant de maladresse. Les routes me permettant de rejoindre le château de mon fiancé sont enneigées et j'ai entendu dire qu'il y aurait des loups et des ours dans ces campagnes. Il me faut absolument attendre que les chemins soient de nouveau praticables, même si je suis impatiente de retrouver mon bien-aimé, le seigneur Farrell. Vous ne refuseriez tout de même pas de m'héberger, comme votre pauvre père l'avait décidé ?

Orman semblait pris au piège.

Intéressant, pensa Will. Ce seigneur, quoiqu'amer et impoli, ne pouvait s'opposer à une dame qu'il croyait d'un rang supérieur.

— Non, bien sûr, Dame Gwendolyn ! Je me renseignais, rien d'autre.

Mais Alyss ne l'écoutait déjà plus et fixait Will, comme s'il s'agissait d'un vulgaire insecte.

— Mais qui avons-nous là ? voulut-elle savoir.

— Un saltimbanque, répondit Orman. Arrivé hier au château.

— A-t-il un nom, cet homme ?

Will hésitait. C'était à Orman de le présenter.

— Will Barton, ma dame, finit par répondre le seigneur.

Le jeune homme fit une profonde révérence.

— À votre service, ma dame.

Pensive, Alyss le dévisagea attentivement.

— Es-tu bon musicien, Will Barton ?

Celui-ci jeta un coup d'œil à Orman.

— Je suis un simple saltimbanque, ma dame.

— Il ne joue que des chants populaires et des airs campagnards, j'en ai bien peur, ajouta Orman d'un ton dédaigneux.

— Des chants populaires ? s'exclama Alyss avant de laisser échapper un petit rire strident. Comme c'est amusant ! Très bien, saltimbanque, vous pourrez vous présenter dans mes appartements dans une heure. Vos chansonnettes m'aideront peut-être à oublier que je suis séparée de mon bien-aimé. Cela ne vous dérange pas, Orman, j' imagine ?

— Aucunement, ma dame. Tout ce que nous utilisons à MacIndaw est à votre disposition.

Will fronça les sourcils. Ainsi, il pouvait être « utilisé » comme bon leur semblait ? Heureusement, il parvint à se contrôler et le seigneur ne s'aperçut pas de son irritation.

— Dans ce cas, peut-être pourriez-vous demander aux cuisines de me faire servir un repas léger dans mes appartements. Je suis fatiguée et affamée après avoir voyagé à travers votre campagne si sinistre. Vous me présenterez à votre maisonnée demain, si vous le souhaitez. Mais aujourd'hui, je préfère me reposer.

Orman lui fit une révérence.

— Bien entendu, ma dame.

— Pourtant, avant que je me retire, il y a une ou deux choses dont j'aimerais m'entretenir avec vous..., ajouta Alyss d'un ton entendu.

Le seigneur comprit ce qu'elle voulait lui dire et se tourna vers Will.

— Vous pouvez sortir, Barton. Nous reprendrons plus tard notre petite conversation.

Will les salua et recula jusqu'à la porte.

— N'oubliez pas, saltimbanque, lança Alyss d'un ton autoritaire. Dans une heure dans mes appartements. Je ne serai peut-être pas tout à fait prête, mais vous n'aurez qu'à attendre.

— Bien entendu, ma dame, répliqua Will en la saluant de nouveau.

Alors qu'il quittait la pièce, il l'entendit qui disait à Orman :

— À présent, dites-moi de quoi souffre votre pauvre père ? Y a-t-il

quoi que ce soit que je puisse faire ?

Mais Xander referma la porte derrière lui avant que le jeune homme puisse entendre la réponse du seigneur.

Ainsi qu'il seyait à son rang supposé, Alyss voyageait avec une suite considérable : un chambellan, deux servantes et une demi-douzaine de soldats. Ces derniers étaient logés dans les dortoirs du château, alors que la jeune femme et les autres occupaient de vastes appartements dans le donjon.

Will se présenta dans son antichambre à l'heure qu'elle avait indiquée. Il se demandait vraiment à quoi s'attendre, ne sachant qui, parmi les domestiques d'Alyss, connaissait la véritable identité de son amie.

— Dame Gwendolyn te fait dire d'attendre ici, lui dit le chambellan d'un ton froid en lui indiquant un siège. Tu as apporté ton luth, je vois ?

Will, qui s'apprêtait à répliquer, se ravisa. Par ailleurs, l'homme s'était déjà éclipsé. Alyss le fit attendre une bonne demi-heure – un retard qui convenait au rôle qu'elle avait décidé de jouer ; cependant, il se demanda si elle n'en faisait pas un peu trop. Le chambellan finit par venir le chercher et le jeune homme le suivit jusqu'à un grand salon. Alyss se tenait près d'une fenêtre, le visage impassible. Mais dès que le chambellan eut refermé la porte derrière lui, un sourire chaleureux s'afficha sur son visage ; elle s'approcha de Will, prit ses mains entre les siennes et posa ses douces lèvres sur sa joue.

— Will ! murmura-t-elle. Je suis tellement heureuse de te revoir !

— Moi aussi, mais... que fais-tu ici ?

— Je suis ton contact, répondit-elle d'un air surpris. Halt ne te l'a pas dit ?

Stupéfait, il recula.

— Il m'a simplement dit que ce serait quelqu'un que je reconnaîtrais... je ne me doutais pas le moins du monde qu'il s'agirait de toi. Je ne savais pas que tu...

Alyss eut un petit rire – son rire habituel, cette fois, et non le hennissement strident de Dame Gwendolyn.

— Tu ne te doutais pas que je pouvais me charger de missions semblables à celles des Rôdeurs ? C'est ça ? Pourtant, tu as vu ma dague. Crois-tu qu'une Messagère se contente de distribuer des courriers à travers le royaume ?

— Oui, je le croyais, répondit-il en souriant. Mais tu sais, c'est ma première mission de ce genre.

Elle lui lâcha les mains et, tout à coup, redevint sérieuse.

— Nous perdons du temps. Je t'en dirai davantage plus tard. Mais d'abord, tu dois me jouer quelque chose.

— Te jouer un morceau ? s'étonna-t-il.

— Oui, sur ta mandole, ajouta-t-elle.

Toujours perplexe, il sortit l'instrument de son étui, avant de s'apercevoir que le chambellan était revenu dans la pièce. Celui-ci le regarda accorder son instrument.

— Ne t'embête pas à chanter, joue simplement le début d'un morceau.

Intrigué, le jeune homme fit ce qu'elle demandait, tandis que le chambellan se rapprochait de lui, l'air attentif. Au bout d'une quinzaine de mesures, l'homme fit un signe à Alyss.

— Arrête-toi, maintenant, dit-elle à son ami, et passe ta mandole à Max. Il jouera à ta place afin que nous puissions discuter.

Will comprenait enfin, et il s'exécuta. Max se mit à jouer immédiatement et le jeune homme se rendit compte que le chambellan imitait son style avec exactitude.

— Voilà, nous pouvons parler tranquillement, à présent. Si on nous espionne, on croira que le troubadour divertit Dame Gwendolyn, si sotté et si snob !

— Et qui l'a inventée, cette dame ?

— Oh, elle existe bel et bien. Une personne sans cervelle, mais extrêmement loyale. Quand nous avons appris qu'elle projetait de se rendre à MacIndaw, sur l'invitation du seigneur Syron, avant d'aller rejoindre son fiancé, nous lui avons proposé que je prenne sa place et elle a accepté. Je me suis entraînée à rire aussi bêtement qu'elle, cela m'a pris des jours !

— Et cela, est-ce vraiment nécessaire ? demanda Will en indiquant Max qui continuait de jouer.

— Peut-être pas, mais on n'est jamais trop prudent. On ne sait qui pourrait nous écouter ou nous surveiller. Voilà pourquoi je t'ai fait attendre un peu... je te prie de m'excuser.

Will haussa les épaules. Nul besoin qu'elle lui fournisse une explication, car elle avait raison.

— Il se débrouille vraiment très bien, fit-il observer en désignant de nouveau le chambellan. Du moins... il imite parfaitement mes erreurs, rectifia-t-il avec un grand sourire. Je joue vraiment aussi mal ?

— Mais non, tu ne t'en sors pas si mal. Mais mieux vaut qu'il évite de jouer comme un virtuose si nous voulons que la supercherie réussisse ! À présent, dis-moi, qu'as-tu découvert pour l'instant ?

— Rien que nous ne savions déjà. Les gens sont terrifiés. Rares sont ceux qui veulent bien parler. Je n'ai pas encore vu Syron, mais Orman est particulièrement déplaisant.

— Oui, bien d'accord. As-tu remarqué les livres ouverts sur son bureau ? « *Sortilèges et incantations* », « *Sorcellerie et magie noire* »... il y en avait d'autres, mais je n'ai pas réussi à voir leur titre.

— Cela explique pourquoi il manque des ouvrages dans la bibliothèque.

Alyss s'assit sur un siège à deux places et ramena ses pieds sous elle – un mouvement que le jeune homme trouva particulièrement gracieux.

— Et le cousin, Keren ? L'as-tu rencontré ? demanda-t-elle.

— Oui, hier soir. Il m'a semblé franc et pragmatique. Orman et lui se détestent, je crois. Orman m'a même fait comprendre qu'il fallait mieux que je ne le voie plus.

La jeune femme parut pensive.

— Ce qui va te poser un problème si tu veux le connaître mieux. Je pourrais peut-être m'en charger. Je vois bien Dame Gwendolyn essayer de flirter avec lui. Surtout s'il est d'un rang inférieur.

L'idée ne plaisait pas vraiment à Will. Keren était bel homme, amical, et sa charmante désinvolture devait attirer les femmes. Il s'aperçut qu'Alyss lui souriait, comme si elle avait lu dans ses pensées.

— Ce n'est pas moi qui vais lui faire la cour, mais Dame Gwendolyn, précisa-t-elle. Et elle est déjà fiancée. Tout cela ne mènera donc à rien de sérieux.

Elle est peut-être fiancée, mais tu ne l'es pas, songea le jeune homme avec amertume avant de chasser cette idée : Alyss se contentait de faire son travail.

— J'ai laissé un homme non loin du village que tu as traversé, poursuivit-elle, au cas où nous aurions besoin de contacter Halt. Il campe dans les bois avec une demi-douzaine de pigeons voyageurs.

Un peu nerveux, Will s'éclaircit la gorge.

— En fait, il y a quelque chose que je devrais lui faire savoir..., commença-t-il d'un ton hésitant, sachant que ce qu'il avait à dire semblerait ridicule à son amie. Hier soir, j'ai vu le Guerrier de la Nuit dans le bois de Grimsdell.



22

Alyss écouta Will tandis qu'il relatait sa promenade de la nuit précédente.

Max paraissait lui aussi prêter une oreille attentive à ses propos. Quand le jeune homme se mit à raconter comment la silhouette avait émergé de la brume, le chambellan se trompa plusieurs fois de rythme, mais Will ne lui en voulut pas, car il n'avait pas oublié l'allure à laquelle son cœur avait battu quand il s'était retrouvé face au Guerrier de la Nuit.

Pendant son récit, Alyss prit quelques notes dans un petit carnet à la couverture de cuir. Puis elle se relut et parut pensive.

— Tu as dû être terrifié.

— Oui, vraiment, reconnut le jeune homme sans hésiter – ils se connaissaient depuis trop longtemps pour qu'il éprouve le besoin de lui cacher ce genre de choses.

Sans oublier qu'il était habitué, en tant que Rôdeur, à rapporter des événements de la manière la plus précise et la plus honnête qui soit. Les doigts d'Alyss pianotèrent sur la table tandis qu'elle consultait de nouveau ses notes. Puis elle indiqua un passage précis du bout de sa plume.

— Ta chienne... au fait, comment s'appelle-t-elle ?

— Je ne lui ai pas encore donné de nom. Je l'appelle juste « ma grande ».

— Très bien, ça n'a pas d'importance. En revanche, tu dis qu'elle a grondé dès que tu as vu les petites lumières se déplacer. Et qu'elle s'est comportée de la même façon quand tu as entendu ces

chuchotements ?

— Oui, répondit Will, qui se demandait où elle voulait en venir, tout en essayant de se remémorer ces moments avec exactitude.

— Et tu as vu le Guerrier avant qu'il ne parle, c'est bien ça ? Combien de temps entre ces deux incidents ?

Il hésita puis finit par répondre :

— Il y a eu une pause entre le moment où il est apparu et celui où la voix s'est mise à me menacer. Une vingtaine de secondes ou un peu moins... difficile d'être précis. Et puis j'étais terrorisé.

— Je ne te le reproche pas. À ta place, j'aurais poussé des hurlements et je serais partie en courant sans attendre. Tu dis aussi que ta chienne a grogné quand elle a entendu la voix, mais pas quand le Guerrier a surgi devant toi ?

— Elle était peut-être allongée sur le sol...

— En tout cas, elle a réagi aux sons, aux lumières, mais pas à l'apparition... ?

— Elle ne l'a pas remarquée, ou bien... même si elle l'a vue, elle n'a pas dû se sentir menacée.

— Tu sais, Will, je ne connais pas grand-chose à ces phénomènes surnaturels. Mais j'ai toujours entendu dire que les animaux sentaient l'arrivée d'une apparition bien avant les humains. Pourtant, ta chienne n'a pas bougé, alors que tu étais face à cet immense guerrier.

— Tu crois que je l'ai imaginé ? dit le jeune homme, légèrement irrité.

Il était facile à Alyss de parler ainsi, en plein jour. Il n'avait pas rêvé, il le savait. Mais elle secoua la tête et posa la main sur le bras de son ami.

— Bien sûr, tu n'as rien imaginé. Ce n'est pas ton genre. Je veux simplement dire qu'on t'a joué un tour. Et ta chienne n'a prêté attention qu'à des phénomènes réels : les lumières, les voix, les sons... En revanche, la silhouette que tu as vue devait être une illusion.

Un long silence suivit, durant lequel ils se dévisagèrent. Will savait qu'ils avaient tous deux la même idée.

— Je vais devoir y retourner et découvrir de quoi il s'agissait, d'accord ?

— Nous irons ensemble, répliqua Alyss.

Le jeune homme lui en fut reconnaissant. Et il se doutait que l'esprit d'analyse de son amie leur serait fort utile.

— Mais cette fois, en plein jour.

— Vu ce que tu m'as raconté, répondit Alyss avec un sourire, il est hors de question que j'y aille après la tombée de la nuit !

Ce soir-là, Will joua de la mandole dans la grande salle du château. Alyss resta dans ses appartements, ainsi qu'elle en avait prévenu Orman. Son arrivée intriguait les habitants de MacIndaw, particulièrement les dames – une noble dame venant du sud du royaume devait porter des vêtements à la dernière mode, et elles étaient impatientes de la voir.

Orman se retira peu de temps après la fin du repas, avant que Will ne prenne son instrument. Keren et ses compagnons n'étaient pas là et le jeune Rôdeur se demanda si Orman leur avait demandé d'éviter le troubadour.

Le public s'amusa, mais sans grand enthousiasme, ce qui convenait parfaitement à ses projets – Alyss et lui ayant convenu de se retrouver tôt le lendemain matin.

Aussi, une heure après le lever du soleil, il sella Folâtre et sortit du château par la grande porte.

— Tu pars chasser, saltimbanque ? lui demanda la sentinelle en désignant le petit arc que Will portait en bandoulière et le carquois accroché à sa selle.

— Rien de mieux qu'un civet de lièvre des neiges ou une grouse pour améliorer un repas !

— Il va falloir les approcher de près, vu la taille de ton arc..., fit observer le garde. Et puis, le gibier ne court pas les routes en ce moment.

— On dit que la chasse est une façon agréable de gâcher une bonne promenade à cheval ! répondit le jeune homme.

La sentinelle sourit.

— Bonne chance, en tout cas. Et sois prudent, il paraît qu'on a vu un ours aux alentours.

— Je ne mange pas de viande d'ours, rétorqua Will d'un air si sérieux que le garde ne comprit pas qu'il plaisantait.

Puis, saisissant enfin, il se mit à rire.

— Prends garde qu'il ne te mange pas *toi* ! ajouta-t-il.

Le jeune homme prit la route qui partait vers le nord-ouest, tout en réfléchissant à la façon dont ses réactions face aux gens avaient changé depuis qu'il jouait ce rôle de saltimbanque. En tant que Rôdeur, il avait l'habitude de rester silencieux et de ne jamais faire de remarques superflues – et surtout pas des plaisanteries d'aussi mauvais goût. Cela faisait partie du mystère qui entourait l'Ordre.

Il chevaucha sur plusieurs kilomètres. Sa chienne bondissait à quelques mètres devant lui, se retournant de temps à autre pour vérifier si Folâtre la suivait bien.

Ils avaient organisé leur rendez-vous la veille, en consultant une carte des environs qu'Alyss avait apportée.

— Je partirai dès l'aube, en direction de l'est. Et toi, tu te dirigeras vers le nord-ouest une heure plus tard. Ensuite, tu reviendras sur tes pas en empruntant ce sentier et nous nous retrouverons à l'orée du bois de Grimsdell.

Il trouva sans mal l'étroit chemin qu'elle lui avait indiqué. La journée s'annonçait maussade et le vent sifflait entre les cimes dépouillées des arbres, mais le soleil faisait encore quelques apparitions entre les nuages. S'apercevant qu'il était un peu en retard, il fit accélérer Folâtre d'une simple pression du genou et la chienne adopta la même allure.

Ce fut elle qui vit Alyss la première. Sa queue touffue se mit à battre l'air et elle courut vers la jeune femme, que l'ombre d'un bosquet d'arbres dissimulait en partie.

La veille, Alyss portait une belle robe de noble dame, mais à présent, elle n'avait plus rien d'une élégante ; vêtue d'une courte tunique, de collants gris qui mettaient en valeur ses longues jambes et de bottes qui lui arrivaient aux genoux, elle avait drapé ses épaules d'une cape ; ses cheveux d'un blond scintillant étaient maintenus en place sous un chapeau orné d'une plume. Will se dit qu'il préférerait cette Alyss à la précieuse Dame Gwendolyn. Sa longue dague était rangée dans un fourreau de cuir joliment ouvragé, accroché à sa ceinture.

— Tu es en retard, dit-elle en lui tendant la main.

Il l'attrapa par le poignet et la hissa derrière lui. Elle s'installa sur la selle et passa ses bras autour de la taille de son ami.

— Où est ton cheval ? demanda-t-il (cela ne le dérangeait nullement de la sentir derrière lui).

— Je l'ai laissé avec mon escorte, en compagnie d'une fausse Dame Gwendolyn enveloppée dans une cape... un mannequin !

— C'était vraiment nécessaire, tu crois ?

— On ne sait jamais. Peu de temps après notre départ, deux cavaliers venant du château nous ont dépassés ; peut-être une coïncidence, mais qui sait ? Est-ce le bois de Grimsdell ? demanda-t-elle en désignant les arbres sombres qui s'élevaient tout près.

— Oui, on est arrivés, répondit-il, se sentant soudain oppressé.

Ils longèrent la lisière du bois jusqu'au chêne fendu qui marquait l'endroit où partait le sentier déjà emprunté par Will. Ils s'y engagèrent sans descendre de cheval, se penchant de temps à autre pour éviter des branches basses. Malgré sa nervosité grandissante, le jeune homme retrouva ses instincts de Rôdeur pour se repérer.

— Où as-tu vu les lumières ?

— Elles se dirigeaient par-là, précisa-t-il d'un ton hésitant. J'ai du mal à estimer la distance...

Alyss scruta les arbres entrelacés, entourés de plantes grimpantes.

— Ça ne devait pas être bien loin, car tu n'aurais pas pu les voir à travers ces broussailles. Allez, viens, ajouta-t-elle en descendant de cheval.

Will mit pied à terre lui aussi.

— Voyons dans cette direction, dit-elle.

Le jeune homme fit signe à Folâtre de rester sur le sentier, puis claqua des doigts : la chienne se mit à avancer devant eux, se faufilant aisément entre les buissons. Alyss et Will avaient plus de mal et bientôt, il dut se servir de son couteau pour se frayer un passage.

— C'est une arme bien pratique que tu as là, fit observer la jeune femme en voyant la lourde lame tailler d'épaisses plantes ou même des arbrisseaux.

— C'est une arme et un outil, précisa-t-il.

Soudain, ils sortirent des broussailles. La chienne les attendait, assise sur un étroit chemin qui traversait les bois, parallèle à la piste principale qu'ils avaient suivie.



23

Alyss regarda des deux côtés du sentier.

— Je ne suis pas un Rôdeur, dit-elle, mais toi, tu devrais pouvoir dire si quelqu'un est passé par là.

Will mit un genou à terre et examina le sol.

— C'est possible, finit-il par dire, les sourcils froncés. Il y a de légères traces ici, mais rien d'anormal.

— Tu ne peux pas voir si quelqu'un a couru, une lanterne à la main ? demanda-t-elle, un peu déçue.

Le jeune homme fit non de la tête, puis se souvint d'une des premières leçons de Halt. *N'oublie jamais de regarder en hauteur*, lui avait dit son mentor. *C'est le dernier endroit où les gens pensent à regarder*. Il leva les yeux vers les arbres et aperçut quelque chose d'étrange. Alyss l'imita.

Will se dirigea alors vers l'un des plus gros troncs et chercha des yeux des prises pour ses mains et ses pieds.

— Regarde ces plantes. Elles sont censées monter le long du tronc, et non pousser par le haut.

Il grimpa le long du tronc, si vite qu'Alyss eut l'impression qu'il avait glissé vers le haut. Il s'arrêta à quatre mètres au-dessus du sol et étudia une longue plante qui entourait une branche, puis rejoignait l'arbre voisin.

— C'est une corde ! lança-t-il à son amie. Teinte en vert pour ressembler à une plante.

Satisfait de sa découverte, il redescendit vers le sol.

— Personne n'a eu besoin de courir sur le sentier avec une

lanterne à la main, expliqua-t-il. Cette lanterne a dû être accrochée à une poulie qui a permis de la faire aller et venir le long de cette corde.

— Et cette jeune dame, ajouta Alyss en caressant la tête de la chienne, a senti ou entendu ceux qui t'ont joué ce tour. Je suis certaine que si on explorait d'autres sentiers, on y trouverait le même genre d'installation.

— Mais cela n'explique pas comment le Guerrier de la Nuit a pu m'apparaître, fit remarquer le jeune homme.

— C'est vrai, mais si ç'avait été un spectre, pourquoi s'embêter à placer des lumières ? Il est probable qu'on a voulu te jouer un autre tour. Allons vers l'étang, à présent.

Ils rejoignirent le sentier où Folâtre les attendait. Le petit cheval les regarda d'un air interrogateur, comme s'il se demandait ce qu'il avait manqué. Will prit le sac de couchage roulé derrière la selle et en sortit les différentes parties de son arc à double courbure, qu'il assembla avec dextérité. Il vérifia si la corde était bien tendue, puis leva les yeux vers son amie.

— Je me sens mieux ainsi, dit-il en encochant une flèche. Si on part à la recherche de ce satané Guerrier de la Nuit, mieux vaut que j'aie un arc entre les mains.

Il conduisit Alyss au bord de l'étang. Même en plein jour, l'endroit était sinistre et des rideaux de brume s'élevaient sur la rive opposée. L'eau elle-même était semblable à du marbre noir, lisse et impénétrable. Pourtant, un peu plus loin, des bulles montaient à la surface, suggérant la présence de créatures vivant dans les profondeurs.

— C'est ici, dit le jeune homme. Et la silhouette se trouvait de l'autre côté.

Alyss, perspicace, regarda dans la direction qu'il indiquait, puis vers le sentier qui longeait le bord de l'eau. À un endroit, il cédait la place à un petit promontoire couvert d'arbres et de buissons.

— Allons voir par-là, suggéra-t-elle.

Will la suivit, curieux de savoir où elle voulait en venir.

— Tu as une idée derrière la tête ?

Mais Alyss leva la main pour qu'il cesse de la questionner.

— Rien de bien précis, dit-elle vaguement, ses yeux fouillant le sol. Tu te débrouilles mieux que moi à ce jeu-là. Observe le sentier aux endroits sans végétation.

Le jeune homme obtempéra. Il y avait quelques légères empreintes de pas, qui révélaient un récent passage.

— Est-ce que je dois chercher quelque chose en particulier ?

— Des traces de brûlé.

Au même instant, il tomba sur un large cercle d'herbe sèche et roussie, totalement incongru sur ce sentier humide. Il appela son amie, qui le rejoignit. Elle s'agenouilla, passa la main sur l'herbe et laissa échapper un petit soupir de satisfaction.

— Bon, j'ai trouvé ce que tu cherchais. Explique-moi un peu ce que tu as compris, maintenant, lui dit son ami.

— Tu as déjà assisté à un spectacle de lanterne magique, tu te souviens ?

Quand ils étaient enfants, ils voyaient souvent ce numéro : les ombres d'étoiles, de demi-lune, de sorcières et de leurs chats projetées sur un mur à la lueur d'une bougie.

— Je crois que notre Guerrier de la Nuit est apparu de cette façon..., ajouta Alyss.

— Mais il était immense ! protesta Will. Et il se trouvait à trente ou quarante mètres de moi. Il aurait fallu une lumière terriblement puissante pour le faire apparaître.

— En effet, acquiesça la jeune femme. Et une telle lumière devrait dégager beaucoup de chaleur... d'où cette herbe brûlée.

— Mais la distance...

— Il y a différentes façons de diriger la lumière afin qu'elle forme un puissant rayon, crois-moi. Cela demande une certaine habileté et seuls quelques artisans en sont capables, mais c'est faisable.

— Mais sur quoi l'ombre a-t-elle été projetée ? demanda le jeune homme, perplexe. Il n'y a pas de murs ici.

— Sur l'épais rideau de brouillard. Regarde la manière dont il plane au-dessus de l'étang, à l'horizontale.

Tout ce qu'elle expliquait paraissait logique et il était prêt à la croire quand elle disait que, techniquement, il était possible de créer une telle illusion. Et si c'était le cas, il trouverait qui lui avait causé pareille terreur l'autre nuit, et il lui ferait payer.

— Quelqu'un cherche à faire fuir ceux qui pénètrent dans ce bois, ajouta la jeune femme d'un air pensif.

À présent soulagé, Will sentait la colère monter en lui.

— On lui demandera pourquoi quand on l'aura retrouvé, lança-t-il, le visage sombre.

Mais Alyss, qui avait levé les yeux vers le soleil, fit non de la tête.

— Pas ce matin. Mon escorte doit venir me rechercher d'ici quelques minutes. Et s'ils sont suivis, ils ne peuvent pas s'amuser à tourner en rond pendant que je cours les bois.

— D'accord, vas-y. Je vais continuer à faire des recherches de mon côté...

Alyss posa la main sur le bras de son ami et attendit qu'il la

regarde. Lisant dans ses yeux colère et détermination, elle secoua lentement la tête.

— Pas maintenant, Will. Nous reviendrons une autre fois, tous les deux. On peut continuer d'enquêter au château. Et plus on en saura sur celui qui est capable d'agir ainsi, mieux ce sera.

Il acquiesça à contrecœur. Il avait appris qu'il était préférable de faire des recherches avant de se lancer en territoire ennemi. Alyss vit la colère désserter le regard du jeune homme et ôta sa main, puis lui sourit.

— Tu me raccompagnes à la lisière du bois ?

— Oui, bien sûr. Et tu as raison, ajouta-t-il en montant sur Folâtre puis en l'aidant à s'installer derrière lui. Je voulais seulement faire payer à quelqu'un ma peur de l'autre nuit.

La jeune femme serra doucement les bras autour de sa taille.

— Je te comprends. Mais tu auras l'occasion de le faire, crois-moi. Tandis qu'il traversait le bois, elle reprit la parole :

— Tu sais, on pourrait envoyer un rapport à Halt et à Crowley par pigeon voyageur, afin de leur dire ce qu'on a découvert jusqu'ici.

Ces pigeons étaient élevés par le Service Diplomatique auquel appartenait Alyss. Une fois qu'un oiseau connaissait l'endroit d'où il avait été lâché, il pouvait y retourner sans peine. Personne ne savait comment le cerveau des pigeons assimilait ces repères géographiques, mais ils étaient de précieux messagers.

— Je suis surveillée, je crois, et je dois donc retourner au château. Mais tu pourrais revenir sur tes pas pour prendre contact avec l'homme qui s'occupe des pigeons ?

— Comment vais-je le reconnaître ?

— Lui te reconnaîtra et quand il te verra, il viendra vers toi.

Alyss et Will arrivaient à l'endroit où ils s'étaient retrouvés. Elle mit pied à terre et scruta la route par laquelle son escorte devait arriver, mais elle ne vit personne.

— On ferait mieux de ne pas trop se montrer, suggéra-t-elle.

Will mena Folâtre sous les arbres ; sa chienne les suivit. De là, le jeune homme voyait le virage le plus proche, à environ deux cents mètres de leur cachette. Soudain, il aperçut un premier cavalier.

— Les voilà, chuchota-t-il.

Aussitôt, Alyss courut se dissimuler dans d'épais buissons qui bordaient le chemin : elle ôta sa cape et sa tunique, sous laquelle elle ne portait qu'une légère chemise. Will aperçut ses épaules et ses bras nus et, embarrassé, détourna vivement les yeux. Puis son amie l'appela.

— Tu peux te retourner à présent, dit-elle d'un ton vaguement

amusé.

Elle avait revêtu une longue robe blanche par-dessus ses collants et ses bottes, et avait fait un baluchon de sa cape, de sa tunique et de sa ceinture. Will jeta un coup d'œil vers la route. Les quatre cavaliers d'escorte entouraient un cheval sur lequel se trouvait le mannequin censé remplacer la jeune femme. Celle-ci leur fit signe de s'arrêter, puis se tourna vers son ami, un sourire complice aux lèvres.

— On se retrouve au château.

Les cavaliers ralentirent, leurs montures créant une confusion apparemment répétée avec soin. L'un des hommes tira sur une corde et le mannequin glissa à terre. Avant même qu'il ait touché le sol, Alyss était déjà en selle. Un autre soldat se pencha pour ramasser le mannequin et, quelques secondes plus tard, le groupe repartait.

Tandis qu'ils s'éloignaient, Will attendit dans sa cachette, sans bouger. L'escorte d'Alyss était encore en vue quand Folâtre dressa l'oreille et la chienne laissa échapper un grondement sourd.

— On reste tranquilles, murmura le jeune homme.

Deux hommes d'armes venaient de surgir dans le virage, surveillant attentivement le chemin afin d'être certains de ne pas trop se rapprocher de ceux qu'ils suivaient. Will, toujours immobile, les vit passer devant lui. Il patienta encore quelques minutes, puis partit vers le sud, à la recherche du contact d'Alyss.



24

Ce soir-là, Will joua dans la caserne de MacIndaw.

Il était courant qu'un troubadour se rende dans divers lieux ; après tout, s'il avait joué tous les soirs dans la grande salle, le public se serait vite lassé de son répertoire. Et dans un château tel que celui-ci, au fin fond d'un fief où il y avait peu de distractions, les soldats pouvaient se montrer particulièrement généreux.

De plus, si un saltimbanque de passage espérait toujours recevoir une petite somme d'argent de la part du seigneur à la fin de son séjour, il ne pouvait trop y compter, car il était déjà nourri et logé. Aussi lui fallait-il gagner de l'argent ailleurs.

Mais surtout, Will avait de bonnes raisons de se rendre à la caserne : il souhaitait faire parler les hommes et en apprendre davantage sur le bois de Grimsdell et son étang. Et la musique et le vin, c'était bien connu, déliaient les langues.

Il fut bien accueilli, plus chaleureusement encore quand il sortit une grosse bouteille d'alcool de pomme. Ses airs campagnards et ses chansons populaires convenaient parfaitement à ce que le public attendait ; il y ajouta quelques morceaux plus grivois que Berrigan lui avait appris. La soirée était réussie et les soldats, au fil des heures, firent pleuvoir des pièces de monnaie dans l'étui de sa mandole.

Pour finir, il se retrouva seul en compagnie de six hommes, un gobelet d'alcool à la main, devant un feu de cheminée. Le jeune homme avait rangé sa mandole et il se sentait accepté parmi ces soldats qui avaient apprécié sa musique. Ces derniers bavardaient, énumérant des sujets rebattus – leur solitude et l'ennui qu'ils

éprouvaient dans ce château isolé. Un ennui pourtant teinté de peur, car nul ne savait quand les tribus scotti pouvaient lancer une attaque ; de surcroît, le mystère qui entourait la maladie de leur seigneur les troublait. Alors qu'ils en parlaient, Will les interrogea subtilement et découvrit qu'ils n'avaient aucune estime pour son fils, Orman.

— C'est pas un guerrier, dit l'un d'eux d'un ton écoeuré. Je suis sûr qu'il ne sait même pas tenir une épée, sans parler de la faire tourner au-dessus de sa tête !

Un murmure d'assentiment accueillit ces mots.

— Celui qu'il nous faut, c'est Keren, ajouta un autre. Lui, c'est un homme, un vrai, pas un rat de bibliothèque prétentieux qui passe son temps le nez collé sur des parchemins.

— Quand il n'est pas en train de nous regarder de haut, intervint un troisième soldat. Mais tant qu'il sera l'héritier de Syron, on pourra rien y changer.

— Et quel genre d'homme est votre seigneur ? se risqua à demander Will.

Ils se tournèrent vers lui et attendirent que leur supérieur, le sergent, réponde.

— Une homme bien. Un bon seigneur et un combattant courageux. Mais il y a peu de chance qu'il guérisse, d'après moi.

— Alors qu'on aurait vraiment besoin de lui, depuis que Malkallam est revenu, ajouta un des hommes – la sentinelle qui se trouvait de garde le soir où Will s'était rendu dans le bois.

— Malkallam ? Le sorcier dont les gens parlent ?

Tous se turent et certains regardèrent par-dessus leur épaule, vers les recoins les plus obscurs de la salle.

— Eh oui, finit par dire l'un d'eux. Il a lancé un sort à notre seigneur et il rôde dans ce bois... entouré de créatures...

— Je m'y suis rendu l'autre nuit, les informa le jeune homme. Tes mises en garde ont éveillé ma curiosité et j'ai voulu voir l'endroit de plus près... mais ce que j'ai entendu et vu là-bas m'a dissuadé d'y retourner.

— Je m'en doutais, répliqua la sentinelle. Vous autres, les jeunes, vous croyez toujours en savoir plus que ceux qui cherchent à vous conseiller. Tu as de la chance, tu as pu revenir. C'est pas le cas de tout le monde.

— Mais d'où vient ce Malkallam ?

Cette fois, un autre homme prit la parole – un soldat grisonnant.

— Il est resté parmi nous pendant des années. On croyait tous qu'il était inoffensif, un simple guérisseur versé dans les plantes médicinales. Mais il prenait son temps, attendant qu'on ne se méfie

plus de lui. Et puis il s'est passé des choses étranges. Un enfant est tombé malade et on raconte que Malkallam, capable de le soigner, l'a laissé mourir. Et d'autres ont dit qu'il voulait se servir de l'esprit du petit pour jeter des maléfices. Certains ont voulu lui faire payer ses péchés, mais il s'est enfui dans la forêt, juste à temps.

— Est-ce tout ? demanda Will.

— Oh non, il y a d'autres histoires qui circulent, des récits diaboliques... on dit qu'il vit entouré de monstres. Des êtres laids et difformes. Des créatures qui ont le mauvais œil... des nains, des bossus, ou pire encore. Des gens les ont parfois aperçus à la lisière du bois. Alors, quand Syron est tombé malade, on a tous su que Malkallam lui avait lancé un sort.

— Et pendant ce temps, ajouta un autre homme, Orman passe ses nuits à lire ces parchemins bizarres alors que les honnêtes gens auraient bien besoin d'un véritable meneur. Quelqu'un qui ait le courage de se mesurer à Malkallam et de le chasser une bonne fois pour toutes !

— Pour affronter ses monstres, il nous faudrait plus de soldats, intervint le sergent. Orman devrait recruter des hommes. Au moins, Keren s'en est chargé, dans une certaine mesure.

Le vieux soldat secoua la tête.

— Ça ne me plaît pas trop, ce qu'il fait là. Ces gens qu'il a trouvés... ce sont presque des brigands, à mon avis.

— Quand on a besoin d'hommes, Aldous, on ne fait pas le difficile, on recrute qui on peut, répliqua le sergent. Je suis d'accord, ce sont pas des enfants de chœur, mais Keren sait se faire obéir.

Will venait d'en apprendre davantage. Cependant, il prit garde de rester impassible et parvint même à bâiller avant de demander, l'air aussi désinvolte que possible :

— Keren a recruté des hommes ?

— Oui, répondit le sergent et comme l'a dit Aldous, vaut mieux pas chercher à savoir ce qu'ils ont fait par le passé. Mais nous aurons bientôt besoin d'un coup de main.

— Ils ne logent pas ici ? s'enquit le jeune homme.

— Non, Keren les a installés dans le donjon, répliqua Aldous. Histoire d'éviter toute anicroche.

Will, pensif, se dit que c'était une question de bon sens, cependant, cet arrangement le dérangeait pour une raison qu'il ne parvenait pas encore à définir.

— Et puis, reprit le sergent, quand on sait à quel point Keren et Orman se détestent, on peut penser que le premier préfère commander des hommes qui lui soient loyaux.

— Malgré tout, nous avons juré de servir le seigneur de ce château, et puisque Syron est hors-jeu, nous devons nous contenter d'Orman, fit observer Aldous.

— Juré ou pas, peu d'entre nous accepteraient d'agir contre Keren, intervint un soldat.

Les autres acquiescèrent en grommelant. Mais certains n'avaient pas l'air très convaincus et regardèrent de nouveau par-dessus leur épaule, conscients du risque qu'ils prenaient à exprimer de tels sentiments. Un silence planait à présent au-dessus du groupe et Will jugea préférable de s'en tenir là. Il ne voulait pas que l'un d'eux s'aperçoive qu'il avait essayé de leur tirer les vers du nez.

— En tout cas, dit-il alors avec un large sourire, vu que les hommes de messire Keren logent dans le donjon, nous serons moins nombreux à partager le peu qui reste de ma bouteille !

Il servit l'alcool dans les gobelets qu'on lui tendait avec enthousiasme et l'humeur s'en trouva allégée. Il fit semblant de remplir le sien. Toute la soirée, il avait évité de boire trop. Il avait beaucoup à penser et regretta de ne pas avoir attendu une journée de plus pour envoyer son rapport à Halt et Crowley.

Au même instant, au château royal d'Araluen, les deux Rôdeurs examinaient le rapport de Will, qu'un pigeon voyageur épuisé avait livré moins d'une heure plus tôt. L'oiseau avait essuyé des orages et des vents violents, mais il avait malgré tout rejoint le château. Un homme avait gentiment détaché le message, puis avait placé l'oiseau dans un des pigeonniers. Il dormait à présent, les plumes hérissées et la tête sous l'aile.

L'oiseau avait peut-être rempli sa mission, ce qui n'était pas encore le cas de Halt et Crowley. Ce dernier faisait les cent pas, tandis que son compagnon relisait les phrases abrégées de son ancien apprenti.

— J'aimerais que tu cesses de bouger ainsi, finit-il par demander au Commandant de l'Ordre.

Ce dernier eut un geste d'agacement.

— Je suis inquiet, bon sang de bois !

— Ah bon ? s'étonna Halt avec ironie. Maintenant que ton inquiétude est un fait établi, peut-être arrêteras-tu d'aller et de venir ; fais-moi plaisir, ajouta-t-il en désignant une chaise.

Crowley, avec un haussement d'épaules, fit ce que Halt lui demandait.

— En fin de compte, dit le Commandant, le rapport de Will

soulève plus de questions qu'il n'en résout.

Son ami était sur le point de défendre son ancien apprenti quand il comprit que Crowley ne critiquait pas le rapport du jeune Rôdeur, mais ne faisait que constater. De nombreuses questions restaient en effet sans réponse dans ce bref message : d'où provenaient les bruits entendus dans le bois ? Pourquoi Orman et son cousin se détestaient-ils autant ? Et pour quelle raison Alyss et son escorte étaient-elles suivies ?

— Il est encore trop tôt pour se prononcer, finit par dire Halt.

— Je sais, soupira le Commandant. Seulement, je me demande si Will et Alyss seront à la hauteur des graves événements qui se déroulent dans ce château.

— Je fais confiance à Will, déclara Halt, qui savait que les autres Rôdeurs avaient beaucoup d'estime pour son ancien apprenti, en dépit de sa jeunesse. Et d'après Dame Pauline, Alyss est une de ses meilleures Messagères.

— Bien entendu, répliqua Crowley ; nous avons fait les bons choix. Et si nous envoyons d'autres afin de les seconder, nous risquerions d'être démasqués. Cependant, j'ai un drôle de pressentiment... comme si quelqu'un se trouvait derrière moi sans que je puisse le voir. Tu saisis ?

— Oui, je vois parfaitement de quoi tu veux parler. Mais je suis d'accord : nous ne devons pas en faire trop.

Un long silence suivit.

— Évidemment, nous pourrions leur envoyer une seule personne, qui les aiderait si besoin, suggéra enfin Halt.

— Oui, je serais plus rassuré.

Les yeux des deux compagnons se croisèrent. Ils se connaissaient depuis des décennies et chacun savait à qui pensait l'autre.

— Horace ? demanda Crowley.

Halt acquiesça.



25

Will ne se doutait pas que ses supérieurs s'apprêtaient à leur envoyer de l'aide, à Alyss et lui. Le pigeon qui avait emporté son rapport était le seul à connaître l'itinéraire entre le fief de Norgate et le Château d'Araluen. Il était donc le seul à pouvoir lui rapporter une réponse, et il aurait besoin d'au moins trois jours pour récupérer des forces et repartir. Et, bien évidemment, il atterrirait loin du château, dans la forêt où se cachait le contact d'Alyss.

S'il avait su qu'il serait bientôt secondé, il se serait senti plus rassuré. Horace avait déjà prouvé sa valeur à maintes reprises. En tant qu'apprenti, il avait été un excellent combattant, un guerrier-né, selon ses maîtres. Il avait vaincu Morgarath et, plus tard, il avait participé à la guerre contre les Temujai. De plus, il avait gagné une solide réputation en se battant en duel : le nom du chevalier à la Feuille de Chêne était encore redouté à Gallica et ses exploits étaient tels que le roi Duncan n'avait pas hésité à l'adoubier alors qu'il n'avait pas terminé son apprentissage.

Par conséquent, savoir qu'Horace était en chemin aurait soulagé Will ce matin-là. Préoccupé par la conversation qui s'était déroulée dans la caserne, il avait l'intention de voir Alyss dès que possible. Il penchait aussi pour chercher de l'aide auprès de Keren – celui-ci disposait d'une force armée autonome, qui pouvait s'avérer fort utile. Mais avant de franchir le pas, il souhaitait en discuter avec Alyss.

Il leur fallait aussi trouver un moment pour retourner dans le bois afin d'enquêter sur le mystérieux Malkallam qui devait être à l'origine des dispositifs installés dans Grimsdell pour décourager les visiteurs.

Mais d'abord, il devait trouver un moyen de revoir son amie.

Entre-temps, il s'était rendu aux écuries pour vérifier si Folâtre se portait bien. Et comme la chienne commençait à s'ennuyer dans les appartements de son maître, il l'avait emmené afin de tenir compagnie à sa monture. Un arrangement qui semblait convenir aux deux animaux, qu'il laissa seuls.

Bien en avait pris au jeune homme. En effet, tandis qu'il traversait la cour du château, il vit une silhouette vaguement familière émerger de la poterne et se diriger vers le donjon. Un individu de haute taille, aux cheveux et à la barbe noirs. Will se trouvait trop loin pour distinguer ses traits, mais la manière dont il se déplaçait lui rappela quelqu'un... de même que la lourde lance qu'il avait à la main.

John Buttle. L'homme qu'il avait confié à l'équipage skandien !

— Bon sang, que fait-il ici ? marmonna Will.

Il s'empressa de se retourner, de poser un genou à terre et de refaire le lacet de sa botte. Heureusement, Buttle ne regardait pas dans sa direction. Il entra dans le donjon et le jeune Rôdeur se redressa, l'esprit en ébullition. Buttle aurait dû se trouver sur l'île de Skorghijl avec les Skandiens, à des centaines de kilomètres de là.

Alyss ! pensa soudain Will. Si Buttle la voyait, il la reconnaîtrait aussitôt, malgré sa tenue et sa coiffure plus sophistiquée, car la jeune femme ne passait jamais inaperçue. Et Buttle comprendrait d'emblée qu'elle était en mission. De même, il savait que Will était un Rôdeur.

Il fallait prévenir Alyss. Sans tarder. Il se dirigea vers l'entrée du donjon, puis hésita. Il décida alors de passer par les cuisines.

Avant même qu'il puisse faire un pas, une lourde main s'abattit sur son épaule. Il fit volte-face et se retrouva face au sergent, la mine sévère. Deux autres membres de la garnison se trouvaient non loin, la main sur leur arme. Nulle trace de la sympathique bonhomie affichée la veille dans la caserne.

— Un instant, saltimbanque. Le seigneur Orman veut te parler.

Will examina la situation. Le sergent se faisait vieux et se déplaçait lentement. Et les deux autres n'étaient que des hommes d'armes, certainement moins habiles que le jeune Rôdeur. Il pourrait se charger de deux d'entre eux avant même qu'ils puissent dégainer leur épée. Mais le troisième donnerait l'alarme, et le pont-levis se trouvait à une trentaine de mètres, gardé par trois ou quatre autres soldats. S'il se battait, jamais il ne parviendrait à sortir du château. Il ne lui restait qu'une solution : bluffer.

— Très bien, Sergent, répliqua-t-il en souriant. Je passerai le voir dès que j'aurai terminé ce que j'ai à faire.

— Non, répondit le sergent d'une voix ferme, sans lui lâcher l'épaule. C'est maintenant.

— Bien sûr, cela ne me dérange pas d'y aller tout de suite, dit le jeune homme d'un ton désinvolte. Conduisez-moi dans ses appartements, ajouta-t-il en faisant signe à l'homme de passer devant lui.

— Après vous, rétorqua le vieux sergent avec détermination.

Will dut obéir et, les trois soldats sur les talons, il traversa la cour. Il espérait qu'ils ne croiseraient pas Buttle car, ainsi escorté, il ne manquerait pas d'attirer l'attention sur lui. Heureusement, il ne décela aucun signe de son ancien prisonnier. Le sergent le poussa vers l'avant avec un objet dur et épais, et Will comprit que l'homme avait tiré la masse d'armes qu'il portait habituellement à la ceinture. Ils s'engagèrent dans l'escalier menant aux appartements d'Orman.

Les escaliers en colimaçon tournaient dans le sens opposé des aiguilles d'une horloge, de telle sorte qu'un attaquant, dans le sens de la montée, devait exposer son corps, tandis que son adversaire ne pouvait se servir de son épée que sur la droite, ce qui laissait son flanc gauche vulnérable. Will entendait le sergent haleter derrière lui. Il aurait pu les distancer aisément, mais où se réfugier ? Il préféra attendre une meilleure occasion, car une fois qu'il se serait enfui, il ne pourrait plus clamer son innocence s'il venait à être rattrapé.

En arrivant au quatrième, où se trouvaient les appartements du seigneur, le jeune homme hésita à entrer, mais le sergent le poussa avec sa masse d'armes et Will ouvrit la porte. Xander, attablé à son bureau, leva les yeux ; peut-être fut-il surpris de voir le troubadour ainsi escorté, mais il resta impassible. Il leur dit d'attendre, puis alla ouvrir la porte du bureau d'Orman.

— Les gardes sont là, avec Barton, seigneur, annonça-t-il avant de les laisser passer.

Will sentit la masse d'armes lui heurter de nouveau le dos, une petite habitude qui commençait à l'irriter ; il fut tenté de s'emparer de l'arme et la retourner contre le sergent, mais il réprima son envie. À vrai dire, il était curieux de savoir ce qu'Orman lui voulait, et tant que celui-ci n'appelait pas d'autres gardes en renfort, le jeune homme était convaincu qu'il pourrait s'échapper quand bon lui semblerait.

Le seigneur, courbé dans un grand fauteuil de bois, était assis derrière son bureau, sur lequel les livres de magie se trouvaient encore. L'un d'eux était ouvert et un marque-page de cuir marquait son emplacement. Orman, comme à son habitude, était vêtu de noir. Il fit signe à Xander de quitter la pièce et se leva avec une certaine gaucherie, comme s'il souffrait. Quand il se mit à parler, cette

impression fut confirmée : sa voix était essoufflée et il semblait avoir du mal à former ses mots.

— Merci, Sergent. Rien à signaler ?

— Non, seigneur, rien. Il nous a suivi sans faire d'histoires.

— Bien, très bien, marmonna-t-il. Parfait, Sergent, vous pouvez nous laisser. Attendez dehors, s'il vous plaît.

— Vous êtes sûr, seigneur ? s'enquit le vieux soldat, comme hésitant. Le prisonnier pourrait essayer de...

Il s'interrompt. Il ne savait pas ce que Will était capable de faire. En réalité, il se demandait si le troubadour était vraiment un prisonnier. On lui avait ordonné d'aller le chercher et de l'amener ici, et il avait supposé que le jeune homme posait un problème.

— Non, tout va bien se passer, chuchota Orman d'un ton irrité.

Il souffrait pour de bon, pensa Will. Il entendit le soldat se mettre au garde-à-vous derrière lui, puis se diriger vers la sortie dans un bruit de bottes. La porte se referma derrière lui.

Orman s'avança vers le jeune homme. Celui-ci s'aperçut alors qu'il tenait son bras droit le long du corps, comme s'il avait mal aux côtes. Il contourna son bureau et grimaça : parcourir une si petite distance semblait lui demander un effort énorme. Will s'approcha de lui.

— Seigneur Orman, vous avez mal quelque part ?

— Oui. En effet. Mais tu ne peux pas y faire grand-chose.

— Vous êtes blessé ? Je peux aller chercher votre médecin ?

Mais Orman fit non de la tête et laissa échapper un rire sec.

— Dans ce château, aucun guérisseur ne peut me secourir. Non, j'ai besoin d'aide, mais d'un autre genre, ajouta-t-il, ses yeux fiévreux braqués sur Will. Le genre d'aide qu'un Rôdeur est susceptible de m'apporter.



26

Le silence retomba sur la pièce. Will était sans voix. C'était bien la dernière chose qu'il s'était attendu à entendre, venant d'Orman. Puis il se ressaisit.

— Un Rôdeur, seigneur ? Quel rapport cela a-t-il avec moi, un simple saltimbanque ? bluffa-t-il, affichant un sourire contrit, tout en sachant qu'il était trop tard. Et un troubadour plutôt décevant, comme vous l'avez fait remarquer à maintes reprises.

Orman eut un geste de dédain et s'effondra sur l'une des chaises à dos droit se trouvant devant son bureau.

— Ne joue pas au plus fin avec moi. J'ai besoin d'aide, et vite. Ils ont fini par m'avoir, comme ils ont eu mon père. Comme tu peux le voir, je suis malade, et bientôt, je perdrai conscience et plus rien ne pourra les arrêter.

— *Ils* ? Qui entendez-vous par là ?

Orman poussa un gémissement en se tenant le côté et le ventre, avant de se pencher en avant, tandis qu'une vague de douleur le submergeait. La sueur perlait à son front.

— Keren ! finit-il par murmurer, le souffle court. Qui d'autre pourrait être à l'origine de la maladie de mon père ? Il veut prendre notre place !

— Keren ? répéta Will, stupéfait. Mais je croyais que...

— Évidemment, reprit Orman d'une voix rageuse, tu es sous sa coupe ! Il agit ainsi avec tout le monde. Tu croyais que je complotais contre mon père, pas vrai ? Comme la plupart des gens, ajouta-t-il d'un ton résigné. C'est tellement facile à croire, vu mon impopularité.

Will ne savait que répondre. Il avait en effet eu cette réaction. Il n'appréciait guère Orman et cela l'avait conduit à ne pas lui faire confiance. En revanche, la nature franche et ouverte de Keren l'avait amené à le considérer comme un allié potentiel. Pourtant, fallait-il croire Orman ?

— Je ne crois pas que tu sois un vrai saltimbanque, tu sais, poursuivit le seigneur, en levant la main afin de ne pas être interrompu par le jeune homme. Tu as du talent, même si ton répertoire n'est pas à mon goût. Mais tu t'es trahi l'autre jour, quand je t'interrogeais.

— Comment ça ? s'étonna Will, qui tâchait de se remémorer la conversation qu'il avait eue avec Orman avant l'arrivée d'Alyss.

— Je t'ai demandé si ta mandole avait été fabriquée par Gilperon, tu te souviens ?

— Oui, répondit le jeune homme. Le nom m'avait échappé, c'est tout.

— Gilperon n'existe pas. Le luthier le plus célèbre se nomme Gilet. Et n'importe quel troubadour le sait.

Will ferma les yeux un instant et sentit la colère monter en lui. Orman lui avait joué un tour si simple... et cela avait fonctionné. À présent, il ne voyait pas comment s'en sortir.

— Aussi j'ai été voir à quoi ressemblait ta monture... un cheval fort semblable à ceux que les Rôdeurs utilisent. Il semblait bien entraîné. Même tes vêtements donnent quelques indices sur ta véritable identité, tant ta cape ressemble à celle que portent les Rôdeurs. Les couleurs ont beau être différentes, je suis certain que tu pourrais te fondre à ta guise dans le paysage enneigé.

— Vos hypothèses sont fascinantes, seigneur, répliqua le jeune homme. Mais malheureusement, il s'agit d'une série de coïncidences, rien de plus.

— Ne me fais pas perdre mon temps, rétorqua vertement Orman. Il m'en reste si peu. Ils ont réussi à m'empoisonner, comme mon père. La douleur empire et d'ici quelques heures, je serai perdu. Ils pourront alors s'emparer du château. Tu dois m'aider à sortir d'ici.

— Vous souhaitez partir ? demanda Will avec stupeur.

— Il le faut, tu ne comprends pas ? répondit Orman d'un ton désespéré. Cela fait quelques semaines que j'essaie de m'opposer à eux, mais ils sont parvenus à infiltrer le château. Keren a recruté des hommes et, peu à peu, se débarrasse de ceux qui me sont fidèles. À présent, il me reste à peine une douzaine de soldats sur lesquels je peux compter. Alors qu'il dispose d'une vingtaine d'hommes, voire plus.

Une autre convulsion s'empara de lui et il se plia en deux en gémissant.

— Keren veut le château, reprit-il d'une voix faible. Il ne peut agir légalement, alors il s'en est pris à nous. Cela fait un moment que j'ai compris qu'il avait conclu un marché avec un seigneur scotti : celui-ci pourra envahir la région à condition que Keren conserve le château. Une fois que la neige aura fondu, les Scotti emprunteront les défilés. Ensuite, ils seront libres d'assiéger Norgate et le fief entier avant la fin du printemps. Est-ce ce que tu souhaites ? ajouta-t-il avec amertume.

Voyant que Will hésitait, il poursuivit :

— Keren n'hésitera pas à nous tuer, mon père et moi, afin d'être le seul héritier possible. Oh, il ne le fera pas ouvertement, il n'est pas assez puissant pour cela. Aussi, il a ravivé la vieille légende du sorcier, a empoisonné mon père et tente de procéder de la même manière avec moi. Mais tant que je suis en vie, il ne peut prendre ma place et doit jouer finement.

— Comment vous a-t-il empoisonné ?

— Qui sait ? Il faut bien que je mange et boive, répliqua Orman avec un haussement d'épaules. J'ai essayé de me montrer prudent et de faire préparer mes repas à part, mais il a pu soudoyer un de mes serviteurs. Ou bien, il a fait verser le poison dans mon eau, un peu chaque jour. Je savais que ça finirait par arriver, ajouta-t-il en indiquant les ouvrages de sorcellerie posé sur son bureau. J'ai parcouru tous ces livres afin de trouver des indices, un antidote... en pure perte.

— Oh, je vois, répondit Will. Je croyais...

Le seigneur eut un sourire sombre.

— Tu as cru que j'étais un sorcier ? Que j'avais causé la maladie de mon père, c'est bien ça ?

Le jeune homme acquiesça – il aurait été inutile de nier.

— Cela semblait logique.

— Oui, je comprends. Comme je te l'ai déjà expliqué, quand quelqu'un n'est pas très populaire, il est si facile d'en penser du mal, dit-il en se levant péniblement. À présent, mon seul espoir est que tu sois vraiment un Rôdeur, car j'ai besoin de quitter ce château, et je doute qu'un simple saltimbanque puisse m'aider... Je suppose que Dame Gwendolyn se sert elle aussi d'une identité d'emprunt...

— Comment savez-vous que..., commença Will, avant de s'apercevoir qu'il en avait trop dit.

Orman sourit.

— Je suis peut-être impopulaire, mais je suis encore capable de

réfléchir. Cette jeune femme et toi êtes arrivés presque en même temps au château, et dès qu'elle a pu, elle t'a convoqué dans ses appartements. Et vous êtes partis à cheval tous les deux le même matin...

Tout s'était passé si vite que Will avait oublié qu'il voulait avertir Alyss de ne pas se montrer. Aussi, il décida de tout raconter à Orman et de l'avertir de la présence de Buttle.

— C'est un problème en effet, commenta Orman d'un ton préoccupé. Ce Buttle a bien entendu été recruté par Keren. Celui-ci semble prêt à engager n'importe quel criminel qui se trouve dans la région. Je vais envoyer Xander prévenir ton amie. Ensuite, nous verrons comment sortir tous trois du château.

Il agita une clochette d'argent. Aussitôt, son secrétaire se présenta. Orman lui donna des instructions pendant que Will écrivait un mot afin que Xander le transmette à Alyss. L'homme, l'air soucieux, le plia et le glissa dans son gilet avant de sortir.

Puis une autre idée vint à l'esprit du jeune Rôdeur.

— Le Guerrier de la Nuit... ces apparitions dans le bois de Grimsdell, vous savez ? Est-ce que Keren en est aussi responsable ?

— Tu en as donc été témoin ? À vrai dire, je n'en sais rien. Ce guérisseur, Malkallam, est peut-être derrière tout cela. Et Keren se sera seulement servi de ces incidents pour ranimer l'ancienne légende. Quoi qu'il en soit, nous devons découvrir ce que ce Malkallam a en tête.

Will le dévisagea avec étonnement.

— Oui, il est probablement le seul à pouvoir apaiser mes souffrances. Et j'ai besoin que tu me conduises jusqu'à lui.



27

— **V**ous avez perdu la tête ? s'exclama le jeune homme d'une voix stridente. Vous vous imaginez que Malkallam va vous porter secours ? Il est l'ennemi juré de votre famille !

Orman secoua la tête, un mouvement qui parut l'épuiser encore davantage.

— Seulement si tu crois aux contes de fées. Je pense que cet homme n'a rien à voir avec ce qui nous arrive, à mon père et à moi. Je doute qu'il soit un sorcier. Il a été guérisseur pendant des années et s'est montré excellent herboriste. Et puis il s'est passé quelque chose et il a disparu. Les gens disent qu'il se serait installé dans la forêt, entouré de forces des ténèbres...

— Que lui est-il arrivé ? Le savez-vous ?

— Qui pourrait le savoir ? Il se peut que les gens aient confondu son art avec de la sorcellerie. Cela est déjà arrivé. Il suffit de posséder des talents qui sortent un peu de l'ordinaire et très vite, les gens du peuple vous prennent pour un magicien, expliqua-t-il avant de s'interrompre pour reprendre son souffle. En tant que Rôdeur, tu dois comprendre cela.

Will était forcé d'admettre qu'Orman avait raison. C'était ainsi que les gens voyaient les Rôdeurs, comme des sorciers.

— Êtes-vous prêt à prendre ce risque ? demanda le jeune homme.

— En réalité, je ne peux me permettre de ne *pas* prendre ce risque, rétorqua Orman. Malkallam est le seul à des centaines de kilomètres à la ronde à pouvoir découvrir quel est ce poison et à trouver un antidote.

Will savait que le seigneur n'avait pas tort.

Xander revint dans la pièce. À son expression, le jeune Rôdeur comprit qu'il apportait de mauvaises nouvelles.

— Seigneur, je n'ai pu trouver Dame Gwendolyn. Les soldats de Keren sont partout.

Orman laissa échapper un juron alors que la douleur l'envahissait de nouveau. Xander s'apprêtait à rejoindre son maître, mais Will se mit en travers de son chemin.

— Vous voulez dire que les hommes de Keren vous ont empêché de la voir ? lança celui-ci d'un ton cinglant. Vous n'avez même pas essayé, j'en suis certain !

Le secrétaire le dévisagea sans broncher.

— Une fois que je les ai vus, j'ai préféré ne pas me rendre dans ses appartements, car je savais qu'ils m'apercevraient. Et je ne voulais pas mettre Dame Gwendolyn en mauvaise posture.

Le jeune Rôdeur saisit Xander par les revers de son gilet et l'attira près de son visage.

— Espèce de lâche ! Quelle mauvaise posture ? Il suffisait de lui transmettre mon message !

Mais le secrétaire continuait de le regarder sans que Will puisse lire la moindre trace de peur dans ses yeux.

— Réfléchis un peu, Rôdeur. Imagine qu'ils me voient lui apporter ce message. Ensuite, qu'ils s'aperçoivent que le seigneur Orman, toi et moi sommes partis dans l'heure suivante. Keren comprendrait aussitôt que Dame Gwendolyn est notre alliée.

Will desserra lentement son étreinte ; Xander recula en remettant son col en place. Évidemment, il avait raison. Toute tentative d'avertir Alyss pour l'instant la mettrait en danger. Pourtant, si elle croisait Buttle...

— Je dois lui venir en aide, déclara le jeune homme.

— Il est trop tard, répliqua Orman d'une voix fatiguée. Keren s'apprête peut-être déjà à agir contre moi. Il nous faut partir d'ici quelques minutes.

Ces mots exacerbèrent la colère de Will.

— Vous ne pensez donc qu'à ça ? Sauver votre peau ? Dans ce cas, allez au diable ! Je ne laisse pas tomber mes amis quand ils ont besoin de moi !

Le seigneur resta coi, mais Xander s'avança vers le jeune homme et posa une main sur son bras.

— Mon maître a raison. Si vous êtes capturés dans le château, rien n'empêchera Keren de te tuer toi, ton amie et le seigneur. Tu ne comprends donc pas ?

Will hésitait. Au fond de lui, il savait que seule sa mission importait et que sa tâche première consistait à protéger Orman. Malgré tout, il répugnait à exposer Alyss au danger.

— Tu perds du temps, fit observer Orman d'un ton paisible. Ton amie sera démasquée, ou non ; mais s'ils nous attrapent, Keren n'aura plus aucune raison de la garder en vie. Surtout s'il apprend qu'elle est une Messagère. Tant que je suis vivant, Keren ne pourra pas réclamer le château pour lui. Tu pourras même proposer à Keren de m'échanger contre Dame... Gwendolyn... – ce n'est pas son vrai nom, j'imagine ?

— Non, elle s'appelle Alyss, répondit Will, conscient que le raisonnement d'Orman était parfaitement logique. Très bien, dit-il abruptement. Allons-y. Ne préparez que quelques affaires, ordonna-t-il au seigneur, nous devons voyager sans charges inutiles. Des vêtements chauds, une bonne cape et des bottes. Il nous faudra dormir dehors, je pense. De mon côté, je vais seller deux montures... ou plutôt, trois, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil au secrétaire. Xander, pouvez-vous mener votre maître à la porte est du donjon, en face des écuries, sans trop attirer l'attention ?

— Oui, nous utiliserons l'escalier de service.

— Parfait : rendez-vous dans dix minutes. Les chevaux seront prêts et je les ferai sortir dès que je vous verrai arriver.

— Et ensuite ? demanda Orman.

— Ensuite, nous passerons la porte au galop.

En dépit de la douleur, le seigneur eut un sourire sardonique qui lui déforma le visage.

— Un plan fort ingénieux..., fit-il observer.

— Si vous préférez, nous pouvons toujours creuser un tunnel ou dénicher un déguisement. Mais le temps de s'en occuper, nous serons morts. Mieux vaut agir vite et les prendre par surprise. J'imagine que la plupart de vos hommes sont encore sur les murailles ?

— Oui, certains, mais ils ne sont plus très nombreux.

— Très bien, lança Will. Dans dix minutes.

Sur ces entrefaites, il se dirigea vers la porte et l'entrebâilla. L'antichambre était vide. De même que le couloir, hormis deux gardes postés à l'autre bout, qui semblèrent ne pas remarquer Will. Il s'obligea à marcher calmement et partit en direction des escaliers.

Tendu, il traversa le grand hall, puis la cour. Chaque fibre de son être lui dictait de courir jusqu'à l'écurie, mais il se refréna, tout en restant aux aguets. Une fois entré dans le bâtiment mal éclairé, il se précipita vers Folâtre et s'empara de la selle et de la bride posée sur une barrière. Le cheval et la chienne, alarmés par son attitude, restèrent pourtant silencieux et tandis que le jeune homme préparait

sa monture, la chienne monta la garde. Dès qu'il eut terminé, Will sortit les différentes parties de son arc du sac de selle et les assembla aussi vite que possible. Il accrocha son carquois au pommeau de sa selle et fit sortir Folâtre, avant d'aller vérifier les autres boxes. Sa bête de somme était une monture endurante, mais trop lente en cas de poursuite. Il ignore les destriers, des bêtes massives qu'Orman et son secrétaire ne parviendraient certainement pas à guider. Un peu plus tôt, il avait remarqué une jument calme et docile qu'il alla chercher et sella rapidement. Puis, à l'autre bout de l'écurie, il trouva un cheval bai qui ne semblait pas trop farouche. Il le sella à son tour, puis vérifia les sangles – il aurait été dommage que les selles glissent au montoir. Il ouvrit les portes du bâtiment, jeta un coup d'œil rapide à l'extérieur et aperçut Xander, tout près de l'entrée du donjon ; derrière lui, dissimulée dans l'ombre, se tenait une silhouette – Orman, probablement, se dit Will, avant de songer qu'il pouvait tout à fait s'agir d'un des hommes de Keren.

Le jeune Rôdeur baissa les yeux vers sa chienne, qui le fixait avec impatience, les oreilles dressées.

— Suis-moi. Et en silence, ajouta-t-il.

La chienne, à présent satisfaite de savoir ce qu'on attendait d'elle, se tenait prête à partir.

À la hâte, Will attacha les brides des deux autres chevaux à la selle de Folâtre, puis ouvrit brusquement la porte de l'écurie, avant de bondir sur le dos de sa monture qu'il talonna. Il y eut quelques secondes de flottement, le temps que la jument et le cheval bai se mettent en marche eux aussi. Ceci fait, les trois animaux entamèrent la traversée de la cour au trot.

Xander soutenait Orman, qui semblait mal en point. Il y eut un moment de confusion quand le jeune Rôdeur obligea les chevaux à faire halte. Folâtre, qui avait saisi ce que son maître avait en tête, fit de son mieux pour bloquer les deux autres montures, qui continuèrent d'avancer durant quelques secondes. Xander s'empara de la bride de la jument pendant qu'Orman essayait de se hisser sur la selle. Will entendait sa respiration, mais aussi une voix qui venait du donjon. Il encocha une flèche.

Comme il s'y attendait, des cris étouffés se firent entendre, suivis par des bruits de pas précipités. Il jeta un coup d'œil à Xander, qui tentait vainement d'installer son maître sur la jument, agitée, qui renâclait. Will, s'approchant, attrapa Orman par la ceinture et le hissa sur la selle, pendant que le secrétaire le poussait vers le haut. Puis celui-ci grimpa difficilement sur l'autre cheval. Derrière eux, la lourde porte du donjon s'ouvrit à pleine volée ; Will, après avoir lancé un

bref regard dans cette direction, se tourna légèrement et décocha une flèche qui alla se planter dans le chambranle de la porte, à hauteur de visage. Il entendit un cri de stupeur et la porte qui se refermait brutalement. Il n'y avait plus un instant à perdre.

— Allons-y ! hurla-t-il à ses compagnons.

Folâtre partit à toute allure, tirant les deux autres chevaux derrière lui. La sortie était en vue et une sentinelle courait vers le treuil qui actionnait la herse. Will tira un trait dans sa direction – le soldat se coucha sur le sol afin d'éviter la flèche, qui siffla tout près de son oreille.

Du coin de l'œil, le jeune homme aperçut l'agitation qui régnait sur les remparts. Un trait d'arbalète atterrit sur les pavés, devant Folâtre. Instinctivement, il tira de nouveau et une silhouette passa par-dessus le parapet pour s'effondrer dans la cour.

Bientôt, les sabots de leurs chevaux se mirent à marteler le bois du pont-levis, s'engagèrent sous l'énorme tour qui le surplombait, puis s'élancèrent au galop sous le soleil hivernal. Quelques secondes plus tard, les montures galopaient sur le sol dur et glacé de la route. Ils étaient à découvert et Will devina le chuintement des traits d'arbalète qui les visaient, mais ils étaient peu nombreux et aucun ne les atteignit.

Il se retourna et vit Xander qui chevauchait près d'Orman – celui-ci, affaissé, semblait souffrir ; pourtant, il se tenait ferme au pommeau de sa selle.

Le jeune Rôdeur savait qu'ils avaient quelques minutes d'avance sur les soldats qui ne manqueraient pas de partir à leur poursuite. Sans hésiter, il prit la direction du bois de Grimsdell.



28

En arrivant à l'orée du bois, ils ralentirent l'allure et Will jeta un coup d'œil à Orman, qui oscillait sur sa selle, les yeux mi-clos, le regard éteint. Ses lèvres remuaient, mais aucun son ne sortait de sa bouche.

— Nous devons le mener aussi vite que possible à Malkallam, dit Xander d'un ton inquiet. Il est sur le point de perdre conscience.

Will acquiesça. Il regarda la route, guettant un signe de leurs poursuivants.

— Allez vous dissimuler à l'intérieur du bois. Pendant ce temps, je dissuaderai quiconque de nous serrer de trop près. Suivez ce chemin sur une centaine de mètres puis attendez-moi, précisa-t-il en indiquant le sentier qu'Alyss et lui avaient emprunté lorsqu'ils avaient exploré le bois.

— Et toi ? demanda Xander d'un air hésitant.

Will lui sourit. Le petit secrétaire se montrait courageux, ce qui était inattendu. Le Rôdeur rabattit son capuchon sur sa tête et conduisit Folâtre jusqu'à un chêne, où il prit position dans l'ombre.

— Ne vous inquiétez pas, allez-y, ils ne vont plus tarder à présent.

Xander s'empara de la bride du cheval d'Orman et s'enfonça dans le bois sombre. Au bout d'une quinzaine de pas, Will les perdit de vue. De son côté, il resta immobile et attendit. Soudain, la chienne, tapie sur le sol, laissa échapper un grondement sourd.

— Tranquille, lui ordonna le jeune homme.

Quelques secondes plus tard, les oreilles de Folâtre se dressèrent nerveusement et le petit cheval gratta le sol de son sabot. Will, qui

n'avait encore rien vu, admirait les sens aiguisés des deux animaux. Il calma sa monture et, comprenant que son maître avait entendu son avertissement, celle-ci se détendit.

Près d'une minute plus tard, une troupe à cheval apparut dans le tournant. Huit hommes armés jusqu'aux dents, menés par une silhouette que Will reconnut tout de suite.

— Buttle, murmura-t-il.

La bande s'arrêta à deux cents mètres de la cachette du Rôdeur. L'un des soldats mit pied à terre et entreprit d'examiner le sol, puis regarda les prairies recouvertes de neige et le débouché du sentier qu'avaient emprunté Xander et Orman, où les empreintes des sabots de leurs chevaux devaient encore être visibles.

Buttle ordonna aux hommes d'avancer, mais aucun d'eux ne bougea. Le ton montait ; Will s'en réjouit. Apparemment, Buttle n'avait pas eu vent de ce qui se passait dans le bois. Un instant, le jeune Rôdeur regretta de ne pas s'être posté en travers du chemin afin d'abattre le plus grand nombre d'hommes possible. Mais il écarta cette pensée, car certains soldats pouvaient très bien appartenir à la garde d'Orman et se trouver là contre leur gré. Et puis il savait qu'il n'aurait pu se résoudre à tuer autant d'individus de sang-froid.

Mais Buttle, c'était différent. Son manque de scrupules et sa nature cruelle pouvaient faire de lui un assistant précieux pour Keren. Will savait qu'un tel homme avait besoin de gens comme Buttle, disposés à tuer, à voler et à détruire aveuglément, sans discuter les ordres.

Et il était là, à seulement deux cents mètres. En un instant, Will encocha une flèche sur la corde de son arc. La cible était loin et il y avait un léger vent, qui agitant la cime des aulnes bordant la route. Pourtant, rien n'était impossible à un Rôdeur, et le jeune homme, confiant, savait qu'il ne pourrait rater ce tir.

Il banda son arc en se servant des muscles de ses bras et de son dos avec une facilité due à un entraînement prolongé et intensif. Il se concentra sur sa cible, oubliant l'arc et la flèche. Il redressa l'arme jusqu'à ce qu'il soit satisfait de sa position, qui dépendait de la distance de son objectif. À cet instant, si on lui avait demandé comment il s'y prenait pour jauger à vue d'œil, il n'aurait su que répondre : il agissait d'instinct. Sa main gauche, qui tenait l'arc, était relâchée et, tandis que l'index de sa main droite reposait à la commissure de ses lèvres, les autres doigts retenaient la corde tendue à l'extrême.

Il expira, à peine conscient de ses propres battements de cœur et du rythme de son corps, et relâcha la corde sans même bouger les

maines. Tout cela lui prit moins de quelques secondes.

L'arc vibra et la flèche s'envola.

Le tir était excellent. Mais Will utilisait un arc à double courbure et non celui avec lequel il s'était entraîné les trois dernières années de son apprentissage. La flèche parcourut deux cents mètres et tomba plus bas que prévu : au lieu de se planter dans le torse de Buttle, elle lui transperça la cuisse et la cloua à la selle en cuir bien dur.

Buttle poussa un hurlement. Son cheval, effrayé, rua, et les autres montures l'imitèrent. Les soldats, déjà méfiants, virent le trait qui avait blessé leur meneur et firent aussitôt demi-tour, de crainte de subir le même sort. Buttle laissa échapper plusieurs jurons, mais fut obligé de les suivre.

— Bon sang, murmura Will en le regardant s'éloigner et en se rappelant ce que Crowley lui avait dit à propos de cet arc. Plus de tirs aussi éloignés, confia-t-il à Folâtre. J'aurais dû me méfier.

Il scruta de nouveau la route, mais la troupe de soldats avait apparemment abandonné l'idée de le poursuivre. Aussi fit-il signe à son cheval de s'engager sur le sentier qui s'enfonçait dans le bois.

Il rattrapa Xander et Orman, une centaine de mètres plus loin. Le seigneur, affaîssi et vacillant sur sa selle, prêt à perdre connaissance, marmonnait des mots inintelligibles et laissait échapper de petits gémissements pareils à des miaulements.

— Il ne va pas mieux ? demanda Will un peu inutilement.

— Non, répondit le secrétaire, soucieux. Et nous n'avons pas un instant à perdre. As-tu une idée de l'endroit où Malkallam peut se cacher ?

— Au milieu du bois, j'imagine...

— Il faut absolument faire quelque chose, reprit Xander, très inquiet.

Oui, mais quoi ? se demandait Will, désespéré. Il savait qu'ils pouvaient errer des jours dans le bois sans rien trouver. Ses yeux se posèrent sur sa chienne, qui s'était assise et attendait patiemment ses ordres.

— Suivez-moi, lança-t-il soudain à Xander.

Ils contournèrent le sinistre étang, puis s'arrêtèrent à l'endroit où Alyss avait trouvé le cercle d'herbe roussie. Là, le jeune Rôdeur mit pied à terre et Xander, après un instant d'hésitation, l'imita.

— Que s'est-il passé ici ? demanda-t-il en observant les traces de brûlé.

Will lui relata alors ce qu'en avait déduit Alyss et sa théorie de la

lanterne magique.

— Oui, il se pourrait qu'elle ait raison, estima le secrétaire. Cependant, il faut un verre d'une grande précision pour arriver à un tel résultat.

— Un verre ?

— En effet, qui puisse refléter un rayon de lumière.

— Et il faut aussi une sacrée source lumineuse pour cela.

— Oh, tu sais, il y a différents moyens d'en obtenir une. Avec de la roche blanche, par exemple.

Will le dévisagea d'un air interrogateur – il n'avait jamais entendu parler d'une telle chose.

— Une roche poreuse qui, au contact de l'eau, dégage un gaz inflammable, reprit Xander. Le gaz brûle en libérant une flamme d'une blancheur extrême, et beaucoup de chaleur. Oui, ajouta-t-il après réflexion, de la roche blanche a pu être utilisée ici. Mais pourquoi venir en ce lieu ? Qu'as-tu en tête ?

Le jeune homme claqua des doigts et sa chienne se rapprocha de lui.

— Je me suis dit que, s'il y avait une sorte de lampe à cet endroit, il y avait forcément des gens pour s'en occuper. Des êtres humains, qui auraient laissé une odeur derrière eux. Et ma chienne est peut-être capable de les détecter et de nous mener jusqu'au repaire de ce sorcier.

Il caressa la tête de l'animal et pointa le doigt vers le sol.

— Cherche, lui dit-il.

La chienne baissa le museau et se mit à renifler le rivage. Au bout de quelques minutes, elle élargit son exploration ; soudain, elle s'immobilisa et leva une patte avant, tout en gardant la truffe collée au sol. Elle aboya une fois, un son strident.

— Brave fille, murmura Will.

Xander, de son côté, semblait perplexe.

— Elle a peut-être simplement repéré un daim ou un blaireau...

— Vous avez une meilleure idée ? répliqua alors le jeune homme. Dans ce cas, faites-m'en part !

— Non, bien sûr que non. Allez, continue, répondit le secrétaire d'un ton contrit.

Will se retourna vers la chienne. Comme d'habitude, elle le fixait et attendait de nouvelles instructions. Il alla la rejoindre et lui indiqua l'endroit où elle avait débusqué l'odeur.

— Suis cette piste, lui ordonna-t-il.

La chienne poussa un aboiement et partit en bondissant. Quelques mètres plus loin, elle s'arrêta et se tourna vers son maître, comme

pour lui intimer l'ordre de la suivre.

Will et Xander échangèrent un bref coup d'œil et s'empressèrent de remonter en selle. Le second attrapa les rênes du cheval d'Orman, puis ils partirent derrière la chienne blanche et noire, qui continuait de renifler de-ci de-là le long de la piste tout en les conduisant dans les profondeurs du bois.



29

La piste était tellement sinueuse que les cavaliers avaient parfois l'impression de revenir sur leurs pas. Il y avait aussi d'autres sentiers qui en partaient et de nombreux croisements, et Will commença à se demander si sa chienne savait ce qu'elle faisait ou se contentait d'errer à travers le bois. Peut-être Xander avait-il eu raison... Cependant, le jeune homme se rendit compte que l'animal était vraiment concentré sur sa tâche et qu'il ne se dirigeait pas au hasard.

Bientôt, Will perdit tous ses repères. Totalement désorienté, il aurait été incapable de revenir sur ses pas. Désormais, la vie d'Orman dépendait de sa chienne et, aux regards inquiets que Xander jetait de tous côtés, le jeune Rôdeur savait que son compagnon en était lui aussi conscient. Ils ne se parlaient pas, tant il aurait été inutile d'exprimer leurs peurs respectives – sans oublier l'atmosphère des lieux, qui ne se prêtait pas au bavardage. Comme si le bois avait été un individu à part entière – déprimant, sombre et menaçant, en dépit de quelques éclaircies qui illuminaient, de temps à autre, le ciel.

Cela faisait une bonne heure qu'ils chevauchaient ainsi, quand ils arrivèrent à un carrefour d'où partaient trois sentiers. Pour la première fois, la chienne parut hésiter. Elle s'engagea sur le sentier de droite, puis s'immobilisa et revint sur ses pas afin d'essayer celui de gauche.

— Oh, c'est pas vrai, s'exclama Xander. Elle a perdu la trace...

Il jeta un coup d'œil anxieux à son maître. Celui-ci avait à présent les yeux fermés et il vacillait toujours, malgré la corde qu'ils avaient nouée autour de ses poignets et du pommeau de sa selle pour parer à

une chute éventuelle.

La chienne lui lança un regard plein de reproche, laissa échapper un bref aboiement, puis avança de nouveau, avec décision, sur le sentier de gauche. Une cinquantaine de mètres plus loin, Will entendit un cri étouffé derrière lui. C'était Xander, qui venait d'apercevoir un crâne planté sur un poteau, devant eux. Au-dessous, une planche de bois couverte de lichen portait un message indéchiffrable, écrit dans un ancien langage runique.

— Un avertissement, fit observer Xander.

Will sortit une flèche de son carquois et l'encocha.

— Personnellement, quand j'ai l'intention de tendre une embuscade à quelqu'un, j'évite de le prévenir, rétorqua le jeune Rôdeur d'un ton sec.

Il se pencha en avant afin d'examiner le crâne de plus près. Il était jauni par l'âge et, de plus, il n'avait rien d'humain : la mâchoire inférieure était fort développée et deux crocs étaient visibles.

La chienne, qui les attendait, reprit sa route sur un signe de son maître. Mais soudain, elle accéléra l'allure et se rua vers le virage suivant. Aussitôt, Will mit Folâtre au galop. Ils prirent le virage et là, tout à coup...

... ils débouchèrent dans une grande clairière, où se trouvait un bâtiment plutôt grand, construit en bois, au toit de chaume. Les deux autres chevaux s'immobilisèrent à côté de Will.

— Je crois qu'on est arrivés..., constata le jeune homme d'un ton posé.

— Mais où est Malkallam ? demanda Xander en parcourant l'endroit du regard.

Ils aperçurent des mouvements sous les arbres qui bordaient l'autre extrémité de la clairière et, comme si le seul fait d'avoir prononcé le nom du sorcier les avait éveillées, des silhouettes sortirent peu à peu du bois. Peut-être une trentaine de créatures, qui semblèrent aussitôt étranges à Will. Ces gens étaient... il ne trouvait pas de terme adéquat. Dans l'obscurité du sous-bois, il les distinguait mal et ils semblaient préférer rester dans l'ombre.

— Tu as vu ? souffla Xander. Sont-ils... humains ?

Oui, il n'y avait aucun doute, il s'agissait bel et bien d'êtres humains, mais leur apparence était telle qu'ils ressemblaient plutôt à des caricatures. Tous sans exception étaient difformes : certains ne mesuraient pas plus d'un mètre, d'autres étaient grands et très maigres. L'un d'eux était énorme et large d'épaules, d'une stature dépassant les deux mètres. Sa peau était d'une extrême pâleur et, hormis quelques rares cheveux jaunâtres, son crâne était chauve.

D'autres encore se tenaient courbés, le corps voûté et tordu ; Will aperçut aussi plusieurs bossus qui se déplaçaient avec maladresse, comme si chaque pas leur coûtait. La gorge nouée, le jeune homme prit conscience qu'aucun d'eux n'avait une apparence « normale ». À l'évidence, c'était le résultat des sortilèges de Malkallam, et il songea qu'ils n'auraient jamais dû amener Orman en ce lieu. Un sorcier capable de transformer les gens de cette façon ne serait en aucune façon désireux d'aider le seigneur à guérir.

Les créatures s'arrêtèrent soudain, comme si elles avaient obéi à un ordre silencieux. Mais aucun signe du sorcier – à moins qu'il soit l'un de ces individus, ce dont Will doutait.

— Rôdeur..., balbutia Xander d'une voix terrifiée.

Will se tourna vers lui ; le secrétaire lui indiqua quelque chose. Le jeune homme suivit son regard et sentit des frissons de peur lui parcourir le dos.

Le géant à la peau pâle s'approchait d'eux d'un pas posé, tandis qu'un marmonnement d'encouragement s'élevait dans l'assistance. Will releva lentement son arc.

— N'allez pas plus loin, dit-il d'un ton tranquille.

Mais le géant fit un autre pas. Il se trouvait à présent au milieu de la clairière : un danger potentiel, songea le Rôdeur.

— Arrêtez-vous, lança celui-ci un peu plus fort, la voix pourtant tendue.

Les yeux du géant croisèrent les siens, et bien qu'il fût en selle, Will s'aperçut que leurs visages étaient à la même hauteur. La créature avança d'un autre pas. Le jeune homme banda son arc et, d'instinct, visa la poitrine du géant.

— Vu votre taille, ce trait vous transpercera le cœur.

Le géant fronça les sourcils. Qu'éprouvait-il ? De la perplexité ? De la peur ? De la frustration ? Les traits de son visage et son expression restaient difficiles à déchiffrer. Malgré tout, il s'était immobilisé. Les autres créatures poussèrent un immense soupir collectif.

Que faire à présent ? songea Will. *Va-t-on rester là indéfiniment ?* S'il avait été seul, Folâtre l'aurait tiré sans mal de cette situation. Mais il ne pouvait laisser Xander et Orman derrière lui.

— Rôdeur, regarde ! souffla le secrétaire en désignant la chienne du jeune homme.

Celle-ci s'était relevée et se dirigeait vers le géant. Avec stupeur, Will se rendit compte que sa queue battait légèrement l'air. Une fois devant la créature, la chienne baissa la tête et s'assit à ses pieds.

Le géant la regarda et son visage parut se détendre. Il mit un

genou à terre et gratta l'animal derrière les oreilles et sous le menton. La chienne se laissa faire, battant toujours de la queue, les yeux mi-clos, avant de tourner la tête et de lécher la main de l'homme.

— Regarde, Rôdeur, chuchota Xander avec stupeur. Il... pleure !

En effet, des larmes coulaient sur les joues pâles du géant.

— En fin de compte, poursuivit le secrétaire, il paraît bien inoffensif. Dieu merci, tu ne l'as pas abattu.

— Et j'ajoute que je suis d'accord avec vous, dit soudain une voix derrière eux. À présent, bon sang de bois, pourriez-vous m'expliquer ce que vous êtes venus faire dans ma forêt...



30

Will fit volte-face tout en redressant son arme. Il hésitait. Il ne savait pas à quoi Malkallam ressemblait, mais s'imaginait qu'il portait une longue robe noire, peut-être décorée de symboles étranges et magiques ou de soleils et de lunes tourbillonnants. Bien sûr, il devait aussi avoir un haut chapeau pointu qui le faisait paraître plus grand encore...

En tout cas, il ne s'attendait pas à se trouver face à un petit homme mince, plus petit que lui, aux cheveux fins et grisonnants, peignés pour dissimuler un crâne presque chauve, au gros nez, aux grandes oreilles et au menton un peu fuyant. Il était vêtu d'un simple vêtement marron, pareil à une soutane, et portait des sandales de cuir en dépit du froid mordant. Les yeux de Malkallam, à la grande surprise du jeune Rôdeur, n'étaient ni sombres, ni menaçants, et ne recelaient aucun mystère. Au contraire, il avait des yeux noisette qu'éclairait une pointe d'humour.

Intrigué, Will abaissa son arc.

— Qui êtes-vous ?

— Ce serait plutôt à moi de poser cette question, répondit le petit homme. Après tout, vous êtes ici chez moi.

— Vous êtes Malkallam ? demanda brusquement Xander, qui ne voulait pas perdre de temps.

L'homme lui fit un petit salut de la tête.

— C'est ainsi qu'on m'appelle, répliqua-t-il sèchement, tandis que toute étincelle d'humour disparaissait de son regard.

— Dans ce cas, nous avons besoin de vous. Mon maître a été

empoisonné.

— Vous osez demander de l'aide au sorcier le plus redouté de la région ? s'étonna-t-il d'un ton menaçant. Alors que vous pénétrez sur mon territoire malgré mes avertissements, au risque d'éveiller le courroux du Chevalier de la Nuit, mon protecteur ?

— Si vous êtes bien Malkallam, oui, répondit Xander, ignorant la colère grandissante de son interlocuteur.

— Eh bien, vous ne devez pas manquer de courage, fit observer le petit homme d'une voix plus légère. Dans ce cas, je ferais mieux d'examiner le seigneur Orman.

— Vous le connaissez ? demanda Will.

Le sorcier s'approcha d'Orman, dont l'état de santé ne s'était pas amélioré.

— Bien sûr, Rôdeur, rétorqua-t-il avec un rire bref.

— Mais comment savez-vous que... ?

Le sorcier leva la main pour l'interrompre.

— Rien de bien compliqué, rien à voir avec l'alchimie en tout cas, dit-il d'un ton sarcastique. Cela fait quelques jours que tu fouines dans ma forêt. Tu montes un cheval de Rôdeur. Tu as un arc et ce grand couteau, et je parie que ton couteau de lancer est caché sur toi. Et puis cette cape, qui te permet de te fondre dans le décor... Tu imagines que je t'aurais pris pour un saltimbanque ?

Will s'apprêtait à répondre, mais Xander le devança.

— Je vous en prie ! Mon maître est à l'agonie et vous jacassez comme si de rien n'était !

— Un sorcier et un Rôdeur se rencontrent, répliqua Malkallam en fronçant les sourcils, et vous les accusez de jacasser ? Quelle témérité de votre part !

Cependant, il examinait déjà le visage d'Orman.

— Trobar ! appela-t-il. Laisse un peu ce chien tranquille et aide-moi à faire descendre le seigneur Orman de son cheval.

Le géant se releva à contrecœur et s'approcha d'eux. Voyant cela, Xander mit pied à terre et se plaça devant la monture de son maître. Will, sentant que les événements se précipitaient un peu trop à son goût, descendit lui aussi de cheval. Trobar s'arrêta devant le petit secrétaire, déterminé à ne pas le laisser passer.

— Il ne lui fera aucun mal, dit alors Malkallam avec impatience. Si vous souhaitez mon aide, cela ira plus vite de le laisser transporter Orman à l'intérieur.

Un peu réticent, Xander s'écarta et Trobar, après avoir défait les liens autour des poignets du seigneur, prit celui-ci dans ses bras et jeta un regard interrogateur à Malkallam.

— Emmène-le dans mon bureau.

Il obtempéra et tous le suivirent.

— Surprenant, la façon dont il a réagi face à votre chien, dit Malkallam à Will. Il avait un chien de berger quand il était enfant, avant que les villageois le chassent.

— Je vois, répondit le jeune homme.

Le sorcier lui jeta un regard en coin. *Si jeune, songea-t-il, et tant de responsabilités qui pèsent sur lui.* Il lui indiqua un banc devant la maison.

— Inutile d'entrer pendant que j'examine le seigneur Orman.

Will hocha la tête et alla s'asseoir. Cependant, Xander, se tenant aussi raide que possible, annonça d'un ton autoritaire :

— Je vous accompagne.

— Si vous voulez. Mais vous l'avez amené jusqu'ici, et il est un peu tard pour vous imaginer que je pourrais lui faire du mal.

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète, rétorqua le secrétaire. Seulement...

— Je suis certain que votre maître serait fier de vous, dit alors le sorcier avec un petit sourire. Mais si je lui voulais du mal, il faudrait d'abord que je vous transforme en triton.

Xander le dévisagea avec méfiance, puis comprit que Malkallam devait probablement plaisanter. Cependant, il le suivit à l'intérieur de la maison.

Will appuya son dos contre le mur en rondins, content de pouvoir se reposer un peu. Le soleil pointait, réchauffant ses pieds et ses jambes. Soudain, il sentit l'épuisement le submerger. Les compagnons de Malkallam continuaient de l'observer. Il essaya de les ignorer, car ils ne se montraient pas menaçants, seulement curieux.

Trobar sortit de la maison, parcourut la clairière du regard, aperçut la chienne et se dirigea vers elle.

— Viens là ! s'écria alors le jeune Rôdeur.

L'animal se redressa et accourut. Will regarda Trobar, dont le visage affichait à présent une certaine tristesse.

— Allez, c'est d'accord, retourne le voir ! lança-t-il gentiment.

Un sourire éclaira les traits du géant.

Will ferma les yeux en se demandant comment il allait s'y prendre pour avertir Alyss.



31

Alyss, par les fenêtres de ses appartements, entendit le vacarme : des cris et des bruits de sabots martelant les pavés. Elle regarda au-dehors et eut le temps d'apercevoir trois cavaliers qui se ruaient vers la herse.

Elle reconnut aussitôt Will et le vit tirer sur un arbalétrier posté sur les remparts, qui s'effondra. Elle reconnut aussi le seigneur Orman, affaissé sur sa selle, et en fut étonnée. D'après le comportement des gardes, il semblait qu'il essayait de s'échapper de son propre château ! Non, c'était ridicule...

Et pourtant, Will était avec lui. Et celui-ci paraissait agir de son plein gré. De surcroît, c'était lui qui menait les deux autres cavaliers. Orman avait-il pu jeter un sort à son ami ? Elle écarta d'emblée cette hypothèse – comme la plupart des gens ayant reçu une instruction, elle avait du mal à croire à la magie ou à la sorcellerie.

Les bruits de sabots s'étaient éloignés et les cris évanouis, mais elle resta à la fenêtre. Quelques instants plus tard, une troupe de soldats quitta le château à son tour. Elle aperçut le meneur, un homme de haute taille qui lui rappela vaguement quelqu'un. Elle alla s'asseoir sur le canapé. Si elle avait suivi son instinct, elle se serait habillée à la hâte afin d'aller trouver messire Keren et de lui demander ce qui se passait. Cependant, Dame Gwendolyn, censée être absorbée par sa petite personne, ne pouvait se comporter ainsi. Elle ne devait pas non plus se montrer trop intriguée par les allées et venues du saltimbanque Will Barton.

— Bon sang ! s'exclama-t-elle en frappant la table du plat de la

main. Comment faire ?

Soudain, elle eut une idée. Elle se releva et se dirigea vers l'antichambre, où ses deux servantes bavardaient tranquillement tout en pliant une pile de linge propre. Max était assis dans un coin, les yeux posés sur un manuscrit. Tous trois, qui travaillaient aussi pour le service diplomatique d'Araluen, la dévisagèrent d'un air surpris et se mirent aussitôt debout.

— Asseyez-vous, dit-elle avec impatience. Le seigneur Orman vient de quitter le château, leur expliqua-t-elle, pensive, avec Barton, le saltimbanque.

Elle leur raconta ce qu'elle avait vu.

— Pourquoi Orman s'échapperait-il ? demanda Max.

— Et pour quelle raison Barton l'aiderait-il ? s'enquit Victoria, l'une des servantes.

— Je n'en sais rien. C'est une affaire bien étrange. Max, va te renseigner et vois ce que tu peux découvrir, sans trop te faire remarquer.

— Bien sûr, ma dame, dit-il avant de quitter la pièce. Je serai discret.

Plutôt que de continuer à discuter avec les deux servantes, Alyss retourna dans sa chambre, où elle se mit à faire les cent pas. Son esprit échafaudait d'incroyables hypothèses. Will faisait-il semblant d'être allié avec Orman ? Non, le seigneur lui était trop antipathique. Avait-il drogué le jeune homme ? Une idée qu'elle écarta elle aussi. Frustrée, elle s'empara d'une broderie inachevée qui traînait sur une table – une activité qui devait fasciner dame Gwendolyn. Elle se força à broder une aile de papillon mais, très vite, s'étant piqué le pouce avec l'aiguille, elle reposa l'ouvrage avec irritation.

Le temps s'écoula trop lentement au goût de la jeune femme. C'en était presque douloureux. Max revint au bout d'une heure, mais ce qu'il avait réussi à glaner ne lui apprit rien de plus. On savait seulement que le seigneur Orman, son secrétaire et le saltimbanque avaient quitté le château précipitamment, pour une raison qui restait mystérieuse. Le troubadour avait abattu l'un des hommes de Keren qui, gravement blessé, avait été transporté à l'infirmerie.

— Tous le monde semble aussi étonné que nous, ma dame.

Impatiente, Alyss avait repris ses allées et venues. Max, ne sachant pas si elle attendait autre chose de lui, toussa discrètement.

— Puis-je me retirer ?

— Bien entendu, Max. Merci à vous.

À peine avait-il quitté la pièce qu'on frappa de nouveau à la porte d'Alyss.

— Entrez.

Quel ne fut pas son étonnement de voir apparaître messire Keren en personne ! Pourtant, elle se ressaisit vite et endossa de nouveau le rôle de Dame Gwendolyn.

— Eh bien, messire Keren, s'exclama-t-elle en battant des paupières, quelle excellente surprise ! Max ! Max ! Apportez-nous du vin ! Le blanc, celui qui vient de Gallica.

Max s'empessa d'obéir, tandis que Keren pénétrait dans la chambre, où il observa les robes, les coiffes, le maquillage et les chaussures étalés de toutes parts. Alyss lui indiqua une chaise près du feu.

— Excusez-moi de vous déranger... dame Gwendolyn, commençait-il.

— Oh non ! l'interrompit-elle en minaudant. Au contraire, c'est un plaisir que de recevoir un jeune et beau chevalier ! Mais soyez discret, mon fiancé n'aimerait pas m'entendre parler ainsi...

— Votre secret est entre de bonnes mains, ma dame, répliqua Keren en inclinant légèrement la tête.

Max rentra avec le vin et le versa. Et Alyss, qui jacassait sans interruption, s'aperçut que Keren la scrutait avec attention. Il profita d'un bref instant de silence pour prendre la parole.

— Je me demande si vous avez entendu quoi que ce soit, il y a une heure environ ?

— En effet, dit-elle en écarquillant les yeux. Il y a eu un vacarme terrible dans la cour. Ces chevaux au galop, ces hommes qui criaient ! Mon serviteur m'a appris qu'un soldat avait été blessé ?

— Oui, malheureusement. Mais il va s'en sortir, d'après ce qu'on m'a dit.

— Alors, messire Keren ! Racontez-moi donc ce qui s'est passé ! Était-ce des brigands ? Des criminels ?

— Pire que cela, croyez-moi. J'ai bien peur qu'il s'agisse de traîtres à la couronne.

Alyss fit mine de rester bouche bée. Un instant, elle envisagea de lui révéler sa véritable identité – après tout, Will avait été sur le point de s'allier à lui. Mais son instinct lui dicta de n'en rien faire.

— Des... traîtres ? Ici, à MacIndaw ? Et dans le donjon ? Mais... c'est terrifiant !

— Ne craignez rien, l'endroit est à présent sous bonne garde. Cependant, je crains d'avoir des nouvelles fâcheuses à vous communiquer.

Il s'interrompt, mais elle ne répondit rien, les yeux écarquillés, les lèvres entrouvertes.

— Orman, seigneur et commandant de ce château depuis la maladie de son père, a enfin montré son vrai visage : il est un traître.

— Le seigneur Orman ?

Keren acquiesça, la mine sombre.

— Apparemment, il était sur le point de laisser une armée scotti prendre possession du château. Et le saltimbanque Barton était de mèche avec lui.

— Non, c'est impossible..., rétorqua Alyss, qui regretta aussitôt sa réaction.

— Je crains que si, ma dame. Depuis trois semaines, il transmettait les messages d'Orman aux Scotti. Avant même d'arriver ici.

La jeune femme se retint de parler. Elle s'était apprêtée à lui expliquer que Will était un Rôdeur. Mais le mensonge délibéré de Keren l'en avait empêchée. À temps. Elle avait compris que l'homme attendait qu'elle réagisse d'une certaine façon à ces révélations.

— Il a pourtant une si belle voix...

— Peu importe. C'est un espion.

— Merci de m'en avoir informée, Messire Keren. Quelle histoire terrible... ! Mon fiancé sera horrifié d'apprendre que je me suis trouvée si proche d'hommes aussi dangereux.

— Je vous assure que vous ne courez aucun danger, répondit Keren. Heureusement, nous avons déjoué leur complot à temps. Je regrette simplement que ces traîtres aient pu s'enfuir. J'ai pensé qu'il valait mieux vous avertir et vous expliquer pourquoi il y avait eu tout ce vacarme dans la cour du château, car cela a dû vous intriguer.

— En effet, Messire. Et je vous renouvelle mes remerciements. Vous êtes si prévenant...

Un coup à la porte l'interrompt.

— Entrez, lança Keren.

La porte s'ouvrit brutalement. L'homme qui pénétra boitait péniblement et sa cuisse avait été pansée à la hâte. À l'évidence, il cherchait messire Keren et, à sa vue, dit aussitôt :

— Ils se sont enfuis, qu'ils soient maudits ! Ils se sont réfugiés dans cette satanée forêt.

Au même instant, il se tourna vers Alyss et celle-ci ne put réprimer un sursaut.

L'homme en question n'était autre que John Buttle.



32

Malkallam ressortit de la maison une heure plus tard. Will s'était assoupi sur le banc à mesure que le soleil le réchauffait. Quand il entendit la porte s'ouvrir, il se réveilla en sursaut. Le petit homme vint le rejoindre, un sourire aux lèvres.

— Il va s'en sortir. Vous avez bien fait de ne pas attendre davantage, car je ne crois pas qu'il aurait survécu bien longtemps. Son serviteur est resté près de lui pour le veiller.

— Il a donc bel et bien été drogué ?

— Empoisonné, pour être précis. Avec une substance extrêmement nocive que l'on appelle *corecore*. Une plante dont on ne sait pas grand-chose et qu'on ne trouve dans aucun ouvrage d'herboristerie. Elle fait effet au bout d'une semaine, et quelqu'un a dû la verser dans les aliments ou le verre d'Orman. Une petite dose a suffi. Quand les symptômes apparaissent, il est généralement trop tard.

— Comment se fait-il que les guérisseurs du château ne connaissent pas ce poison ? demanda Will.

— Même s'ils en ont déjà entendu parler, ce qui m'étonnerait, ils ne peuvent en connaître l'antidote.

— Mais vous, si !

— Je ne suis pas comme les autres guérisseurs, répondit Malkallam en souriant.

— En effet... mais alors, qui êtes-vous exactement ?

Le petit homme le dévisagea attentivement, puis lui fit signe de lui laisser une place sur le banc.

— Je veux bien t'expliquer, répondit-il en parcourant la clairière du regard.

Trobar jouait toujours avec la chienne ; il lui lançait une balle de cuir qu'elle lui rapportait chaque fois. La plupart des autres compagnons de Malkallam s'étaient dispersés pendant la sieste de Will. Certains vaquaient à des tâches ménagères – tirant de l'eau ou sciant du bois.

— Allons-y, dit alors Malkallam. Que sais-tu de moi ?

— Très peu de choses, avoua Will. Juste des rumeurs. Que vous êtes un sorcier, la réincarnation de Malkallam, qui aurait assassiné l'ancêtre d'Orman il y a plus d'un siècle. Que vous vivez dans ce bois, où il se passe des choses étranges.

— Oui, tu es venu dans ce bois il y a quelques nuits de cela, pas vrai ? Et tu n'as pas eu peur du terrible Guerrier de la Nuit ?

— Oh si, j'étais terrifié, admit Will.

— Mais tu es revenu.

— Oui, mais de jour, précisa le jeune homme avec un léger sourire. C'est ainsi que nous avons compris que l'apparition était créée par une énorme lanterne magique.

— Bien vu, constata Malkallam. Comment as-tu découvert cela ?

— C'est Alyss qui l'a deviné après avoir trouvé l'herbe roussie près du lac.

— Tu veux parler de la jeune dame qui t'accompagnait l'autre jour ? Où est-elle ?

— Elle est restée au château.

— Tu l'y as laissée ? s'étonna Malkallam.

— Pas pour longtemps, répondit Will, toujours inquiet pour son amie.

Le petit homme comprit que le Rôdeur s'en voulait.

— Tu auras le temps d'aller la chercher, dit-il d'un ton apaisant. Une jeune dame remarquable, d'après ce que tu en dis.

— Oui, vous avez raison. Mais vous vous apprêtiez à me parler de vous...

— C'est vrai. Comme tu as dû le comprendre, je ne suis pas un sorcier. Par le passé, j'étais guérisseur. Et plutôt doué, ajouta-t-il d'un air soudain nostalgique. À cette époque, j'aimais ce que je faisais et je me sentais utile.

— Pourquoi cela a-t-il changé ?

— Quelqu'un est mort, expliqua Malkallam en soupirant. Un garçon de quinze ans que tout le monde aimait. Il avait de la fièvre et ses parents me l'ont amené. Un mal que j'avais déjà soigné des dizaines de fois. Seulement, les plantes médicinales que je lui ai

données n'ont pas amélioré son état, au contraire, sa condition a empiré et il est mort dans la journée.

Sa voix tremblotait un peu et Will lui jeta un coup d'œil. Une larme coulait sur sa joue, qu'il essuya du revers de la manche.

— Parfois, cela arrive. Les gens meurent sans raison apparente.

— Et les villageois vous en ont voulu ?

— Pas tout de suite. Mais des rumeurs ont circulé. Un homme, qui voulait prendre ma place de guérisseur, s'est mis à raconter que j'avais laissé le garçon mourir. Et puis, j'ai remarqué que les gens venaient de moins en moins me voir, et qu'ils allaient trouver cet homme.

— J'imagine qu'il les faisait payer ?

— Bien sûr. Tout comme moi. Il faut bien qu'un guérisseur mange. Les rumeurs se sont amplifiées : dès qu'un villageois mourait, il racontait que je l'avais envoûté.

— Et les gens le croyaient ? C'est ridicule.

— Tu serais surpris de savoir ce que les gens peuvent croire. Souvent, plus un mensonge est improbable, plus ils sont disposés à y croire. En tout cas, ils se mirent à murmurer dès que je passais près d'eux. Aussi, j'ai décidé de quitter le village. Un jour, j'ai disparu bien tranquillement et je me suis installé dans cette clairière, au beau milieu du bois. J'ai d'abord vécu sous une tente, puis j'ai bâti cette maison. Je savais que les gens hésiteraient à me suivre jusqu'ici. Après tout, selon la légende, le sorcier Malkallam vivait ici.

— Vous avez le même nom que lui ?

— Non, ce sont les villageois qui m'ont surnommé ainsi après mon départ. En réalité, je m'appelle Malcolm. Mais ils se sont mis à penser que l'odieux Malkallam était revenu d'entre les morts. J'avoue que j'ai profité de la situation pour me protéger et j'ai mis en place les apparitions et les tours que tu as pu voir dans le bois.

— Et comment faites-vous pour recréer des voix ? On aurait dit qu'elles venaient de partout.

— L'effet est plutôt réussi, n'est-ce pas ? fit remarquer Malcolm en souriant. J'ai installé des tubes creux dans les arbres. Il suffit de parler à l'intérieur et, à chaque extrémité, un cornet amplifie le son. C'est Luka qui s'en occupe.

Il désigna un homme qui était en train de ramasser du petit bois. Il avait un torse fort développé, mais les jambes qui le soutenaient étaient courtes et difformes et il se déplaçait en boitant. Son visage était déformé, les épaules bossues ; il avait une barbe et de longs cheveux, comme pour essayer de se dissimuler.

— Le timbre de sa voix est merveilleux, poursuivit Malcolm. Tu

vois sa poitrine ? Elle lui permet de produire un son puissant. Pourtant, il n'est pas habitué à ce qu'on lui réponde. Et tu lui as vraiment fait très peur l'autre soir, quand tu as brandi ton couteau.

— Et lui m'a effrayé bien davantage, répliqua Will. Dites-moi, d'où viennent tous ces gens qui vivent avec vous ?

— Tu as cru que je les avais créés ? demanda Malcolm, avec un petit sourire amer.

— Euh... j'avoue y avoir pensé..., répondit Will, embarrassé.

— Les gens qui les voient pensent la même chose, constata Malcolm d'une voix triste. Que j'ai fabriqué ces créatures difformes. Qu'ils sont mes monstres... en réalité, ils ont été rejetés par les villageois parce qu'ils sont différents, et certains sont nés ainsi, comme Trobar et Luka. D'autres ont été brûlés ou défigurés par accident.

— Comment arrivent-ils jusqu'ici ?

— Je vais les chercher. J'ai d'abord recueilli Trobar quand il avait huit ans. C'était il y a dix-huit ans. Il avait été chassé de son village à cause de sa haute taille. Ils l'ont conduit dans la forêt avec l'idée de le tuer. Il a voulu emmener son chien avec lui, son seul ami...

— Et que s'est-il passé avec le chien ?

— L'animal a essayé de le défendre et un homme l'a abattu. Trobar a emporté son cadavre dans la forêt ; finalement, les autres ont abandonné la poursuite. Quand je l'ai trouvé, il pleurait, son chien dans les bras. Nous l'avons enterré et j'ai ramené l'enfant ici. Au fil des années, j'en ai recueilli de plus en plus. Parfois, ils ont besoin d'être soignés, et mes plantes médicinales leur sont utiles. D'autres fois, c'est un autre genre de traitement qui leur convient...

— Que vous leur procurez aussi ?

— Du moins, j'essaie. Souvent, il leur suffit de savoir qu'ils sont ici chez eux. Et qu'il y a des gens qui ne les jugent pas sur leur apparence. Cela prend du temps, évidemment. Il est plus facile de guérir un corps blessé qu'une âme abîmée.

— Ainsi, cela fait vingt ans que vous vous occupez d'eux, mais les gens continuent de penser que vous êtes un sorcier ? demanda le Rôdeur, l'air pensif.

— C'est en partie ma faute, j'imagine, car je les ai toujours empêchés de venir ici. Mais depuis quelque temps, quelqu'un d'autre a compris qu'il pouvait lui aussi tirer avantage de la légende de Malkallam.

— Keren ?

— Apparemment... Mais je me demande ce qu'il cherche en agissant ainsi.

— Dès que j'en saurai plus, je vous informerai, répliqua Will d'un

air préoccupé.



33

Le regard de Buttle se posa sur Alyss et la jeune femme se figea. Que faisait-il donc ici ? l'avait-il reconnue ? Les questions se bousculaient dans son esprit et elle fit de son mieux pour continuer de jouer son rôle de dame frivole.

— Désolé d'entrer comme ça chez vous, lança Buttle d'un ton rude qui prouvait à quel point il se moquait de l'avoir ou non dérangée.

Il se tourna de nouveau vers Keren, tout en se disant qu'il avait déjà vu cette dame quelque part...

— J'me suis dit que vous voudriez le savoir tout d'suite. Ils m'ont dit que vous étiez ici avec elle..., ajouta-t-il en indiquant Alyss du pouce.

— Dame Gwendolyn, précisa Keren. Une invitée au château, la fiancée du seigneur Farrell de Gort.

C'était une mise en garde, Alyss le comprit au ton de sa voix. Elle esquissa un sourire superficiel et tendit la main à Buttle.

— Je ne crois pas que nous nous sommes déjà rencontrés, messire.

Buttle regarda la main de la jeune femme, sans savoir quoi faire. Un courtisan l'aurait levée jusqu'à ses lèvres et y aurait déposé un baiser. Keren vint à sa rescousse.

— Et voici John Buttle, l'un de mes nouveaux compagnons.

L'intéressé comprit qu'il fallait faire quelque chose et, après avoir saisi la main d'Alyss, il la serra sans délicatesse.

— Content d vous connaître.

— Ravie, répondit Alyss. Ainsi, monsieur Buttle, vous avez poursuivi les traîtres ? Quel courage de votre part ! ajouta-t-elle en battant des paupières.

— Des traîtres ? s'étonna-t-il.

Hésitant, il se tourna vers Keren, qui dut préciser :

— J'ai en effet expliqué à Dame Gwendolyn qu'Orman et le saltimbanque comptaient livrer le château aux Scotti.

Buttle fronça les sourcils. Puis, peu à peu, il comprit où son maître voulait en venir.

— Euh... Ouais, bien sûr, c'est vrai. Des traîtres, ces deux-là. On a eu d'la chance d'le découvrir à temps, sinon...

— Mais oui, mais oui, s'empessa de reprendre Keren. Cependant, je ne crois que Dame Gwendolyn ait envie d'entendre tous ces détails sordides.

La gêne de Keren n'avait pas échappé à Alyss, finalement soulagée de n'avoir rien confié à cet homme.

— Oh, mon cher monsieur Buttle, on dirait que vous êtes blessé ! s'exclama-t-elle. Votre sang va couler sur le tapis !

Buttle baissa les yeux vers sa cuisse et s'aperçut que le sang imbibait le bandage. Il poussa un juron et entreprit de le resserrer. Il ne semblait plus dévisager Alyss d'un air aussi soupçonneux et la jeune femme se sentait à présent moins angoissée. Après tout, cela faisait des semaines qu'il ne l'avait vue : elle avait alors ses cheveux sur les épaules, et non coiffés en chignon, surmontés d'un hennin au bout duquel flottait une voilette – ainsi que le dictait la dernière mode.

Par ailleurs, ses vêtements étaient eux aussi très différents ; elle portait une robe assez sophistiquée, chargée de rubans et autres froufrous, avec des manches très larges. Pour renforcer son rôle, elle parlait d'une voix moins grave tout en imitant l'accent un peu plaintif des nobles.

Ainsi, Alyss devint de plus en plus confiante. Trop, peut-être. Mais elle se disait que c'était un bon moyen de glaner des renseignements.

— Le traître Orman vous a-t-il donné un coup d'épée ? demanda-t-elle.

— Ce rat d'bibliothèque ? grogna Buttle d'un ton méprisant. Il en s'rait bien incapable ! Non, c'est ce fichu saltimbanque qui m'a blessé ! Qu'il soit maudit !

— Surveillez votre langage, le prévint Keren en montrant Alyss.

— Oh... pardon. En tout cas, ce sale porc m'a tiré d'ssus. Pas capable de m'affronter face à face ! Il était planqué à au moins trois ou

quat'cents mètres quand il a décoché sa flèche.

Il a raté son tir, songea Alyss. *Quel dommage...*

— À une telle distance ? s'étonna Keren. C'est incroyable.

— Euh... peut-être pas d'aussi loin. Mais assez loin quand même, répliqua Buttle en haussant les épaules. Jamais vu un saltimbanque tirer comme ça !

— Un excellent troubadour, ajouta Alyss, qui commençait à s'inquiéter de la tournure que prenait la conversation. N'est-ce pas, messire Keren ?

Celui-ci acquiesça, l'air pensif. Jamais il n'avait remis en question la profession de ce Barton.

— Oui, un bon saltimbanque, assez professionnel. Et son chien était bien entraîné.

Bon sang, se dit Alyss. Buttle parut soudain curieux.

— Un chien ? Quel chien ?

— Oh, c'est sans intérêt, déclara Keren. Il avait un chien de berger blanc et noir qui l'accompagnait partout.

Oh, mon dieu..., songea la jeune femme.

Buttle plissa les yeux. Et soudain, il pointa la jeune femme du doigt.

— Lève-toi !

Keren le dévisagea avec inquiétude. Avait-il perdu la tête ? Alyss le regarda avec un sourire de dédain.

— Je vous demande pardon, monsieur Buttle ? répliqua-t-elle avec dignité. Messire Keren, mon fiancé sera informé...

— Debout ! s'écria Buttle en hurlant, cette fois.

Keren se leva et posa la main sur son bras.

— Buttle, pour l'amour du ciel, que vous arrive-t-il ?

— Je savais que j'l'avais déjà vue quelque part !

Alyss resta assise, très calme, affichant un air à la fois amusé et méprisant.

— Messire Keren, pourriez-vous faire sortir cet homme de mes appartements ?

À cet instant, Max, alerté par les cris de Buttle, ouvrit la porte.

— Ma dame ? Est-ce que tout va bien ? demanda-t-il, la main sur sa dague.

Alyss lui fit signe de sortir. Elle ne voulait surtout pas d'une confrontation physique.

— Laissez-nous, Max. Messire Keren va s'occuper de ce grossier personnage.

Keren était furieux de l'attitude de Buttle. Dame Gwendolyn devait partir bientôt, mais s'il était obligé de la retenir au château, son

fiancé viendrait la chercher, certainement accompagné d'hommes armés.

— Buttle, je te préviens. Tais-toi et sors. Tout de suite !

— Non ! Elle est pas qui vous croyez ! J'l'ai déjà vue. J'la connais ! Demandez-lui de se lever !

Keren se tourna vers elle.

— Pouvez-vous faire ce qu'il vous demande, Dame Gwendolyn ? Ainsi...

— Je ne ferai rien de la sorte ! s'exclama-t-elle, indignée.

— C'est une Messagère ! s'écria Buttle. J'l'ai rencontrée dans le sud ! Elle complotait avec un Rôdeur !

— Un Rôdeur ? répéta Keren, soudain inquiet.

— Dites-lui de s'élever, vous verrez ! Elle est presque aussi grande que moi !

— C'est vrai, vous êtes grande, dit Keren à Alyss. Faites ce qu'il demande, s'il vous plaît.

La jeune femme savait qu'elle avait perdu. Elle pouvait continuer à bluffer, mais Keren se méfiait d'elle à présent. Elle se leva alors, avec beaucoup de grâce.

— C'est elle ! cracha Buttle d'une voix triomphante. J'le savais ! Y'a pas à s'tromper ! Et j'suis prêt à parier que ce saltimbanque est lui aussi un espion ! Il s'appelait comment, ce Rôdeur, déjà ? Will ! C'est bien ça !

— Will ? s'étonna Keren. Ce n'est pas le prénom du troubadour ? Drôle de coïncidence...



34

Will dessella les chevaux, les étrilla, puis les mena dans la petite écurie de Malcolm, qui invita ensuite Xander et le jeune homme à partager son déjeuner.

Le repas se passa dans un silence presque total, malgré les tentatives du guérisseur pour dérider ses hôtes. Mais Xander s'inquiétait pour Orman et ne cessait de quitter la table pour courir à son chevet.

— Il va guérir, je vous l'assure, lui dit Malcolm au bout d'un moment, alors que le secrétaire s'apprêtait à se lever pour la énième fois.

— C'est ce que vous prétendez, répliqua Xander en se dirigeant vers la pièce où se reposait son maître.

Malcolm sourit.

— Il a du cran, fit-il remarquer. Il pensait que j'étais un sorcier, mais il n'a pas hésité à me défier. J'espère qu'Orman est conscient de la bravoure de son serviteur.

Will, plongé dans ses pensées, ne répondit rien. Malcolm scruta attentivement le visage du jeune homme.

— La nourriture ne te convient pas ?

Will marmonna une réponse inintelligible.

— Nous mangeons simplement, ici. Nous faisons pousser ces légumes sur le toit de la maison et nous fabriquons notre propre vin, avec des potirons. Parfois, continua le guérisseur, un ours bondit par la fenêtre et atterrit sur la table et, une fois, une sorcière a mis le feu à notre soupe... mais hormis ces incidents, nos repas se déroulent dans

le calme.

Will marmonna de nouveau. Puis, s'apercevant que Malcolm le regardait, il leva les yeux, l'air coupable.

— Je m'excuse... je n'ai pas saisi vos explications.

Malcolm poussa un soupir de soulagement – il avait enfin retenu l'attention du jeune homme.

— En effet, je viens de raconter n'importe quoi et tu ne t'en es même pas rendu compte. Mais j'espérais qu'on bavarderait, pour une fois que j'ai de la compagnie.

— Excusez-moi, j'ai pas mal de soucis en tête en ce moment.

— Tu peux en parler, cela pourrait t'aider. Je sais écouter. Et puis, cela me fait plaisir d'entendre une autre voix que la mienne.

— D'abord, je ne comprends pas comment Buttle a pu échapper aux Skandiens, commença-t-il, avant de lui raconter toute l'affaire.

— Tes amis Skandiens ont peut-être débarqué quelque part, finit par suggérer Malcolm. Je demanderai à mes compagnons s'ils ont eu vent de quelque chose. Ils savent voir sans être vus, et rien ou presque ne leur échappe.

— La côte est loin d'ici, objecta Will, perplexe.

— Oui, à environ quatre-vingts kilomètres. Mais la rivière Oosel, qui se jette dans la mer, est proche. Tu dois aussi te demander ce que Buttle a derrière la tête, pas vrai ?

— Un mauvais coup, sans aucun doute, rétorqua le jeune Rôdeur. Un brigand et un meurtrier, voilà ce qu'il est. Ça me rend fou de savoir qu'Alyss est encore dans ce château, avec lui. Elle est vraiment en danger.

— Il ne va peut-être pas la reconnaître.

— En fait, elle est plus grande que la plupart des jeunes filles et, même dans une foule, on la distingue facilement des autres. Je n'ose imaginer ce qui pourrait arriver si ce Buttle la reconnaissait...

La porte se rouvrit et Xander réapparut. Il avait entendu les dernières paroles de Will et ne put s'empêcher de se sentir un peu coupable de n'avoir pas pu prévenir la jeune dame à temps.

— Si c'est le cas, dit le secrétaire, il te faut découvrir où ils la retiennent prisonnière. Ils ne vont pas la laisser dans ces beaux appartements.

— Je la délivrerai, où qu'elle se trouve.

— Tu as un plan ? lui demanda Malcolm.

— Non, mais j'ai mes propres méthodes, se contenta de répondre Will.

Bien qu'il vive dans le bois depuis des années, Malcolm savait ce qui se passait à l'extérieur. Il avait entendu les nombreux récits qui

circulaient sur l'Ordre des Rôdeurs, si mystérieux. Il avait toujours pensé que les gens du peuple exagéraient quand ils en parlaient, mais, à présent, il songeait que ces histoires n'étaient peut-être pas si éloignées que cela de la vérité.

Xander reprit place à table et se remit à manger de meilleur appétit.

— Je suppose que le seigneur Orman va bien ? demanda Malcolm, à qui rien n'échappait.

— Il se repose et semble aller mieux. Merci pour tout ce que vous avez fait, ajouta-t-il avant de s'adresser à Will. Si tu comptes retourner au château, je peux te fournir quelques renseignements.

— S'ils ont découvert sa véritable identité, ils ont dû la jeter dans un cachot, dit Will. Il y a bien des cachots à MacIndaw ?

— Oui, répondit Xander. Mais à cette époque de l'année, ils sont souvent inondés. Je parie qu'ils l'auront enfermée dans une cellule qui se trouve tout en haut du donjon. Un seul escalier y mène : l'endroit est facile à garder.

Will parut pensif.

— Tu devrais peut-être abandonner cette idée pour l'instant ? suggéra Malcolm.

Mais le jeune Rôdeur fit non de la tête.

— Hors de question. J'irai ce soir.

— Mais comment ? Sois raisonnable. Il te faudrait des hommes d'armes pour t'aider à monter cet escalier.

— Je n'ai pas l'intention de prendre l'escalier, rétorqua Will.

Le jeune Rôdeur fit halte sous la crête d'une colline, où on ne pouvait les voir du château. Xander et Malcolm l'imitèrent. Le guérisseur montait une jument blanche massive et lente. S'ils avaient à s'enfuir, songea Will, Malcolm ferait mieux de compter sur ses propres jambes plutôt que sur celles de sa monture.

— Nous allons laisser les chevaux ici. Sinon, on risque de se faire remarquer.

Ils mirent pied à terre ; Xander attacha son cheval et celui de Malcolm à un petit arbre, avant de regarder Folâtre.

— Non, pas la peine, lui répondit Will. Il ne s'enfuira pas. Et si j'ai besoin de lui, je peux le siffler.

Ils se mirent en route, le Rôdeur en tête. Un peu plus loin, celui-ci s'accroupit et ses deux compagnons l'imitèrent gauchement. La masse sombre du château était à environ cent cinquante mètres au-dessus eux. À partir de cet endroit, les arbres avaient été abattus, hormis du

côté ouest, où la forêt, épaisse, s'étendait jusqu'à une cinquantaine de mètres des murailles.

La neige qui couvrait le sol reflétait un peu trop la lumière, ce que Will regrettait. Mais il se savait capable de rejoindre MacIndaw sans être vu. Ce qui ne serait pas le cas de Xander ou de Malcolm.

— Vous ne pouvez aller plus loin, déclara le Rôdeur à voix basse.

— Je ne risque pas de te contredire, répondit le secrétaire, tout en scrutant le château. Tiens, regarde... tu vois cette lumière en haut de la tour ?

Will suivit le doigt de son compagnon des yeux. Le donjon, plus élevé que les autres tours, se rétrécissait vers le haut jusqu'à la superficie d'une grande pièce. Les murs étaient entourés d'une corniche, qui faciliterait un peu la tâche du jeune homme. Il aperçut aussi un petit carré de lumière jaune, une fenêtre, certainement.

— C'est la cellule en question ?

— Oui, la pièce la plus haute du donjon. Et je suis certain que ton amie y est retenue. Ce matin, l'endroit était inoccupé.

— Il y a des barreaux aux fenêtres ? intervint Malcolm.

— Ça semble logique, vu l'emploi qu'on fait de cette pièce, répliqua Xander d'un ton sarcastique.

— Des barreaux à l'horizontale ?

— Non, à la verticale. Des barreaux de fer, cimentés dans la pierre, précisa le secrétaire.

Xander en avait déjà parlé à Will et celui-ci avait emporté une lime. Ce serait une tâche longue et bruyante, mais il ne savait comment faire autrement. Cependant, Malcolm avait une autre idée et sortit une fiole gainée de cuir.

— Tiens, mais surtout manie-la avec prudence.

Avant de prendre la fiole, le Rôdeur voulut savoir ce qu'elle contenait.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il d'un ton soupçonneux.

Malcolm soupira.

— C'est un acide très puissant. Mais ça ne risque rien.

— Si cela ne risque rien, pourquoi doit-il la manier *prudemment* ? s'étonna Xander.

— Ça ne risque rien SI on la manie avec prudence. Voilà ce que je voulais dire, s'expliqua le guérisseur.

— Dans ce cas, ce n'est pas sans danger...

— Vous allez arrêter de vous chamailler tous les deux ? l'interrompit Will. Bon, Malcolm, dites-moi ce que je dois en faire.

Le guérisseur était sur le point de lancer une remarque mordante à Xander, mais, à la vue du visage du jeune Rôdeur, il se ravisa et

décida d'ignorer le petit secrétaire.

— L'acide peut ronger un barreau de fer en cinq minutes. Creuse un trou dans le mortier à la base du barreau et verse un peu de cette substance. Elle attaquera le métal. Continue à verser jusqu'à ce que le barreau se dissolve, en faisant bien attention de ne pas t'en mettre sur les mains.

— Ne vous inquiétez pas, je serai prudent.

— Tu ne crains rien, crois-moi, ajouta Malcolm.

Xander s'apprêtait à intervenir, mais Will l'en empêcha.

— Taisez-vous un peu, vous, lança-t-il sans même le regarder.

— Merci, dit le guérisseur. Le liquide est contenu dans une fiole en verre que j'ai entourée de paille et protégée avec cette enveloppe de cuir. Normalement, la fiole ne peut se briser... Bien que cela puisse arriver, ajouta-t-il d'un air songeur.

— Vous vous rendez compte que je vais escalader une tour de trente mètres de haut ? répliqua le jeune homme.

— Bien sûr. Aussi, range-la dans un endroit facile d'accès, au cas où tu doives t'en débarrasser. Si le verre se brise, il te reste environ dix secondes avant que l'acide ne ronge le cuir.

— Ne la glisse pas dans tes chausses, lui dit Xander en ricanant.

Cette fois, Will et Malcolm lui lancèrent tous deux un regard noir.

— Dommage que je ne sois pas sorcier, répliqua le guérisseur. Je vous aurais transformé en crapaud.

— Apparemment, quelqu'un s'en est chargé avant vous ! ajouta Will.

Xander parut vexé.

— Je plaisantais, dit-il d'un ton chagrin avant de marmonner que les gens, décidément, n'avaient aucun sens de l'humour.

— La lune disparaîtra bientôt, fit observer Malcolm. Et il fera suffisamment noir.

— Je vais y aller, annonça le jeune homme qui se redressa à moitié.

Il attendit pourtant quelques minutes et examina le paysage nocturne afin de s'en imprégner – le vent qui agitait les broussailles, les ombres des nuages qui se déplaçaient sur le sol. Devant lui, le terrain formait un patchwork de taches de lumière et d'ombres.

Soudain, il se mit en route et parut se fondre dans la nuit. Malcolm et Xander eurent l'impression que le Rôdeur avait subitement été avalé par le paysage mouvant.

Le guérisseur entendit Xander pousser un cri étouffé. Pour une fois, le petit secrétaire était trop stupéfait pour émettre le moindre sarcasme.

— Vous avez vu ça ? demanda-t-il en se tournant vers Malcolm.
Celui-ci secoua lentement la tête.

— Non, justement, je n'ai rien vu. C'est bien ce qui m'intrigue...



35

Enfermée dans la cellule du donjon, Alyss se sentait vraiment très ennuyée. Une fois que Buttle l'avait reconnue, elle n'avait plus essayé de bluffer, sachant que ç'aurait été inutile.

Keren n'avait pas cherché à lui soutirer d'informations, ce qui avait étonné la jeune femme. Il avait fait appeler des gardes et l'avait escortée jusqu'à la prison. Max, armé d'une simple dague, plus décorative que fonctionnelle, avait voulu la défendre, mais elle l'en avait empêché. Elle ne voulait pas être responsable de sa mort. Lui et les deux servantes avaient été emmenés et Alyss se doutait que ses hommes d'armes, qui logeaient dans la caserne du château, allaient subir le même sort.

L'apparente absence d'intérêt de Keren la préoccupait. Pourquoi ne l'avait-il pas interrogée ? Voire torturée ? À l'évidence, il était à l'origine de tous les récents incidents qui avaient eu lieu à MacIndaw. Dans quel but ? Peut-être pour livrer lui-même le château aux envahisseurs scotti – l'hypothèse la plus probable. En tout cas, cela ne présageait rien de bon.

La porte s'ouvrit et elle sursauta.

Keren entra et parcourut la cellule rudimentaire du regard. Une table, deux chaises et un lit de bois sur lequel on avait installé une mince paille et deux couvertures usées jusqu'à la corde. Hormis un petit feu qui brûlait dans la cheminée, une seule lampe à huile éclairait la pièce. Devant la fenêtre, munie de barreaux, un épais rideau pouvait être tiré pour se protéger du froid.

— Confortable ? lança-t-il d'un ton joyeux.

— Ce pourrait être pire.

— Oh oui, et je crois que vous ne devriez pas l'oublier...

— J'espère que mes gens sont sains et saufs ?

— Oui, tous dans la cave. Un peu à l'étroit malgré tout. Un de vos hommes a tenté de se défendre. Nous l'avons légèrement blessé, mais il s'en remettra.

— Vous attendez peut-être des remerciements de ma part ?

— Asseyons-nous, répondit-il, ignorant la remarque d'Alyss. Il est temps que nous bavardions, vous et moi.

Voilà, ça commence, se dit-elle en le dévisageant avec méfiance. Mais il aurait été inutile de résister. Elle s'assit, le dos bien droit. Keren prit l'autre chaise, face à elle, et croisa les jambes, tout en lui décochant un grand sourire.

— Détendez-vous, je veux seulement vous poser quelques questions.

Il tira de sa poche une pierre précieuse étrange et bleue, de la taille d'un œuf de caille, et se mit à la faire passer d'une main à l'autre. Une pierre d'apaisement..., se dit Alyss. Certaines personnes s'en servaient pour calmer leurs nerfs. Messire Keren n'était peut-être pas aussi tranquille qu'il voulait paraître.

— Ce ne sont pas vos questions qui me dérangent, dit-elle. Mais ce qui risque de se passer quand je refuserai d'y répondre.

— Vous ne croyez quand même pas que je vais vous soumettre à la torture ? répliqua-t-il en adoptant un ton légèrement offusqué. Je ne suis pas un monstre, sachez-le. Je suis chevalier, après tout.

— En tant que chevalier, vous semblez pourtant avoir oublié quels sont vos devoirs.

— De l'extérieur, oui, c'est peut-être l'impression que je donne. Mais il est trop facile de juger quand on n'a pas toutes les données d'une situation. Cela fait des années que ce château est bien défendu, et grâce à moi. Tout ce que je demandais à Syron, c'était un peu de considération et de gratitude, rien d'autre. Mais non. Seul comptait son fils. Moi, jamais. Je n'avais même pas la garantie que je continuerais à vivre ici une fois qu'Orman prendrait la place de son père. J'ai passé une partie de ma vie à surveiller et défendre la frontière du royaume, et je n'ai jamais rien reçu d'autre qu'une allocation. Je méritais davantage.

— C'est possible. Mais vous n'auriez pas dû aller chercher une récompense auprès des Scotti, se risqua-t-elle à faire observer.

Il lui lança un regard perçant.

— Ainsi, vous avez compris cela ? Je me demande ce que vous savez d'autre...

Il baissa les yeux vers la pierre bleue. Elle était parfaitement ronde, et plus on la regardait, plus la couleur paraissait s'intensifier. Alyss eut la sensation fascinante qu'en la scrutant plus longtemps, elle parviendrait à voir sous la surface de la pierre. Elle se pencha un peu en avant. Bizarre qu'une si petite pierre puisse sembler si profonde... Keren s'aperçut de l'intérêt de la jeune femme.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? dit-il d'une voix calme et rassurante. Je me demande souvent comment il peut y avoir tant de couches superposées dans un si petit objet...

Il fit tourner la pierre lentement, et Alyss comprit qu'il avait raison. Le bleu paraissait fuir la lumière pour révéler d'autres bleus. C'était si beau. Si bleu. Elle adorait le bleu. Elle n'avait jamais su que c'était là sa couleur préférée.

— Vous ne m'avez pas donné votre nom..., dit-il avec douceur.

— Alyss. Alyss Mainwaring.

Quel mal pouvait-il y avoir à le lui révéler ? Après tout, il savait que Dame Gwendolyn était une fausse identité. Pendant ce temps, elle avait la sensation que la pierre grossissait à vue d'œil.

— Vous n'êtes pas fiancée, n'est-ce pas ?

— Non, je crains que non, dit-elle en laissant échapper un petit rire. Je crois que je suis condamnée à rester vieille fille.

Dommage qu'il soit mon ennemi, se dit-elle. Il était tellement gentil. Elle leva les yeux vers lui et le lui avoua.

— Continuez à regarder la pierre.

— Bien sûr.

— Et votre ami Will ? demanda-t-il. Il n'y a rien entre vous ?

Elle sourit et ne répondit pas tout de suite.

— Nous nous connaissons depuis toujours. Nous étions très proches avant qu'il commence son apprentissage.

— Comme troubadour ?

Alyss était sur le point d'acquiescer, mais son instinct reprit le dessus. Elle avait failli lui révéler que Will était un Rôdeur ! Elle cligna des yeux et plaqua brusquement son dos sur le dossier de la chaise – comme si elle s'était trouvée au bord d'une falaise. Elle détourna ses yeux de la pierre bleue, stupéfaite de l'effort qu'il lui fallait faire pour y parvenir.

— Que faites-vous ? voulut-elle savoir, horrifiée à l'idée qu'elle aurait pu trahir Will.

Elle essaya de se rappeler ce qu'elle lui avait raconté... elle lui avait donné son nom... Cette satanée pierre avait d'étranges propriétés. Keren lui souriait toujours. Un sourire presque amical.

— Vous êtes très forte, lui avoua-t-il d'un ton admiratif. Une fois

qu'on se retrouve dans le bleu, il est rare d'arriver à le quitter... bravo.

— Quelle est cette pierre ?

Il la ramassa, la lança en l'air et la rattrapa, puis la replaça dans sa poche.

— Oh, juste une babiole qui amuse mes compagnons, répliqua-t-il en se levant.

Il se dirigea vers la sortie, où il marqua une pause.

— Nous réessaierons. Mais la prochaine fois, ce sera beaucoup plus simple. Ça l'est toujours. Je reviendrai d'ici une heure.

La porte se referma derrière lui. Alyss entendit la clé tourner dans la serrure. Elle posa la tête sur ses avant-bras. Elle se sentait à bout de forces.

À vingt mètres des murs du château, Will se tapit contre le sol. Il avait choisi un endroit sans neige, mais l'herbe était détrempée et, au bout de quelques minutes, l'humidité glaciale avait traversé ses vêtements.

Il était tenté d'avancer de nouveau, ne serait-ce que pour changer de position. Mais il resta immobile ; seuls ses yeux bougeaient. La cape le dissimulait aux yeux des sentinelles et son capuchon masquait la pâleur de son visage. Mais avant d'aller plus loin, il lui fallait étudier la position des soldats qui faisaient leur ronde sur les remparts. D'où il était, les murailles se découpaient sur le ciel et il parvenait à distinguer les silhouettes qui s'y déplaçaient.

Il y avait un homme à chaque extrémité de chacun des remparts. Ils marchaient d'un pas régulier et se croisaient à mi-chemin. Là, ils faisaient demi-tour et se dirigeaient vers l'autre bout. Will aperçut aussi une sentinelle en haut de chaque tour, appuyée contre le mur, surveillant les alentours du château. Par une nuit aussi froide, un feu de charbon brûlait près de chaque soldat et se reflétait sur leurs armures.

Une bonne chose. Car dès qu'ils se retournaient pour se réchauffer les mains au-dessus du feu, ils réduisaient leur vision nocturne et ne pouvaient plus distinguer que des masses floues.

Au milieu de la cour se dressait le donjon. La fenêtre la plus haute était toujours éclairée.

D'abord, Will pensa escalader la muraille en son centre, en attendant que les deux sentinelles se soient croisées. Mais il changea d'idée, se rappelant qu'elles étaient là depuis deux heures et demie et que leur vigilance s'était assoupie. Rien ne s'était passé depuis près de trois heures, et les soldats ne s'attendaient pas à ce que quelque chose

survivienne. Ils étaient fatigués, ils s'ennuyaient, et pensaient déjà au repas chaud qui les attendait quand la garde serait relevée, d'ici une trentaine de minutes. Ils venaient de se croiser de nouveau et s'étaient arrêtés pour bavarder et se détendre un peu. Des pauses qui duraient de plus en plus longtemps chaque fois.

Will leva les yeux vers les tours. Sur le rempart de gauche, la sentinelle s'était légèrement écartée du mur, à l'évidence pour se rapprocher du feu. Sur la droite, le garde continuait de scruter les alentours du château. Mais le Rôdeur voyait qu'il avait les épaules voûtées, et l'imagina, blotti dans sa cape, tâchant de braver le froid, l'esprit engourdi. Il y avait peu de chance qu'il regarde vers la droite. Will décida alors de s'attaquer à la muraille par la gauche. Il attendit que les sentinelles terminent un nouvel aller-retour, en comptant les secondes. Car une fois qu'il aurait escaladé le mur, il lui faudrait passer par-dessus la muraille et trouver un endroit où se dissimuler.

Il se prépara à repartir. Lentement, il s'agenouilla. Des nuages épars traversaient le ciel et leurs ombres se projetaient sur le sol. Il calcula leurs mouvements, prêt à adapter ses déplacements à leur rythme. Puis, habile et discret, il se dirigea vers le château en se fondant dans la nuit.



36

Dès qu'il se retrouva dans l'ombre, au pied des murailles, Will fit une pause. C'était de là qu'il commencerait son ascension, dans l'angle situé entre la tour et le mur.

Il ôta ses gants et ses mains explorèrent la surface de la pierre qui semblait si lisse de loin ; en réalité, elle était brute et irrégulière et il y avait nombre d'aspérités, de fissures et de saillies qui lui procureraient des prises. Il sourit. Il aurait même été capable d'escalader ce mur quand il avait onze ans.

Il avait enroulé une longue corde autour de ses épaules, mais il la destinait à aider Alyss. Il plia et déplia ses doigts, puis tendit les bras au-dessus de sa tête, trouva deux appuis et se hissa vers le haut.

Il grimpait lentement, mais avec aisance. Parfois, il se déplaçait légèrement sur la droite ou la gauche afin de trouver une meilleure prise. Ses doigts lui faisaient mal à cause des efforts fournis et du froid, mais des années de pratique les avaient endurcis.

Alors qu'il touchait presque au but, il entendit les pas de la sentinelle ; il se figea, plaqué contre le mur, pareil à une araignée géante. Rester ainsi immobile était beaucoup plus épuisant que de continuer son ascension et des douleurs traversaient ses mains. Il pressa son visage contre la pierre rugueuse tandis que les bruits de pas se rapprochaient : le soldat arrivait au bout du rempart et s'apprêtait à faire demi-tour. S'il avait eu l'idée de regarder par-dessus les créneaux, il n'aurait pas manqué de voir la silhouette du Rôdeur, deux mètres au-dessous de lui. Celui-ci s'agrippait comme il le pouvait, osant à peine respirer. Puis il entendit les lourdes bottes du soldat

marquer une pause avant de partir en sens inverse. Will compta jusqu'à cinq, escalada les derniers mètres puis rampa entre deux créneaux. Là, il descendit sur le chemin de ronde, la tête la première. Un moment périlleux. La sentinelle la plus éloignée se tenait à présent face à lui, mais le jeune homme était caché par l'autre sentinelle qui s'éloignait. Courbé en deux, il se glissa vers un renforcement obscur, derrière un contrefort. Il n'avait pas cessé de compter et il arrivait à vingt-cinq quand les deux gardes se rencontrèrent au milieu du rempart et s'arrêtèrent pour bavarder. Will se plaqua au fond de son abri de moins d'un mètre de profondeur, se drapa dans sa cape et attendit, sans plus bouger, en respirant le plus doucement possible.

Les soldats se turent et chacun d'eux reprit sa ronde. Le Rôdeur se figea, regrettant de ne pouvoir disparaître à l'intérieur de la pierre. La sentinelle approchait et le jeune homme distinguait les traits de son visage. À la vue de la barbe hirsute du garde, Will repensa à Halt.

La sentinelle fit demi-tour et le jeune Rôdeur se souvint des mots de son maître : *Les gens remarquent rarement ce qu'ils ne s'attendent pas à voir.*

Par chance, l'escalier menant à la cour se trouvait tout près. Will attendit que les deux gardes se croisent à nouveau, puis il se précipita sans bruit vers les marches. Une fois en bas, il s'arrêta. Nulle sentinelle en vue, mais n'importe qui pouvait sortir par la porte du donjon. L'espace à découvert qui y menait était éclairé par des torches. Mieux valait ne pas chercher à se cacher. Une silhouette marchant d'un pas tranquille était moins susceptible d'éveiller les soupçons que quelqu'un qui aurait subrepticement traversé la cour. Il rabattit son capuchon vers l'arrière, prit un chapeau orné d'une plume sous sa tunique et le posa sur sa tête. Ensuite, il marcha d'un pas assuré vers le donjon. Arrivé devant la volée de marches qui menait à la porte, il se glissa sur le côté et se dissimula dans l'ombre de l'escalier. Là, il ôta son chapeau, remit son capuchon en place et s'accroupit. Il examina le mur d'en face – quelqu'un l'avait-il aperçu ? – mais l'attention des sentinelles se portait vers l'extérieur du château.

Le jeune Rôdeur contourna le donjon et s'arrêta à mi-parcours, entre deux torches, là où la lumière était la plus faible. Il prit une profonde inspiration, vérifia que la fiole de Malcolm était bien rangée entre ses omoplates et se remit à grimper. Comme il s'y attendait, la tour était bâtie dans la même pierre rugueuse que les murailles et il n'eut aucun mal à trouver des prises. Malgré son absence de vertige, il préférait ne pas regarder vers le bas. La muraille ne mesurait que huit mètres de haut, mais ce mur égalait presque quatre fois cette hauteur ; plus il montait, plus le vent se mit à siffler autour de lui, comme s'il

cherchait à lui faire manquer ses précieuses prises.

Toujours trois sur quatre, se répétait-il, ainsi qu'il en avait l'habitude chaque fois qu'il escaladait une paroi, même quand il était enfant. Cela voulait dire qu'il ne déplaçait jamais un pied ou une main si les trois autres n'étaient pas bien assurés. Il rencontra plusieurs fenêtres encore allumées et les contourna. Il fut tenté de jeter un œil à l'intérieur, mais savait qu'il aurait commis là une erreur fatale.

Le vent grossissait, l'air semblait plus froid et ses mains s'engourdisaient, ce qui l'inquiétait. Car s'il ne pouvait sentir correctement les aspérités de la paroi, il risquait de prendre appui sur une pierre branlante. Cependant, il ne pouvait rien y faire, et puis il en était déjà aux trois-quarts de son ascension. Il jeta un coup d'œil sur le côté, vers la campagne enneigée. À plusieurs kilomètres de là, il apercevait la masse sombre du bois de Grimsdell. Mais il n'était pas là en promenade, songea-t-il, ni pour admirer le paysage. Il sourit avec un peu de tristesse – cela faisait longtemps qu'il n'avait pas grimpé pour son simple plaisir.

Il leva les yeux et s'aperçut que l'étroite corniche qui entourait le haut de la tour n'était plus qu'à quelques mètres. Une fois arrivé à cet endroit, il vérifia si la corniche était praticable – dans certains châteaux, on y installait des pics afin de décourager les éventuels grimpeurs.

Il n'y avait pas de pics, mais de la glace. À tâtons, il chercha un endroit plus sûr. Ses orteils, recroquevillés, lui faisaient mal et il sentait une crampe monter dans le talon de son pied droit. Sa main trouva enfin une prise moins glissante et il se hissa, puis répéta la même manœuvre avec l'autre main. Il se retourna lentement et s'assit sur la corniche. Il se plaqua contre le mur, sentit soudain quelque chose lui rentrer dans le dos, et se rappela la fiole d'acide. S'était-elle brisée ? Le cœur battant, il s'écarta légèrement et se mit à compter les secondes. Dix. Quinze. Vingt. Il laissa passer une minute entière. Puis, prenant conscience qu'il n'éprouvait aucune sensation de brûlure, il poussa un soupir de soulagement.

Il lui fallait maintenant trouver Alyss. Il regarda autour de lui et vit la fenêtre éclairée à seulement trois mètres. Tout en restant assis, les jambes dans le vide, il avança lentement le long de la corniche avant de s'apercevoir que la glace était épaisse sous la fenêtre. Comment allait-il se redresser ?

Au moins, il pourrait se tenir aux barreaux. Le rebord de la fenêtre était à quelques centimètres au-dessus de sa tête. Il leva un bras et, toujours à tâtons, trouva un barreau.

Il se prépara à se remettre sur ses jambes, tout en sachant que si

quelqu'un d'autre occupait la cellule, cela pouvait s'avérer dangereux. Il pivota sur ses fesses et posa le pied droit sur la corniche. Puis il posa un genou sur la glace afin de se relever. Soudain, son pied glissa et son sang ne fit qu'un tour. Son autre main s'empara alors d'un deuxième barreau. Juste à temps. Il se hissa et parvint à poser l'autre pied sur le rebord de pierre.

Lentement, il se redressa et ses yeux furent à la hauteur de la fenêtre. Là, il regarda à l'intérieur de la pièce. Et vit Alyss, assise devant une table, le dos tourné, le visage enfoui entre ses mains.



37

— **A**lyss ! chuchota-t-il.

La jeune femme sursauta, se redressa et se tourna pour découvrir le visage de Will. Celui-ci affichait le grand sourire qu'elle connaissait si bien.

Elle se leva vivement. Sa chaise bascula vers l'arrière mais elle la rattrapa à temps avant de se précipiter vers la fenêtre.

— Will ? Mon Dieu ! Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

Elle regarda vers le bas et s'aperçut qu'il était perché sur l'étroite corniche verglacée. Elle recula d'un pas, tout étourdie. Alyss était capable d'affronter nombre de dangers sans hésiter, mais elle avait terriblement peur du vide. Will fouilla sous sa cape et se mit à faire glisser le bout d'une longue corde entre les barreaux.

— Je vais te faire sortir de là. Tiens bon encore quelques minutes.

Elle jeta un coup d'œil angoissé vers la porte de sa prison. Comprenant ce que Will avait en tête, la gorge de la jeune femme se noua.

— Tu penses que je vais m'enfuir par-là ? s'étonna-t-elle en désignant le vide d'un air craintif.

— C'est facile, répondit-il sans se départir de son sourire. Et puis je vais t'aider.

— Will, j'en suis incapable ! Je vais tomber ! Tu sais bien que j'ai peur du vide.

Will réfléchit un instant. Il ne comprenait pas comment on pouvait avoir de telles craintes. Depuis toujours, il grimpait partout – en haut des arbres, des tours, des falaises... Pourtant, il saisissait

qu'une peur de cette nature pouvait priver quelqu'un de tous ses moyens.

— Aucun problème, dit-il. J'attacherai la corde autour de ta taille et je te ferai descendre.

Puis Alyss se rendit compte qu'elle n'avait nulle raison d'avoir peur : elle ne pourrait passer à travers les barreaux, et elle ne voyait pas comment Will parviendrait à les scier. Ou bien cela lui prendrait des heures. Elle regarda de nouveau vers la porte. Keren avait dit qu'il reviendrait. Combien de temps était-elle restée prostrée sur sa chaise ? Il pouvait entrer à tout instant...

— Il faut que tu partes d'ici, répondit-elle d'une voix déterminée. Keren peut revenir d'un instant à l'autre.

— Dans ce cas, il le regrettera. Sais-tu ce qu'il s'apprête à faire ?

Il fallait lui parler d'autre chose afin qu'elle ne pense plus à ses peurs. Alyss le dévisageait d'un air impatient tandis que le Rôdeur sortait une petite bouteille de sous sa cape et la déposait sur le rebord de la fenêtre.

— Tu dois t'en aller ! Nous n'avons pas le temps. Il va venir m'interroger de nouveau.

— De nouveau ? Il t'a fait du mal ? demanda-t-il d'une voix soudain froide.

— Non, pas du tout. Mais il avait cette pierre étrange...

— Une pierre ? voulut-il savoir, intrigué.

— Une pierre précieuse bleue... et, en la regardant, j'ai dit des choses que je n'avais pas l'intention de révéler... Will, j'ai failli avouer que tu étais un Rôdeur ! Sans pouvoir m'en empêcher...

Will fronça les sourcils. Puis il tira son grand couteau et se mit à gratter le mortier autour du barreau du milieu.

— Ne t'inquiète pas. Si Buttle est là, il a probablement deviné qui je suis, de toute façon.

— Il n'en était pas certain.

— En tout cas, il semblerait que ce soit Keren, notre sorcier.

— Que veux-tu dire ?

— Il a provoqué la mystérieuse maladie de Syron et il a aussi réussi à empoisonner Orman.

— Oui, il veut conclure un marché avec les Scotti.

— Les Scotti ?

— Il a conclu un pacte avec eux ! lança-t-il avant de lui raconter tout ce qu'il savait.

S'ils parvenaient à s'emparer de MacIndaw, ils n'auraient aucun mal à pénétrer plus avant dans le royaume, voire à planifier une invasion de grande envergure.

— Dans ce cas, il faut l'en empêcher !

— Tu as raison, répliqua Alyss. Et pour cela, tu dois absolument partir d'ici. Rends-toi à Norgate et alerte-les, ensuite, reviens avec une armée.

Will, qui se concentrait sur la petite fiole, ôta le bouchon. Il leva brièvement les yeux vers son amie.

— Je ne pars pas sans toi.

Très délicatement, il versa une petite quantité de liquide à la base du barreau. Dès qu'il entra en contact avec la pierre, l'acide se mit à fumer et le jeune homme, qui avait respiré les émanations de la substance, fut pris d'une quinte de toux.

— C'est quoi, cette chose ? demanda-t-elle en reculant d'un pas.

— De l'acide. Un truc très puissant qui devrait ronger les barreaux. Du moins, d'après ce que j'ai compris. Ça devrait prendre quelques secondes... ou quelques minutes, je ne sais plus ce que Malcolm m'a dit. Pendant ce temps, je vais m'occuper de l'autre barreau et toi, noue la corde autour d'un autre.

Elle fit ce qu'il demandait.

— Qui est Malcolm ? s'enquit-elle.

— C'est vrai, je ne t'en ai pas parlé ! C'est le vrai nom de Malkallam. Un homme plutôt gentil quand on le connaît.

— Et tu le connais, c'est ça ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Je vais tout te raconter. Mais attends, c'est un peu délicat..., ajouta-t-il en versant un peu d'acide autour de l'autre barreau.

Un petit nuage nauséabond s'éleva de nouveau, suivi d'une odeur de métal brûlé. Les lèvres serrées, concentré, il observa ce qui se passait. Il fit bouger le premier barreau, qui se descellait déjà de la pierre. Cela marchait. Mais pas aussi vite qu'il l'avait espéré. À présent, il leur fallait attendre. Il referma la fiole et la tendit à la jeune femme.

— Tiens, range-la quelque part.

Il n'avait aucune envie de la garder sur lui. Sans réfléchir, Alyss la posa sur le renforcement de pierre, au-dessus de la fenêtre.

— Ce que je ne comprends toujours pas, reprit le Rôdeur, c'est comment ce satané Buttle est arrivé ici. Il aurait dû se trouver sur le navire skandien.

— Le drakkar a eu des soucis, expliqua Alyss.

Buttle s'en était vanté devant elle avant que Keren la conduise en prison.

— Ils ont dû essuyer une tempête, reprit-elle, qui les a fait dériver vers nos côtes. Là, ils se sont heurtés à un récif. Le drakkar a été endommagé et ils ont eu du mal à rejoindre le rivage. Ils ont remonté

la rivière Oosell et vont se cacher là pour l'hiver. Mais quand ils ont cru que le bateau allait couler, ils ont ôté ses liens à Buttle, pour lui laisser une chance.

— J'imagine qu'il les a remerciés comme il se devait ?

— En arrivant sur le rivage, ils étaient épuisés. Buttle en a profité pour tuer deux gardes et s'enfuir.

Soudain, Alyss leva la main. Son visage pâlit. Elle avait entendu une porte s'ouvrir, puis la voix de Keren qui s'adressait aux gardes.

— Il est là ! chuchota-t-elle. Will, pars tout de suite ! S'il te voit, il te tuera.

Elle passa la corde entre les barreaux. Will tira désespérément sur le premier barreau. Il bougeait davantage, mais restait scellé dans le ciment.

— Et il me tuera moi aussi !

Avec réticence, il admit qu'elle avait raison. Piégé sur cette étroite corniche, il ne pourrait pas défier Keren ou s'en prendre aux gardes. Et s'il était libre, il aurait une autre chance de secourir son amie.

Des éclats de rire arrivèrent aux oreilles d'Alyss. Ses yeux s'écarquillèrent. La clé tourna dans la serrure.

— Alyss, dit alors Will, s'il t'interroge, raconte-lui tout ce qu'il veut savoir. Aucune importance à présent. Réponds-lui, c'est tout.

Quel plan aurait-elle pu trahir ? Il n'en avait aucun...

— D'accord ! s'empessa-t-elle de murmurer.

— Promets-le-moi. Tu peux tout lui dire, je ne risque rien.

Proche de la panique, Alyss savait qu'il ne partirait pas tant qu'elle n'aurait pas promis.

— Promis, c'est promis ! Mais je t'en prie, va-t-en.

Il enroula la corde autour de ses jambes, la passa derrière son dos, puis par-dessus son épaule droite. Puis il enfila ses gants et s'empara de la corde à la hauteur des barreaux.

Alyss réprima un cri en voyant son ami se laisser tomber dans le vide ; pourtant, il contrôlait ses mouvements en s'aidant de la corde.

— Je reviendrai te chercher, lui lança-t-il doucement.

Il entama la descente en rappel, posant ses pieds à intervalles réguliers contre la paroi. Il était tentant d'arriver en bas le plus vite possible, mais il savait que tout mouvement brusque était susceptible d'attirer l'attention des sentinelles.

La jeune femme posa ses doigts contre ses lèvres et lui envoya un baiser. Puis elle s'écarta vivement de la fenêtre et tira le rideau.



38

Keren entra et boucla la porte derrière lui. Alyss en profita pour inspirer profondément et se calmer. Elle avait besoin de tout son courage pour l'affronter de nouveau.

— Me revoilà, dit-il avec un sourire joyeux, en ignorant le regard glacial qu'elle lui lançait.

Soudain, il fronça le nez.

— Bon sang ! Quelle est cette odeur atroce ? Vous avez brûlé quelque chose ?

Alyss s'était habituée aux émanations de l'acide, qui planaient encore dans l'air. Elle redressa la tête et le dévisagea avec mépris.

— Oui, des documents qui m'appartenaient. Mieux valait qu'ils ne tombent pas entre vos mains.

Keren la fixa d'un air pensif.

— C'est donc cela ? J'aurais dû vous faire fouiller avant. Voilà ce qu'il m'en coûte de me comporter en gentilhomme. Vous en profitez pour me tromper. Mais vous avez oublié que ma petite pierre bleue saura vous faire parler, ajouta-t-il en la sortant de sa poche.

Les battements de cœur de la jeune femme s'accéléchèrent. Malgré la puissance néfaste de la pierre, elle se sentait irrésistiblement attirée par elle. Au prix d'un suprême effort, elle parvint pourtant à en détacher ses yeux.

— Et vous avez oublié, répliqua-t-elle en imitant le ton de Keren, que la dernière fois, j'ai su repousser son influence.

Keren s'assit sur l'une des chaises et se mit à jouer avec la pierre, un sourire amusé aux lèvres.

— C'est vrai. Mais je vous ai dit que son emprise sera plus forte désormais.

Alyss lui tourna le dos et se dirigea vers la porte afin qu'il n'ait pas l'idée de regarder vers la fenêtre, où il lui semblait entendre les grincements de la corde.

— Vos petits tours de sorcellerie ne m'impressionnent pas. Je sais comment les déjouer.

— J'en suis certain. Cependant, ce n'est pas de la sorcellerie. Mais ce qu'on appelle le mesmérisme. Une méthode permettant de dominer d'autres esprits. La pierre est un simple objet sur lequel vos pensées vont se concentrer.

Alyss laissa échapper un rire dédaigneux. Pourtant, ce qu'elle venait d'apprendre l'inquiétait au plus haut point. Comment allait-elle s'en sortir ? Après tout, ce qui importait était de gagner du temps pour que Will puisse s'échapper.

— Maintenant que vous m'avez expliqué en quoi cela consistait, je vais résister à la tentation de me détendre.

— Normalement, vous pourriez le faire. Si on sait à quoi sert la pierre, on peut y résister. Seulement, vous avez déjà été piégée la première fois. Ce qui crée un phénomène que j'appelle « mémoire mesmérique ».

— Oh, je suis absolument terrifiée, répliqua Alyss en levant les yeux au ciel.

Pourtant, la peur la rongait peu à peu. Keren était trop sûr de lui, mais, apparemment, il ne se vantait jamais sans raison.

— Rien de terrifiant là-dedans. C'est juste très utile, dit-il d'un ton raisonnable. La première fois, j'ai placé dans votre esprit un souvenir qui me permettra de vous contrôler de nouveau. Il suffit que je relance la précédente discussion.

— C'était d'un ennui ! fit-elle observer d'un ton sarcastique.

Il lui souriait toujours, admirant son courage et sa nature combative. Il leva la pierre devant lui. Elle détourna vivement la tête.

— Nous parlions de votre ami Will, n'est-ce pas ? Et de sa véritable vocation.

Bien malgré elle, Alyss était attirée par la pierre qui palpitait dans la main de Keren ; quelque chose céda dans son esprit et elle s'avança d'un ou deux pas.

— Will est un Rôdeur, dit-elle sans le vouloir, tandis qu'elle luttait pour reprendre le contrôle de ses pensées.

— Bien sûr, nous le savions déjà. Mais parlez-moi plutôt de ces documents que vous avez brûlés.

— Il n'y a jamais eu de documents. Je vous ai menti, répondit-elle

d'une voix plate et sans émotion, tout en ayant conscience qu'elle s'apprêtait à trahir son ami. C'est de l'acide que vous avez senti.

— De l'acide ? Quel acide ? s'empressa-t-il de demander, l'air soudain soucieux.

— Will a déposé de l'acide à la base des barreaux.

Au fond d'elle, une voix lui criait : *Tais-toi ! n'en dis pas plus ! Will a besoin de temps pour s'enfuir, espèce de lâche !*

Quand, horrifiée, elle s'entendit hurler les derniers mots :

— Will a besoin de temps pour s'enfuir !

Le visage de Keren s'éclaira : il avait compris. Il se leva d'un bond, se rua vers la fenêtre et ouvrit le rideau d'un geste brusque. Les émanations d'acide étaient plus entêtantes encore, et de minces spirales de fumée s'élevaient au-dessus des deux barreaux du milieu, entourés par une petite flaque. Keren ferma le poing sur un des barreaux, tira et l'arracha sans mal. Les yeux plissés, il se tourna vers Alyss.

— Où est-il ?

Il n'imaginait pas que Barton ait pu s'enfuir par la fenêtre, même s'il ne comprenait pas comment le jeune homme était entré dans la cellule. Il n'avait pas vu la corde, encore attachée à l'un des autres barreaux.

Alyss ne répondit pas. Quand il s'était précipité vers la fenêtre, elle s'était évanouie, s'effondrant sur le sol. Il jura et se rapprocha d'elle. Il lui soutirerait une réponse, il se l'était promis, même s'il devait la battre. Soudain, il entendit un grincement près de la fenêtre. Il fit volte-face et, cette fois, vit la corde nouée au barreau. Il se rua de nouveau vers la fenêtre, se pencha par l'embrasure et laissa échapper un autre juron : il venait de se brûler la main sur une petite flaque d'acide. La corde oscillait légèrement, visiblement tendue par le poids de quelque chose – ou de quelqu'un.

Sans perdre un instant, Keren sortit sa dague et passa sa main entre les barreaux pour couper la corde. Il songea à faire venir les gardes postés devant la porte de la cellule, puis se rappela que d'autres soldats se trouvaient encore plus près : il appela les sentinelles qui surveillaient les murailles :

— Gardes ! Un intrus dans le château ! Arrêtez-le ! hurla-t-il.

Plus bas, Will entendit ces cris et sentit les vibrations de la corde, que Keren sciait avec sa dague. Il savait qu'il n'avait que quelques secondes devant lui, aussi libéra-t-il ses pieds de la corde et se rapprocha-t-il du mur. De sa main droite, il chercha désespérément une prise et finit par trouver une profonde crevasse entre deux blocs de granite. Il fit de même avec la main gauche. Au même instant, la

corde lâcha et il la vit s'écraser sur le sol, pareille à un gros serpent lové sur lui-même.

Il se trouvait encore à sept mètres au-dessus de la cour, et il entendait les cris confus des sentinelles qui essayaient de comprendre les instructions de Keren. Will descendit alors à toute vitesse, sans se soucier de s'écorcher les mains. Dès qu'il fut à trois mètres du sol, il se laissa tomber et atterrit aussi agilement qu'un chat : ses pieds et ses chevilles amortirent le choc. Tout autour de lui, les hurlements des sentinelles résonnaient.

À quelques mètres de lui, la porte du donjon s'ouvrit brusquement et un sergent armé d'une hallebarde surgit, regardant à droite et à gauche. Will s'avança vers lui et désigna la corde qui gisait à terre.

— Il s'est servi de ça ! s'écria-t-il. Il faut le rattraper, vite ! Il se dirige vers les écuries !

Sans réfléchir, le soldat se mit à courir dans la direction indiquée, puis il aperçut le visage du Rôdeur :

— Attends un peu... tu es...

Sans même finir sa phrase, il se rua vers le jeune homme, son arme pointée sur lui. Mais Will avait déjà son couteau en main et il parvint à faire dévier la hallebarde de sa course ; puis il s'empara du bras du sergent, s'accroupit, souleva l'homme et l'envoya sur les pavés, où il resta étendu sans bouger.

Will prit le casque et l'arme de l'homme, avant d'aller couper un bout de sa corde, et s'élança vers les marches menant aux murailles. Très loin au-dessus de lui, il entendit Keren qui continuait de lancer des ordres. Le jeune Rôdeur l'imita, en partie pour couvrir le bruit de sa voix, mais aussi pour ajouter à la confusion ambiante.

— Ils ont envahi le donjon ! hurla-t-il. Des centaines d'ennemis ! Que tous les gardes se rassemblent devant la herse !

Pendant ce temps, il grimpait l'escalier, sans cesser de lancer des ordres contradictoires. Il se retrouva sur le chemin de ronde situé au sud. Trois sentinelles couraient vers lui et s'arrêtèrent à sa hauteur. Le jeune Rôdeur gesticula et leur indiqua le mur derrière eux.

— Ne restez pas debout, bande d'imbéciles ! Ils ont des archers !

Pris au dépourvu, les soldats obéirent aussitôt et se plaquèrent au sol. Will s'empressa de courir jusqu'à la tour toute proche, fit claquer la porte derrière lui et la bloqua à l'aide d'un gros tonneau avant de sortir par la porte donnant sur le côté est. Au bout du chemin de ronde, d'autres hommes couraient dans tous les sens, mais l'endroit où Will se trouvait était relativement calme. Il enroula la corde avec habileté autour du manche de la hallebarde, puis coinça l'arme entre

deux créneaux et fit passer la corde de l'autre côté de la muraille.

Il s'empara de la corde, enjamba les créneaux et entama la descente en rappel, ses pieds prenant appui sur la muraille. La corde était trop courte, mais il s'aperçut qu'il n'était qu'à deux mètres au-dessus du sol ; aussi, il se laissa tomber. Cette fois, il n'atterrit pas aussi aisément : il roula sur le côté et son genou heurta un rocher pointu.

Sachant que des soldats n'allaient pas tarder à trouver la corde, il rejoignit le mur sud en boitant, tout en restant dans l'ombre. Une fois arrivé, il émit un sifflement bref et perçant.

Au-dessus de lui, il entendit des cris et des bruits de pas précipités ; des ordres et des contre-ordres ne cessaient de se succéder. Il n'entendait plus la voix de Keren et devina que le chevalier avait quitté le donjon afin de prendre la tête de la troupe armée qu'il allait envoyer à sa poursuite.

Le jeune rôdeur s'apprêtait à siffler de nouveau quand il perçut un faible martèlement de sabots. Il reconnut d'emblée le galop de Folâtre. Il vit le petit cheval apparaître en haut de la crête et se diriger vers le château, sur la droite du jeune homme. Celui-ci siffla de nouveau et l'animal changea sa trajectoire afin de rejoindre son maître.

Sans plus chercher à se cacher, Will partit en courant. Il entendit des cris derrière lui, mais il ne savait pas s'il avait été vu ou si les soldats continuaient de s'agiter en vain – cependant, il n'avait nullement l'intention de s'arrêter pour le découvrir.

Les oreilles rabattues, Folâtre s'arrêta près de lui et l'accueillit avec un hennissement. Will s'accrocha des deux mains au pommeau de la selle tandis que le petit cheval faisait demi-tour.

— Allez ! lui lança-t-il. Vite ! vite !

D'autres cris arrivèrent depuis les remparts et il sut qu'on l'avait repéré. Mais il se savait en sécurité : il aurait fallu que l'un des gardes ait une arbalète déjà prête et soit capable de tirer sur une cible en mouvement dans l'obscurité.

Folâtre était reparti au galop. Will se laissa traîner sur quelques mètres, puis il posa les pieds sur le sol pour se donner de l'élan et monta rapidement en selle avant de se pencher vers l'encolure de son cheval pour lui donner une petite tape d'encouragement. L'animal poussa un léger hennissement, qui ressemblait à un reproche. *Je t'avais dit d'éviter ce genre d'ennuis*, paraissait-il lui dire.

Ils grimpèrent jusqu'à la crête et là, le jeune homme aperçut les silhouettes de Xander et de Malcolm qui l'attendaient. Il fit halte devant eux.

— Que s'est-il passé ? demanda le secrétaire.

— Je l'ai vue, je lui ai parlé, mais Keren est arrivé avant que je puisse la libérer ! Qu'il soit maudit !

— Que comptes-tu faire, maintenant ? s'enquit Malcolm.

— On retourne dans le bois, répondit Will, résigné.

Xander le dévisagea avec curiosité. Le Rôdeur semblait accepter cette défaite, mais sa voix vibrait de détermination. Le secrétaire comprit que cette affaire était loin d'être close.

— Et ensuite ? demanda-t-il.

Will se tourna vers lui. Son capuchon dissimulait en partie son visage et Xander ne distinguait que sa bouche et sa mâchoire.

— Ensuite ? Je retourne chercher Alyss dans ce satané château. Même si je dois le détruire, pierre après pierre.



ÉPILOGUE

Les yeux froncés, Horace dévisagea les deux Rôdeurs assis face à lui.

— Vous voulez que je me rende à MacIndaw... je vois, dit-il pensivement. Que pourrais-je y faire qu'Alyss et Will ne peuvent pas faire seuls ?

Ils se trouvaient dans le bureau de Crowley, dans l'une des immenses tours du château royal d'Araluen. Une pièce petite mais confortable, où un feu avait été allumé. Halt et le Commandant de l'Ordre échangèrent un regard et le second fit signe à son ami de répondre.

— Nous aurions l'esprit plus tranquille si Alyss et Will pouvaient compter sur quelqu'un capable de les défendre.

— Mais je serais seul, répliqua le jeune chevalier en souriant.

— Je t'ai vu à l'œuvre, Horace, lui dit alors le Rôdeur grisonnant. Et je serais rassuré si je savais que tu peux aider Will. Et puis nous devons envoyer quelqu'un qu'ils reconnaissent d'emblée et en qui ils peuvent avoir confiance.

— L'idée de les revoir me fait plaisir, avoua Horace.

L'hiver, la vie qu'il menait au château était un peu ennuyeuse et une nouvelle mission n'était pas pour lui déplaire. Alyss et lui se connaissaient depuis l'enfance et cela faisait plusieurs mois qu'il n'avait pas revu Will, son meilleur ami.

Halt se leva et se dirigea vers la fenêtre, où il posa les yeux sur le paysage grisâtre qui entourait le château.

— Ce qui nous inquiète, c'est l'absence de nouvelles, avoua-t-il.

Nous aurions dû recevoir un message, ou une réponse, porté par le pigeon qui est reparti là-bas.

— Il arrive qu'un pigeon se fasse tuer, intervint Crowley.

Halt parut agacé et Horace sentit que les deux amis avaient déjà eu cette conversation.

— Je le sais bien, Crowley ! s'exclama Halt d'un ton sec. Il a peut-être raison, ajouta-t-il en s'adressant de nouveau à Horace. Mais je ne veux pas prendre de risques.

Le jeune chevalier dévisagea le Rôdeur avec sympathie. Il savait que Halt s'inquiétait pour Will, et peu importait les années, le vieux Rôdeur considérait toujours Will comme son apprenti.

— Aucun souci, Halt, je me charge d'aller voir si tout va bien.

— Merci, Horace, répondit le Rôdeur d'une voix pleine de gratitude.

— Tu t'appelles désormais Hawken, intervint alors Crowley. Tu ferais mieux de t'y habituer.

Horace le regarda sans comprendre.

— C'est ta nouvelle identité. Tu pars en mission secrète... nous ne pouvons envoyer à Norgate le chevalier le plus célèbre du royaume. Tu te nommes donc Messire Hawken et tu n'appartiens à aucun fief en particulier. Mieux vaut peindre un poing bleu sur ton bouclier, ainsi, tout le monde saura que tu cherches un emploi.

— Si j'ai bien compris, Will et Alyss feront travailler leur tête pendant que je me servirai de mes muscles ? dit alors Horace.

— Ne te sous-estime pas, rétorqua Halt. Toi aussi, tu sais réfléchir. Tu es droit. Pragmatique. Parfois, les Rôdeurs et les Messagères ont besoin de quelqu'un comme toi.

Le jeune chevalier le regarda d'un air surpris. C'était la première fois qu'on lui disait qu'il savait réfléchir...

— Je vous remercie, Halt. Je ne peux pas vous proposer de m'accompagner ? Comme au bon vieux temps, à Gallica !

— Il y a déjà un Rôdeur à MacIndaw, ton ami Will. Et, à moins d'une invasion de grande envergure, cela suffit, généralement.

FIN

[1] Voir L'Apprenti d'Araluen, L'Ordre des Rôdeurs – Tome 1, du même auteur.